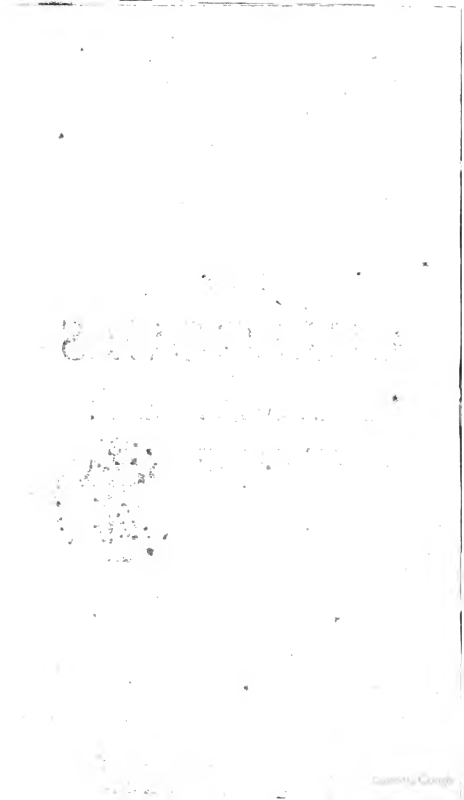
LES

COLLOQUES D'ERASME.

TOME CINQUIE'ME.



LES COLLOQUES D'ERASME,

Ouvrage très intereſſant, par la diverſité des Sujets, par l'Enjoûment, & pour l'Utilité Morale:

NOUVELLE TRADUCTION,

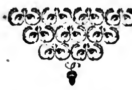
Par Monsr. GUEUDEVILLE,

Avec des Notes, & des Figures très-ingenieuſes.

TOME CINQUIE'ME,

Qui contient,

Les trois principaux Mobiles de l'Homme; le Culte, la Nature, & l'Art.





A LEIDE,

Chez { PIERRE VANDER AA, & BOUDOUIN JANSSON VANDER AA, } Marchands Libraires.

MDCC. XX.

Avec Privilege ſous peine de 3000. florins d'Amende &c. contre les *Contrefacteurs.*



TABLE DES DIALOGUES
Contenuës dans ce Cinquiéme Tome.

LES TROIS PRINCIPAUX MOBILES DE L'HOMME ; LE CULTE, LA NATURE, ET L'ART.

CINQUIÉME DIVISION,
LES TROIS PRINCIPAUX MOBILES DE L'HOMME; LE CULTE, LA NATURE, ET L'ART.



PREMIER DIALOGUE,
L'ORTODOXIE, OU L'INQUISITION DE LA FOI.

Il y a certaines Foudres qui font beaucoup de

 bruit,

bruit, & point de mal. La seule foudre de Dieu peut porter contre l'Ame. On ne doit pas saluer un Excommunié: mais la charité Chrêtienne veut qu'on le cherche, comme Dieu a cherché les Hommes, ses ennemis. Preservatif contre les maladies contagieuses de l'Ame. La curiosité est d'obligation à un Medecin. La creation, la conduite de l'Univers, & la réparation de l'Homme, font conoitre Dieu par sa puissance, par sa Sagesse, & par sa bonté. Quel usage on doit tirer de la conoissance de ces trois Attributs du Souverain Etre. Ce que c'est que d'aimer Dieu comme il faut. Le Mistere de l'Incarnation, facile à croire, par la raison que tout est possible à Dieu. Le Pere a fait tout par le Fils. Le Pere tient le premier rang dans la Trinité. Jesus-Christ, le seul homme en qui il soit permis de mettre sa confiance pour le Salut. Tout ce qui est ecrit de l'Homme Dieu, plus vrai qu'il n'est vrai que l'Homme est Homme; car on a dit qu'un Ane étoit caché sous la figure humaine. La Mort du Fils unique de Dieu, & Dieu lui même étoit le meilleur moien pour racheter & relever l'Homme. Explication sur la descente de Jesus-Christ aux Enfers. Les principales causes de sa Resurrection & de son Ascension. Reflexion sur les Reliques du Sauveur, & sur celles de sa Mere. Les deux Avenemens de Jesus-Christ, & leur opposition. Le Saint Esprit Inspirateur *de toute Science necessaire à salut. Le nom* d'Esprit *peut se donner aux deux autres Personnes de la Trinité. Raisons Theologiques de*

de la differente Denomination dans cet incomprehensible Mistere. Croire en l'Eglise, & croire l'Eglise, il s'en faut bien que ce soit la même chose. Ce que c'est que l'Eglise. La Resurrection dans le même corps n'est pas plus difficile à croire que la Creation. Nous ne ressusciterons pas comme les Grenouilles. Les Avantages de la Vie eternelle, & le malheur des Damnez. La Foi demande plus de certitude, que l'Evidence n'en donne. On n'est pas si orthodoxe à Rome qu'on voudroit le faire accroire. Souvent la Guerre de Religion n'est qu'un mal-entendu. Scrupule peu edifiant, & même ridicule, de n'oser manger avec un prétendu Heretique.

AULUS. BARBATIUS.

A*ulus. Saluta libenter, faites vous un plaisir de saluer*: c'est une vieille chanson qu'on aprend aux Enfans dans le Roïaume du Pedantisme: mais quand j'y pense, je ne sai si je dois vous dire bon jour.

Barbatius. Certes, j'aimerois mieux qu'on me donnât le bon jour que de me le dire. Mais, mon Ami Aulus, d'où peut vous venir ce plaisant & nouveau scrupule?

Aulus. D'où il peut venir? De bien haut: c'est que, puisque vous voulez le savoir, vous puez le soûfre; vous sentez la foudre de Jupiter.

Barbatius. Mais tous les tonnéres ne sont pas de Jupiter: il est certaines foudres brutes, & dont l'origine est fort differente de celle que les Devins leur attribuent. Car je croi que vous voulez parler de l'Anathème & de l'Excommunication.

Aulus. Vôtre conjecture est fort juste.

Barbatius. Il est vrai qu'un horrible tonnére est tombé sur moi; mais il ne m'a point fait de mal; je n'ai pas même senti le coup de foudre.

Aulus. Mais ne craignez vous pas de vous tromper; car la chose paroit incroïable.

Barbatius. Je suis sûr de mon fait. Je mange bien, je digere bien, je dors bien; enfin, je fais bien toutes mes fonctions machinalement animales, en faut il d'avantage pour me convaincre que, loin d'être écrasé, je me porte parfaitement bien?

Aules. Ordinairement un Malade insensible à son mal est plus en péril que s'il le sentoit. D'ailleurs, ces foudres brutes, comme vous les apellez, *frapent les Monts & les Mers*, dit Pline le Naturaliste.

Barbatius. Il est vrai; ces foudres frapent: mais leurs coups sont sans effet. Il y aussi un éclair qui part du verre, ou d'un vaisseau d'airain.

Aulus. Cette sorte d'éclair ne laisse pourtant pas de causer de la fraïeur.

Barbatius. D'accord: mais ce n'est qu'aux enfans. Il n'y a que Dieu qui ait une foudre dont l'Ame puisse être blessée.

Aulus. Mais que direz vous, que ferez vous, que deviendrez vous si Dieu est dans son Vicaire, & si c'est lui même qui frape, qui lance la foudre par le bras de son Lieutenant *Généralissime* & de son *Vicedieu*?

Barbatius. Plût au Ciel que cela fût ainsi!

Aulus. Cependant quantité de Gens s'étonnent que depuis si long tems, vous ne

soïez

foïez point encore plus noir que le plus noir Charbon.

Barbatius. Supposons que je sois tel. Si vous aimez la Morale de l'Evangile, c'est cela même qui devroit vous engager d'avantage à souhaiter le salut à une pauvre ame malheureusement perduë.

Aulus. A le lui souhaiter, bon: mais non pas à le lui donner.

Barbatius. Pourquoi cela?

Aulus. Afin que le *Foudroïé* aïant honte de son damnable état, rentre en soi même, se repente, & fasse toutes les cérémonies nécessaires, toute la manœuvre requise pour se *défoudroier.*

Barbatius. Si Dieu avoit usé de la même précaution à notre égard, c'étoit fait des hommes; & le Diable seroit devenu le Maître & le Possesseur de tout le Genre Humain: quelle Peuplade c'eût été pour l'Enfer! où Satan auroit il placé tant de millions de Sujets?

Aulus. Je ne voi pas que le *Paradis* fasse grand tort à son Empire. Mais je ne conçois pas bien vôtre pensée.

Barbatius. Il m'est aisé de me faire comprendre. Dans le tems que nous étions les ennemis de Dieu; Lors que nous adorions & servions des Divinitez chimeriques & abominables; quand nous combations dans le Camp & sous l'Etendart de *l'Anti-Dieu*, comme Milice & Soldatesque du Prince des ténèbres, lors que les Mortels, dis-je étoient plongez dans cet abîme de desordre; & que consequemment, nous étions en toutes ma-

nieres, Excommuniez, tres Excommuniez, plus que tres Excommuniez, ça été dans ce tems-là que Dieu a conversé plus familierement avec nous par le Fils adorable dont les sacrez & divins entretiens nous ont fait passer de la mort spirituelle & *infernale*, à la régeneration & à la vie Céléste.

Aulus Il n'y a rien que de vrai dans ce que vous dites-là; & il faudroit être un Profane, un Impie execrable pour vous le contester.

Barbatius. Bien plus: tous les malades ne seroient ils pas bien à plaindre, si toutes les fois que le mal deviendroit plus violent & plus dangereux, le Medecin refusoit de les voir & de leur parler? Ils seroient, sans doute, bien à plaindre, puisque c'est dans ce tems-là que la presence du Médecin leur est le plus nécessaire.

Aulus. Mais moi j'ai peur que la chose ne tourne autrement: au lieu de vous guérir, je prendrai peut-être vôtre maladie; au lieu de vous rendre la santé, vous me communiquerez vôtre contagion. L'un arriveroit plûtôt que l'autre. D'ailleurs, on voit quelque fois que celui qui visite le Malade est plûtôt un Luteur qui se laisse vaincre au combat, qu'un Dêcendant d'Esculape, qu'un de ces Docteurs bien disants qui chassent les maladies par la guérison, ou par la mort.

Barbatius. J'avouë que ces événemens arrivent dans les maladies du Corps: mais pour les maux de l'ame? vous avez un antidote, un contrepoison, un préservatif infaillible contre la contagion.

Au-

Aulus. Quel eſt donc cet admirable antidote ?

Barbatius. C'eſt une réſolution ferme, inebranlable, & plus dure que le diamant, de ne quiter jamais les ſentimens qu'on a embraſſé preſque toûjours par education. D'ailleurs, pourquoi craindre la lutte & le combat, où il ne s'agit que de la langue & que des paroles ?

Aulus. Ce que vous dites eſt quelque choſe, pourvû que le Malade ne ſoit point viſiblement incurable, & qu'il y ait eſpérance d'amendement.

Barbatius. On dit en proverbe que l'eſperance eſt ce qui meurt le dernier ; & que tant qu'il y a un ſoufle de vie dans le corps humain, on ne doit déſeſperer de rien. Et ſelon Saint Paul ; la charité ne cônoit point le deſeſpoir ; car elle eſpére tout.

Aulus. l'Avis n'eſt pas mauvais ; & fondé ſur cette eſperance-là, je croi éffectivement qu'il m'eſt permis de cauſer un peu avec vous ; & de faire même le Médecîn, ſi vous voulez bien le ſoufrir.

Barbatius. Qu'à cela ne tienne ! j'y conſens volontiers.

Barbatius. Communément les Eſprits trop curieux & qui veulent tout ſavoir, ne ſont pas vus de bon œuil : mais en fait de Medecins pratiquans, on aprouve fort ceux qui s'informent le plus exactement de tout, & qui entrent le mieux dans le détail.

Barbatius. Vous pouvez vous contenter ſur cet Article-là. Interrogez depuis le haut juſqu'en bas, de la tête aux piez, du Ciel juſ-

qu'à la Terre ; enfin, épluchez moi brin à brin, si cela vous plait ; je répondrai à tout.

Aulus. Je vais donc essaïer : mais sous une condition, s'il vous plaît ; vous me promettez, foi d'homme d'honneur, que vous ne me déguiserez rien, & que vous répondrez sincerement.

Barbatius. Je veux bien aussi m'engager à cela : mais il faut donc que je sache auparavant sur quoi vous avez dessein de m'interroger.

Aulus. Oui da ! Je vous questionnerai sur le Simbole des Apôtres.

Barbatius. J'entens le mot du guet, je recônois mon ordre militaire ; & je consens à passer pour l'ennemi du Sauveur, si je me trompe, si j'erre tant soit peu sur ce Plan de la Foi Chrêtienne.

Aulus. Croïez vous en Dieu, Pere, tout puissant, qui de rien a fait & créé le Ciel & la Terre ?

Barbatius. Je vais plus loin : car outre que je croi fermement ce que vous me demandez, je croi encore que ce même Créateur a formé tout ce qui est contenu au Ciel & en la Terre ; & afin que rien ne manque à ma croïance, je croi aussi que l'Auteur & le grand Architècte de l'Univers a tiré du Néant ces Substances incorporelles, immaterielles, *inétendues* qu'on nomme des Natures, des Intelligences Angéliques ; enfin, de purs Esprits.

Aulus. Mais dites moi, s'il vous plaît : qu'entendez vous par cet Etre que vous apellez *DIEU* ?

Bar-

Barbatius. J'entens une certaine Intelligence éternelle dont l'existence n'a jamais commencé, & n'aura jamais de fin : Intelligence tellement superieure à tout, que rien n'aproche de sa grandeur, de sa sagesse, de sa puissance, ni de sa bonté.

Aulus. En verité voila des sentimens assez pieux! Jusques ici l'Ortodoxie n'a souffert aucune atteinte; elle n'a reçû aucun souflet de vôtre part. Voïons la suite.

Barbatius. Intelligence suprème qui par son vouloir toûjours efficace, par son bon plaisir tout puissant a mis en être toutes les choses visibles & invisibles: qui par sa sagesse admirable dirige, conduit, gouverne toutes les parties de l'Univers; qui par sa bonté infinie entretient & conserve géneralement toutes ses Créatures; & qui enfin a relevé gratuitement de sa chute l'Homme son image, & son Ouvrage favori.

Aulus. En effet; ce sont-là les trois premiers & principaux points que nous devons reconoître & adorer dans la Divinité, Mais quel fruit tirez vous de cette haute & sublime spéculation?

Barbatius. Quand je réflechis sur la toute puissance de Dieu, je me soûmets entierement à sa sage, sa bonne, son infaillible Providence, m'humiliant, m'anéantissant devant celui auprès de la Majesté duquel toute la grandeur, toute la beauté, tout le pouvoir, toutes les lumieres des Anges & des hommes sont comme un rien éclatant. En suite, je croi, avec une pleine confiance & sans la moindre ombre de doute, tout ce que

Dieu a fait: & je le croi suivant que cela nous est révélé dans les Livres sacrez: je suis fortement persuadé que toutes ses divines promesses seront exactement accomplies; & que, quoique on nous fasse espérer des choses qui paroissent absolument impossibles à la Raison Humaine, elles n'en arriveront pourtant pas moins, parce que Dieu peut tout ce qu'il veut; n'y aïant point de difference entre son pouvoir & sa volonté. Sur ce principe-là je reconois ma foiblesse; & me défiant de mes forces, je dépens uniquement de celui qui est tout puissant. Quand je contemple sa Sagesse infiniment pénetrante, je me garde bien d'attribuer rien à ma sagesse: mais je croi que Dieu fait tout avec toutes la rectitude, toute la perfection que chaque chose doit avoir, quoi qu'il nous semble, selon nôtre foible & aveugle Raison, qu'il y ait de l'injustice & de l'absurdité dans plusieurs productions, & dans quantité d'evénemens dont les causes cachées, dont les ressorts secrets nous sont inconus. Lors que je réflechis attentivement sur sa bonté, je reconois qu'il n'y a rien de bon en moi dont je ne sois redevable à sa pure liberalité; & en même tems je me persuade qu'il n'est point de crime, si énorme, si monstrueux qu'il puisse être, que Dieu ne pardonne au Pécheur repentant; & qu'il n'est point de grace qu'il ne soit prêt à accorder, pourvû qu'on la demande avec toute la confiance, avec toute la foi qui doit accompagner la priere pour la rendre efficace.

Aulus. Croïez vous que cette idée que vous avez de la Divinité vous suffise pour le Salut?

Barn-

Barbatius. A Dieu ne plaiſe! mais, avec toute la ſincerité tout le zèle dont je ſuis capable, je mets en lui ſeul toute ma confiance, toute mon eſpérance, déteſtant le Diable, toute ſorte de ſuperſtition idolâtre; & en général la ſorcellerie, la magie & tout enchantement. De plus: je n'adore que lui ſeul, ne le plaçant dans mon cœur ni au deſſous, ni à côté de quoi que ce ſoit; le préferant infiniment aux Anges, à Parens, à Enfans, à Epouſe, au Prince, à Richeſſes, à Honneurs, à Plaiſirs: je ſuis même toûjours dans la diſpoſition de mourir pour lui dès qu'il l'ordonnera: étant interieurement bien convaincu que quiconque s'abandonne entierement à lui ne ſauroit périr.

Aulus. Si bien donc que vous n'adorez, vous ne ſervez, vous ne craignez, vous n'aimez que Dieu ſeul?

Barbatius. Sans doute; & ſi j'ai de la veneration, de la crainte, de l'amour pour quelque autre choſe que lui, c'eſt pour l'amour de lui que j'aime, que je crains, que je vénére *ce quelque autre choſe*, raportant tout à ſa gloire, le remerciant toûjours, ſoit dans la proſperité, ſoit dans l'adverſité, ſoit qu'il me laiſſe joüir de la Vie, ſoit quil m'en retire pour m'envoïer chez les Morts.

Aulus. Aſſurément juſques ici vous êtes Ortodoxe comme Saint Paul: pas le moindre mot qui ſente le fagot. Mais quelle eſt vôtre foi ſur la ſeconde Perſonne de la Trinité?

Barbatius. Puiſque vous êtes mon Inquiſiteur, c'eſt à vous à m'interroger.

Aulus. Croïez vous l'Homme Dieu ?

Barbatius. Je le croi de toute la crédulité possible ; & avec l'entier aquiescement que je dois à la Foi.

Aulus. Mais comment a-t-il pû se faire que la même Personne fût, à la fois, Dieu immortel homme mortel ?

Barbatius. Cela s'est fait, sans le moindre obstacle, par celui qui peut tout ce qu'il veut. Ainsi, à cause de la Nature divine que le Fils possède en Communauté avec les deux autres Personnes, tout ce que j'attribuë de grandeur, de sagesse, de bonté au Pére, j'attribuë la même chose au Fils ; tout ce que je dois au Pére, je le dois au Fils ; si ce n'est qu'il a plû au Pére de faire tout & de nous donner tout par son Fils bien aimé.

Aulus. Pourquoi donc dans l'Ecriture sainte Jesus-Christ est il nommé plus souvent *Seigneur* que *Dieu* ?

Barbatius. C'est que *Dieu* est un titre d'autorité, c'est à dire de Principauté, qui convient principalement au Pere : car il est proprement le Principe de tout ; & il est la source de la *Déïté* même, Mais *Seigneur* est un mot qui désigne la Rédemption, la Réparation que Jesus a fait du Genre humain. Quoique, dans le fond, le Pére nous a aussi racheté par son Fils ; & le Fils est aussi Dieu ; mais il tire sa *Déïté* de Dieu son Pére. Mais le Pere est le seul qui n'est point *Déifié* par un autre ; & il tient la premiere place dans les Personnes Divines.

Aulus. Vous mettez donc aussi vôtre confiance en Jesus-Christ ?

Bar-

Barbatius. Pourquoi non?

Aulus. Le Prophete prononce malediction sur celui qui met sa confiance en l'Homme.

Barbatius. Oui à l'Homme qui n'est qu'un homme; mais non pas à l'Homme-Dieu; à cet Homme extraordinaire, Privilégié, Divinisé, à qui uniquement a été donné toute puissance au Ciel & en la Terre; afin qu'en son Nom tout fléchisse le genoû, la haut, ici bas, & dans l'Enfer. Avec tout cela, ce Seigneur Jesus ne seroit pas ma derniere ressource; & je ne mettrois pas en lui toute mon esperance s'il n'étoit pas Dieu.

Aulus. Pourquoi l'Ecriture lui donne-t-elle le nom de Fils?

Barbatius. De peur qu'on ne le prenne pour une simple Creature.

Aulus. Pourquoi le nomme-t-on *Unique*?

Barbatius. Pour distinguer le Fils de Nature, ou Naturel d'avec les Fils adoptifs, du quel surnom il nous communique aussi l'honneur; en sorte que nous ne devons point en attendre d'autre après lui.

Aulus. Par quel motif Dieu a-t-il voulu se faire homme?

Barbatius. Afin qu'étant homme, il pût apaiser la Justice divine, & réconcilier Nôtre Espèce avec Dieu furieusement irrité contre elle par la desobeïssance de nos premiers Parens.

Aulus. Croïez vous que cet Homme-Dieu a été conçu sans concours *masculin*, sans operation virile; mais par l'ouvrage du Saint Esprit; & qu'il est né de Marie, demeurée pure & Vierge dans & après sa maternité;

enfin, qu'il a pris un Corps mortel de la ſubſtance de cette fille miraculeuſement materniſée ?

Barbatius. Je ſuis perſuadé de tout cela tres *Catôliquement.*

Aulus. Mais pourquoi le Sauveur a-t-il voulu naître par une voïe ſi oppoſée à la Nature?

Barbatius. Parce que cette voïe-là faiſoit plus d'honneur à la Divinité: ainſi devoit naître un Dieu; une telle naiſſance convenoit à Celui qui venoit au Monde pour nous purifier des ordures, des ſaletez de nôtre Naiſſance, & de nôtre conception. Dieu à bien voulu naître *Fils de l'Homme*, afin que nous, renaiſſant en lui, nous devinſſions fils & enfans de Dieu.

Aulus. Croïez vous que l'Homme-Dieu, dans ſon paſſage ſur la Terre, a dit & fait tout ce qui eſt raporté de lui par les Evangeliſtes? Croïez vous qu'il ait enſeigné la Doctrine, qu'il ait operé les Miracles qu'on lui attribuë dans ces Livres ſacrez?

Barbatius. J'en ſuis plus perſuadé que de vôtre nature humaine, que de vôtre exiſtence, que de vôtre preſence, que de toute vôtre realité, voire que de la mienne.

Aulus. Pour ma nature humaine: je ne croi pas que, me prenant pour un Apulée à rebours & à l'envers, vous me ſoupçonniez d'être un Ane caché ſous une figure d'homme. Mais croïez vous que Jeſus-Chriſt ſoit ce même Meſſie que les Ombres & les Tipes de la Loi avoient figuré; que les Oracles des Prophètes avoient promis; & que les

Juifs

Juifs avoient attendu pendant tant de Siècles?

Barbatius. Il n'y a rien dont je sois plus fermement convaincu.

Aulus. Croïez vous que sa Doctrine & sa Vie soient suffisantes pour un modèle accompli de pieté, de vertu, & de bonnes mœurs?

Barbatius. Assurément.

Aulus. Croïez vous que l'Histoire de sa passion & de sa mort ne soit pas supofée? les Juifs l'ont ils effectivement pris, arrêté, lié, souf leté? Lui ont ils craché au Visage? ont ils fait des railleries, & comme leur joüet de sa personne sacrée? L'ont ils pendu, crucifié; enfin l'ont ils fait mourir par le suplice de la Croix?

Barbatius. A vous dire le vrai je ne comprens rien ni à cela, ni à tout ce que vous m'avez demandé jusqu'ici: mais je ne laisse pas de le croire aveuglément; & c'est ce qui fait ma foi.

Aulus. Croïez vous que ce Redempteur a été, en toute maniere, exempt de la Loi du Péché?

Barbatius. Pourquoi non? Oui surement je le croi *l'Agneau* sans tache.

Aulus. Lors qu'il a passé par la pauvreté, par le mépris, par la souffrance & par la mort, croïez vous que ç'aït été de son propre mouvement, de son plein gré, de sa pure, & franche volonté?

Barbatius. Il l'a fait librement, volontairement & de bon cœur: mais le tout, neanmoins, conformément à la volonté de son Pere Celeste.

Aulus. Pourquoi le Pere Eternel a-t-il bien

vou-

voulu abandonner à des peines atroces son Fils unique, Fils qui étoit l'innocence même; & qui d'ailleurs lui est infiniment cher?

Barbatius. Afin de nous pardonner, à nous damnables Criminels que nous étions, afin de nous rendre ses bonnes graces; & cela par cette divine & infiniment précieuse Victime, mettant en elle toute nôtre confiance & toute nôtre espérance.

Aulus. Mais par quelle raison, par quel motif Dieu a-t il permis ainsi la chute de tout le Genre Humain? & si effectivement, si par sa volonté permissive, il a consenti à ce terrible desordre, comment a-t-il choisi une voïe si extraordinaire, & selon les aparences humaines, si opposée à l'Equité, pourquoi, dis-je, a-t-il choisi cette voïe pour remedier au Mal? Dieu n'avoit il pas des moïens plus faciles, plus doux, & aparemment plus raisonnables & plus juste pour relever & rêtablir nôtre Espèce?

Barbatius. Je suis fortement persuadé de ces verités: non par la raison humaine ni par le bon sens, mais par la lumiere divine de la Foi, que Dieu ne pouvoit pas mieux faire, ni nous racheter par un expedient plus propre ni plus convenable pour nôtre Salut.

Aulus. Pourquoi le Réparateur a-t-il preferé ce genre de Mort à une infinité d'autres qui étoient à sa disposition?

Barbatius. Il l'a fait pour quantité de bonnes raisons: 1. parce que, selon le Monde ce suplice passoit pour le plus infame & le plus honteux: 2. parce que les tourmens en étoient lents & cruels. 3. parce que cette sorte

de

de mort, convenoit à celui qui en étendant ſes membres, & ſur tout les bras, vers toutes les Parties de la Terre, invitoit au Salut généralement tous les Habitans de nôtre groſſe Boule; prêchant, du haut de ſa Croix, comme d'une Chaire de Predicateur univerſel, le détachement des biens terreſtres, & l'amour de cette félicité inconcevable qui nous attend dans le Ciel: 4. & enfin; c'étoit pour nous donner la réalité, la verité de cette figure du Serpent d'Airain que Moïſe avoit élevé dans le deſert, afin que tous ceux qui regarderoient cette image de Reptile fuſſent guéris de la bleſſure des Serpens: de plus, le Meſſie aïant voulu dégager par là, la parole, la foi, la promeſſe de ſon Prophète qui avoit prédit, *le Seigneur a regné par le Bois.*

Aulus. Pourquoi a-t-il voulu auſſi être enſeveli; & cela avec tant de ſoin & de précaution: il fut embaumé avec de la mirre, & des onguens; on l'enferma, on le mit dans un Monument taillé dans de la Pierre vive dure; & on poſa une Garde Publique devant ce Sépulcre pour en défendre l'entrée.

Barbatius. Tout cela s'eſt fait en vuë de mieux certifier la Mort du Sauveur; & pour avoir des preuves invincibles de ce grand & incomprehenſible événement.

Aulus. Pourquoi Dieu, dès qu'il eut rendu le dernier ſoupir, dès qu'il fut mort dans toutes les formes de la Nature Humaine, ne ſe reſſuſcita-t-il point auſſitôt? pourquoi un moment après ſon expiration, ne commanda-t-il pas à ſon Ame de rentrer dans ſon Corps?

Bar-

Barbatius. Cela se fit par la même raison que celle de la Sépulture. Car si on avoit eu assez de fondement pour douter de la mort de l'Homme-Dieu, on auroit aussi douté de sa Resurrection : or il vouloit qu'on n'eût pas le moindre lieu de pouvoir dire, *un vrai Mort, reprendre la vie\ c'est une insigne imposture.*

Aulus. Croïez vous que l'Ame du Dieu mort fit le voïage des Enfers, & que elle dêcendit dans ces bas & sombres soûterrains?

Barbatius. Sur le témoignage de Saint Ciprien, que cette circonstance Historique ne se trouvoit point autrefois ni dans le Simbole Romain, ni dans celui des Eglises Orientales: Et qu'il n'en soit fait non plus aucune mention dans Tertullien, qui est un des plus anciens Ecrivains, & Apologistes de la Religion Chrêtienne. Avec tout cela, je ne laisse pas de croire cette dêcente de l'Ame du Dieu pendu, sa dêcente, dis-je, dans ces Païs-Bas du Monde : & je la croi fermement, soit parce que cela s'accorde avec cette Prophetie du Pseaume, *tu ne laisseras point mon Ame en Enfer*; & dans un autre endroit; *tu as fait sortir mon Ame de l'Enfer :* Soit parce que l'Apôtre Saint Pierre, au troisième Chapitre de sa seconde Epitre, la *Canonicité, l'autenticité* de laquelle n'a jamais été suspècte, dit expressément parlant de Jesus-Christ : *qui, il est vrai, a été mortifié en la chair; mais aussi qui à été vivifié en esprit; dans lequel esprit arrivant, il a prêché même* à ceux qui étoient en prison. Mais si je croi que la partie spiri-

tuelle de l'Humanité Personnellement Di-
ine du Verbe Incarné a honoré l'Enfer de
ı Visite & de sa presence, je suis tres per-
ıadé que cette Ame infiniment parfaite, in-
niment sainte, n'a pas été là bas pour y ê-
e tourmentée; non sûrement elle n'y a pas
ouffert la moindre brulure, ni d'Enfer, ni
e Purgatoire: mais elle y est dêcenduë pour
étruire le Régne de Satan, & pour nous
élivrer de son usurpation tirannique.

Aulus. Cela va droit; & jusqu'à present
ous ne m'avez encore rien dit d'étérodoxe,
en qui puisse alarmer & soulever ma Foi.
Homme Dieu est donc mort pour nous ra-
eller de la mort du pêché à la vie de la gra-
e. Mais pourquoi est il ressuscité?

Barbatius. Il y en a trois raisons principa-
:s.

Aulus. Nommez les toutes trois; je vous
ordonne par l'autorité de *Catéchiste* & d'In-
uisiteur.

Barbatius. Et moi, je vais vous répondre
vec toute la soûmission d'un *Catucumène*.
e Réparateur a renouvellé son Etre Hu-
ıain, premierement, pour nous donner u-
e esperance certaine que nous ressusciterons
jour de la Trompète, le jour du Jugement
niversel. Ensuite, pour nous aprendre qu'il
t immortel; & que celui en qui nous a-
ons mis toute nôtre ressource, toute nôtre
onfiance pour le Salut éternel, ne retombe
jamais sous l'empire de la Mort. Enfin,
Homme-Dieu a repris dans le Tombeau son
umanité vivante, afin que nous aussi étant
orts au Péché par la *Répentance*; étant en-
sé-

ſévelis avec lui par le Batême; nous ſoïons, par ſa grace, renouvellez, régénérez en nouveauté de Vie.

Aulus. Ce Corps qui a expiré ſur la Croix, qui a été ranimé dans le ſépulcre, que les Apôtres ont vû & touché, croîez vous que ce ſoit ce même Corps qui, par ſa propre vertu s'eſt élevé juſque au plus haut des Cieux où il fait ſa réſidence, toûjours aſſis à la droite de ſon Pére?

Barbatius. Hé! qui ne le croiroit? Il n'y a qu'un Impie, qu'un Profane, qu'un malheureux Athée qui puiſſe en douter.

Aulus. Pourquoi le Sauveur, comme nôtre Frere en Eſpèce, comme nôtre *Coïndividu*, ne nous fait il point l'honneur de demeurer avec nous; pourquoi a-t-il quité la Terre?

Barbatius. Il l'a jugé ainſi à propos, afin que nous l'aimaſſions tous d'une maniére ſpirituelle & ſuperieure aux ſens; & qu'aucun Mortel ne pût s'approprier Jeſus-Chriſt ſur la Terre; mais qu'au contraire nous élevions tous également nos eſprits & nos cœurs vers le Ciel, ſachant que nous avons là nôtre Chef, nôtre Roi, nôtre Rédempteur, nôtre Tout. Car ſi à preſent, les hommes ſe remuent & s'agitent ſi fort; s'ils donnent dans des ſuperſtitions ſi groſſieres, marquent tant d'ardeur & de zèle pour la couleur & la forme d'un habit, ſi quelques uns môntrent comme quelque choſe de divin & d'adorable quelques prétenduës goutes du ſang de Nôtre Seigneur, ou ſon ſacré prépuce encore plus pretendu, & du lait de la Vierge Mere du Dieu;

à

à vôtre avis, que feroit il arrivé si Jesus-Christ étoit demeuré sur la Terre, vêtu, mangeant, parlant, conversant avec les Mortels? Quelles dissensions, quelles disputes, quelles haines, quelles divisions ces particularitez Corporelles n'eussent elle pas causé entre les Dévots & les superstitieux?

Aulus Croïez vous qu'après sa Resurrection, il fut revêtu de l'immortalité; & que, occupant la place d'honneur dans le *Paradis*, où aparemment il remplit un Trône de lumiére, son Pére soit à sa gauche?

Barbatius. Le Poste de l'Homme-Dieu dans le Ciel est trop au dessus de ma portée pour m'en faire une image sensible: je me contente de croire qu'il y est comme le Seigneur de toutes choses, & comme le Collègue, le Compagnon du Règne de son Pére. Lui même avoit predit à ses Disciples ce grand & ineffable Evénement; & il voulut bien se faire voir dans cette Gloire incompréhensiblement éclatante à Saint Etienne. Car ce Prince, ce premier des Martirs s'écria, sous la grèle de Pierres qui lui tomboit sur le Corps, *Je voi les Cieux ouverts, & Jesus de bout à la droite de Dieu.* Notez que comme il est dit ailleurs que Jesus est assis, il s'étoit aparemment levé tout exprès pour se faire mieux voir à son illustre Témoin.

Aulus. Pourquoi fit il cette Apparition?

Barbatius. C'étoit pour prévenir en Nous tout sujet de crainte, nous donnant par-là, une ferme persuasion que nous avons dans le Ciel un bon Maître & un Protecteur tout puissant.

Au-

Aulus. Croïez vous qu'il reviendra avec le même Corps pour tenir sa terrible séance du dernier Jugement?

Barbatius. Autant je suis certain que tout ce que les Prophètes avoient prédit du Messie jusques à present, est accompli, autant suis-je assuré que tout ce qu'il a voulu que nous attendissions pour l'avenir, s'éxecutera: car il ne sera pas moins fidèle dans ses promesses, ni ponctuel dans ses menaces qu'il à été véritable dans sa Mission. Son premier avénement s'est fait suivant les Oracles des Prophètes; &, par cet avénement, il a paru dans l'humilité, dans l'abaissement pour nous instruire, pour nous former à soi, & pour nous sauver. Le second avénement se fera aussi infailliblement, mais d'une maniere tout oposée: car alors l'Homme-Dieu viendra dans toute la Puissance, toute la Majesté, toute la Gloire de son Pére: tous les hommes seront obligez de comparoître devant son Tribunal, de quelque Nation, de quelque état, de quelque condition qu'ils soient; soit Rois, Princes, Monarques & Empereurs; soit Populace; soit Grecs, soit Scites: & non seulement ceux qui se trouveront sur la Terre lors de ce fomidable avénement: mais aussi tous ceux qui depuis le Commencement du Monde jusqu'à ce dernier jour, auront été morts, revivront tout d'un coups; & chacun aïant repris son Propre Corps, quelque égaré qu'il puisse être, soûtiendra les regards doux ou menaçans du Souverain Juge, qui decidera du bonheur ou du malheur éternel de tous les Humains. Là seront aussi les bons An-

.nges, comme des Miniſtres fidèles. Les)iables auront auſſi leur Canton: mais vous ıgez bien qu'ils y feront une vilaine & hideu-: figure; puis qu'ils ne viendront-là que pour :cevoir ſans apel & ſans diminution, une :ntence irrevocable de torture éternelle. A-ırs le juſte Juge prononcera du haut de ſon 'rône cet Arrêt inévitable, par lequel il li-:era à des ſupplices éternels Lucifer & tous 's Adhérans; enſorte qu'ils ne puiſſent plus uire à Perſonne. Quant à Ceux qui, après /oir bien vêcu, ou par la vertu du bon *Pec-ıvi*, feront morts dans la grace de Dieu, le .ıge les introduira dans ſon Roïaume Céle-e, où ils joüiront à jamais d'une felicité d'au-ınt plus complète, qu'il n'y aura pas le moin-re mélange de mal. Ce dernier avénement ſt plus ſûr que le Lever & le Coucher du oleil: mais pour des raiſons impénétrables, : Fils de Dieu a voulu nous cacher le tems e cette derniere Cataſtrofe.

Aulus. Je ne puis pas voir encore que vô-·e foi ſoit malade. Venons donc à la troi-ème Perſonne de la *Sacro-ſainte* Trinité.

Barbatius. Comme il vous plaira.

Aulus. Que penſez vous du Saint Eſprit?

Barbatius. Je croi que, conjointement a-ec le Pere & le Fils, il eſt un vrai & ſeul)ieu. Je croi que Ceux qui nous ont don-é les Livres du Vieux & du Nouveau Te-ament ont été inſpirez de ce divin Eſprit; : que ſans le ſecours interieur & inviſible de on ſoufle, on ne ſauroit parvenir au Salut.

Aulus. Pourquoi l'apelle-t-on *Eſprit*.

Barbatius. Parce que comme nos Corps vi-

vivent par la respiration, de même, nos Esprits sont vivifiez par le soufle secret du Saint Esprit.

Aulus. N'est il donc pas permis de donner au Pere le titre & le nom *d'Esprit*?

Barbatius. Pourquoi non?

Aulus. Mais est ce qu'en ce cas là les Personnes ne sont pas confonduës?

Barbatius. Nullement: car le Pere est nommé *Esprit* par la raison qu'il est incorporel, immateriel; & cela est commun à toutes les Personnes par raport à la Nature Divine: mais on apelle la troisième Personne *Esprit* parce que il soufle de quelque endroit, & se répand insensiblement dans nos Ames, à peu prez comme on sent un petit vent doux qui sort de la Terre ou d'une Riviere.

Aulus. Pourquoi donne t-on le nom de *Fils* à la seconde Personne?

Barbatius. A cause de sa parfaite ressemblance en nature & en volonté avec le Pere.

Aulus. Est ce que le Fils est plus semblable au Pére que le Saint Esprit?

Barbatius. Non pas par raport à la Nature Divine; si ce n'est que la relation par la quelle le Saint Esprit procède du Pere a quelque liaison plus étroite avec la proprieté paternelle.

Aulus. Qu'est ce qui empêche donc que le Saint Esprit ne soit aussi apellé Fils?

Barbatius. Parce que, comme dit l'habile Theologien Saint Hilaire, je ne lis nullepart que le Saint Esprit soit engendré, ni que la premiere personne soit son Pére; mais je lis seulement qu'il procède.

Au-

Aulus. Pourquoi dans le Simbole n'y a-t-que le Pére qui soit apellé Dieu ?
Barbatius. C'est parce que, comme je vous dit, le Pére est pris alors simplement com-c l'Auteur de toutes les Créatures ; & com-c la source & le principe de toute la *Deité.*
Aulus. Je vous prie de vous expliquer plus airement.
Barbatius. Tres volontiers : écoutez moi nc bien ; & si après ce que je vais dire, us ne vous trouvez pas plus savant prenez us en, sur cet Article là, comme sur tous s autres points de Foi, à la profondeur & la sublimité de la Matiére. Voici donc ce e c'est : Dans ce Mistere auguste & ado-ble de la Divinité, Mistere si fort au des-s de nôtre foible & courte pénétration, i'il ne nous faloit pas moins que Dieu lui ême, mais devenu Homme tout exprès pour us révéler cette essencielle & fondamenta- Verité : dans ce Mistére là, dis-je, on : sauroit rien nommer qui n'émane, qui ne rte originairement du Pére. Cela va mê-e si loin que la Divinité du Fils & du Saint sprit est raportée au Pere. Ainsi la prin-pale, la premiere autorité ; c'est à dire, si us pouvez le concevoir, & si je ne vous laircis point un obscur par un plus grand scur, *la raison de l'Origine* est uniquement ns le Pére, parce que lui seul ne reconoif-nt point de Principe, ne vient & ne sort : Personne. Cependant dans le Simbole, peut prendre la chose dans ce sens-ci : le om de Dieu n'est pas propre ni particulier la Personne ; mais il est général & commun

à toutes les trois; & lors qu'on le prononce tout seul, c'est comme si on disoit un seul Dieu en trois Personnes, Pére, Fils & Saint Esprit: & cela, parce que le terme *Dieu* signifie, non seulement la Nature, mais aussi la *Generation* & la *Procession*, c'est à dire en stile d'Ecole, les trois Personnes tant de fois répétées, *LE PERE, LE FILS, & LE SAINT ESPRIT.*

Aulus. Croïez vous en la Sainte Eglise?

Barbatius. Non.

Aulus. Que dites vous là, maudit Réprouvé quoi! Vous ne croïez point en celle hors de laquelle, il n'y a nul Salut à esperer?

Barbatius. Je croi la Sainte Eglise, qui est le Corps Mistique de Jesus-Christ, c'est à dire une espèce d'assemblage ou Congrégation de tous les hommes, qui sont d'accord pour aquiescer à la Foi de l'Evangile; qui adorent un seul Dieu & Pére; qui mettent toute leur Confiance en son Fils; qui sont animez de sa Grace & de son Saint Esprit; & de la Societé ou Communion desquels est retranché quiconque commet un Péché Mortel.

Aulus. Comment donc vous récrier, comme si vous aviez horreur de dire, *Je croi en la Sainte Eglise*?

Barbatius. Parce que Saint Ciprien m'a apris qu'il ne faut croire qu'en Dieu; & que c'est uniquement en lui que nous devons mettre toute nôtre espérance. Or l'Eglise proprement dite, quoique Elle ne soit composée que de bonnes Ames; ces bonnes Ames sont pourtant des hommes: *ergo* ils peuvent deve-

enir méchans; &, naturellement sujets à 'erreur aussi bien qu'au crime, ils peuvent è tromper & tromper les autres.

Aulus. Quel est vôtre sentiment sur la Communion des Saints?

Barbatius. Saint Ciprien ne fait absolument oint mention de cet Article-là; il n'en dit uoï que ce soit, quoi qu'il specifie en détail : qu'il articule ce qu'il y a de plus ou de ioins dans la Croïance de chaque Eglise. ar voici ce que ce Pere & illustre Docteur oute: *Car après ce discours suit, la Sainte glise, la Rémission des péchez, la Résurrection : cette chair.* Et, selon quelques uns, cet: partie-là ne differe pas de la précédente: iais elle ne fait que expliquer, qu'inculquer : qui venoit d'être dit touchant la Sainte E-lise: En sorte que cette *Eglise* ne soit autre iose que la profession d'un même Dieu, un même Evangile, d'une même Foi, d'u-: même Esperance; la participation du mê-ie Esprit & des mêmes Sacremens; enfin, ie certaine communion de tous les biens itre tous les Fidèles qui ont été depuis le ommencement du Monde & qui seront jusi'à la fin, communion à peu près semblae à la liaison, à l'union que la Nature à is entre les Membres de nôtre Corps; par quelle union le bien que l'un fait est utile tous les autres; & cela tant que nos Memes sont vivans & unis à nôtre Corps. Au ste hors cette Communion des Fidèles, les innes œuvres même ne servent à personne ur le Salut, à moins qu'il ne se réconcilie ec la Sainte Congrégation, c'est à dire l'E-

glise ; C'est pourquoi il suit, *la Remission des Pechez:* parce que hors l'Eglise, il n'y a aucune remission des péchez, quelques macérations que l'Homme puisse faire par la pénitence ; ou quelques œuvres de Misericorde qu'il puisse pratiquer. Quand je parle de l'Eglise, je n'entens pas celle des Hérétiques, j'entens *l'Eglise Sainte*, c'est à dire celle qui a été assemblée par l'Esprit de Jesus-Christ: c'est-là uniquement où se trouve la Rémission des péchez par le Batême: & après le Batême, par la Pénitence, & par les Clefs qui ont été accordées à la Sainte Eglise.

Aulus. Tout cela est encore d'une Croïance qui n'a pas besoin du Medecin spirituel. Croïez vous que la Chair ressuscitera?

Barbatius. En vain croirois-je tout le reste, si j'étois incrédule sur ce point-là ; puis qu'il est le fondement & le Capital de toute la Foi Chrêtienne.

Aulus. Qu'entendez vous par le terme *Chair*?

Barbatius. J'entens le Corps humain animé par l'Ame humaine.

Aulus. Chaque Ame recouvrera-t-elle le même Corps que elle avoit perdu?

Barbatius. Oui sans doute: l'Ame reprendra le même Corps d'où elle étoit delogée. Et c'est pourquoi il est dit dans le Simbole de Saint Ciprien, ou plûtôt de Ruffin, *hujus carnis, de cette même chair.*

Aulus. Comment se peut il qu'une matiére organisée qui aura peut-être passé par un nombre innombrable de formes ou de modifications différentes, puisse reprendre la même vie?

Bar-

Barbatius. Celui qui a pu, par le seul pouvoir de sa parole, créer tout ce qu'il a jugé à propos de tirer du Néant, lui sera-t-il difficile de rétablir dans son ancienne Nature, une portion d'Etenduë, une substance qui n'a fait que courir de transmutation en transmutation? Je ne mets pas ma pauvre cervelle à la torture; je ne m'échaufe pas dans la dispute pour comprendre la maniere dont ce merveilleux & inconcevable Evénement pourra s'executer: il me suffit que celui qui l'a promis, est tellement véritable qu'il ne sauroit mentir; & qu'il est si puissant, que, par un seul *je le veux*, il peut faire généralement tout ce qui lui plait: cette Prérogative lui est essencielle; & c'est un des beaux fleurons de sa Couronne toute puissante.

Aulus. Comment n'a-t-on point laissé là ce miserable Corps qui, dans nôtre passage sur la Terre, a donné tant d'occasions à l'Ame de se souiller & de se deshonorer? Comment Dieu n'a-t-il pas condamné cette machine Corrompuë & Corrompante à la destruction générale de l'Univers?

Barbatius. C'est afin que tout l'Homme, qui a été mortifié ici bas pour Jesus-Christ, soit glorifié tout entier avec Jesus-Christ.

Aulus. Mais pourquoi ajoute-t-on dans le Simbole, *Et vitam æternam, & la Vie eternelle*?

Barbatius. De peur qu'on ne s'imagine que nous revivrons de la même maniere que les grenouilles revivent au Printems; c'est à dire, pour rentrer dans la Mort. Car il y a

 ici

ici deux fortes de Morts: la Mort du Corps, qui eſt commune aux Bons & aux Méchans; & la Mort de l'Ame, qui n'eſt autre choſe que le peché. Or après la Reſurréction, les Bons joüiront d'une vie éternelle tant par raport au Corps, que par raport à l'Ame. Le premier ; parce que le Corps ne ſera plus ſujet aux maladies, à la vieilleſſe, à la faim, à la ſoif, à la douleur, à la laſſitude, à la Mort, où à aucune incommodité ni à la moindre peine: mais ce Corps étant une fois *ſpiritualiſé*, ne ſe remuëra plus, n'agira plus qu'au gré de l'Ame & de l'Eſprit: celui-ci deſormais ne ſera plus inquieté, tourmenté par les vices ou par les douleurs; mais il joüira pour jamais de ſon Souverain Bien, qui eſt Dieu. Au contraire, les Méchans ſeront ſujets à l'Empire d'une mort éternelle, ſoit pour le Corps, ſoit pour l'Ame: car leur Corps ſera Immortel pour ſouffrir des tourmens éternels; & leur Ame ſera continuellement agitée des remors de leurs crimes; &, ce qui eſt le plus terrible, il n'y aura pour eux aucune eſpérance de pardon.

Aulus. Ca! ſincerement & de bonne foi, croïez vous tout cela? En êtes vous fermement perſuadé?

Barbatius. Si bien perſuadé que, comme je croi vous avoir déja dit, je ſuis moins ſur que nous ſommes ici à nous entretenir enſemble ſur les matieres de Religion.

Aulus. Pour moi, je vous avouë ingenüment que quand j'étois à Rome, tous ceux que j'ai queſtionné, ne m'ont pas paru ſi bons *Croïans* que vous.

Bar-

Barbatius. Bien plus: si vous êtes curieux de vous en informer, sans aller courir jusqu'à Rome vous trouverez ailleurs quantité de Gens qui, loin de croire bonnement toutes ces doctrines-là, comme autant de véritez divinement revelées, les tournent en ridicule, & s'en divertissent d'une maniére qui fait horreur.

Aulus. Puisque vous êtes d'accord avec nous dans ce qu'il y a d'essenciel & de plus difficile à croire, qu'est ce qui empêche que vous ne soïez tout à fait des Nôtres?

Barbatius. C'est ce que je voudrois savoir de vous même. Car de ma part, je me trouve fort Ortodoxe; & quoique je serois faché qu'il m'en coutât la vie, je ne laisse pas de faire mon possible pour accorder ma conduite avec ma Croïance; & afin que chez moi la pratique réponde à la spéculation.

Aulus. Pourquoi donc une si grande guerre entre vous autres & les Ortodoxes?

Barbatius. Demandez leur. Mais écoutez, Docteur de mon Ame, Medecin de mon Catéchisme, si vous êtes content de ce prélude, vous nous ferez l'honneur de prendre avec nous un mauvais repas: après diné vous pourrez à vôtre aise & tout à loisir me questionner dans le plus grand détail. Alors, comme censé malade, je vous presenterai les deux bras; il vous sera permis d'examiner l'épais & le liquide dans les excrémens. Enfin si vous le jugez à propos, vous ferez une exacte dissection de ma foi, afin que vous puissiez porter un jugement tout à fait sur de ma Croïance & de ma Religion.

Aulus. Mais c'eſt offenſer Dieu de manger avec vous.

Barbatius. Cependant les Medecins mangent volontiers avec leurs Malades, pour mieux obſerver le bon ou le mauvais, le trop ou le trop peu, l'utile ou le nuiſible de leurs envies & de leur appetit.

Aulus. Mais j'ai peur qu'on ne m'accuſe de favoriſer les Hérétiques.

Barbatius. Tant mieux pour vous ſi vous le faites: car il n'y a rien de plus ſaint que de favoriſer les Hérétiques.

Aulus. Comment vous tirerez vous de ce Paradoxe?

Barbatius. Saint Paul n'a-t-il pas ſouhaité devenir anathème pour les Juifs? Cependant ces *Circoncis* étoient bien plus que Hérétiques. D'ailleurs, s'appliquer à tirer quel-cun d'une route dangereuſe pour le mettre dans le vrai chemin; à le convertir du mauvais au bon; à le reſſuſciter de la mort ſpirituelle à la Vie de la Grace, dites moi, je vous prie, cela ne s'apelle-t-il pas le favoriſer?

Aulus. Sans doute; & même on ne peut pas donner des marques plus importantes de faveur.

Barbatius. Hé bien! favoriſez nous dans ce ſeul-là; je vous aſſure que vous n'avez rien à craindre.

Aulus. Jamais malade, que je ſache, n'a répondu plus agréablement. Allons! je me rends; menez moi à table; je veûx bien courir le riſque d'être vôtre Convive.

Barbatius. Vous ſerez traité *Médecinalement*, je vous en avertis; & avec toute la So-

Sobrieté requiſe à un Malade: par-là nous ne chargerons point tant le Corps, que l'Ame ne ſoit toûjours en bonne diſpoſition pour bien controverſer.

Aulus. Soit donc ſous de bons augures; & que le vol des Oiſeaux nous ſoit d'un heureux préſage!

Barbatius. Au contraire, ce ne ſera que de mauvais poiſſon: car vous n'avez pas oublié qu'il eſt aujourd'hui vendredi:

Aulus. Pour celui-là; il n'eſt pas de nôtre Simbole; c'eſt une obſervance de ſurcroit & de ſurérogation.





DEUXIÉME DIALOGUE,

LE JEUNE DEVOT, OU LA PIETÉ PUERILE.

Penchant naturel à juger mal. L'habit Monacal ne rend pas meilleur. Le Diable Auteur d'un faux Proverbe. *Les quatre fondemens de la Vertu Chrêtienne. Le pieux exercice du Matin. Objections sur la fréquente priere, & principalement quand on la fait aux* Saints. *Un grand* Prieur *est un grand & bon Mendiant. Methode pour profiter en même tems dans les études, & dans les bonnes mœurs. Moien pour ne point courir le risque des mauvais effets de l'oisiveté; heures toûjours bien remplies. Pensée vraie sur*

le

le Vin, & fausse sur le Tems. Divertissement permis à la Jeunesse la mieux reglée. Petite devotion à la derobée. Exercice de Pieté pour le soir. Maniere de dormir devotement. La bonne resolution triomphe de toutes les difficultez. Bonne Morale sur les devoirs sacrez, & sur le pardon des offenses. Pardonner une injure, c'est une grosse usure envers Dieu. Abus sur la Messe. Methode pour l'entendre fructueusement. Plusieurs Sacrificateurs muets en Alemagne. Une bonne Lecture vaut mieux qu'un mauvais sermon. La Confession à Dieu est la meilleure; & comment il faut la faire. Devotion sans superstition. C'est un dangereux Confident qu'un Confesseur indiscret. Moien infaillible pour ne point le craindre. La fuite des mechantes Compagnies, & des mauvaises occasions, excellent preservatif contre le dereglement des Mœurs. Empressement des Moines à faire une bonne Capture. Se bien conoître avant l'Engagement pour la Vie, rien de plus rare. Chaque Profession de Lettres a son bon & son mauvais. Il est facile de faire un jeune Saint sur le Papier.

ERASME, GASPAR.

E*rasme*. D'où viens tu? De quel endroit sors tu, je te prie? Aparemment de quelque Cabaret dont le vin est pour toi un puissant Aimant.

Gaspar. Parlez mieux, s'il vous plait; jugez plus équitablement. Déja vôtre Comparaison boite tout bas; car je ne suis rien moins que du fer pour la bouteille.

Erasme. Tu sors donc d'un Jeu de boule?

& c'est la plus grande grace que je puisse te faire.

Gaspar. Encore moins.

Erasme. As tu été à la halle au Vin?

Gaspar. Vous pensez, je croi, que tous mes pas ne tendent qu'à la boisson ou au jeu; & c'est en quoi vous ne me conoissez guére. Enfin, pour cette fois-ci, vous ne sauriez deviner plus mal.

Erasme. Puisque toutes mes conjectures tombent & qu'elles se trouvent fausses, contente ma curiosité; aprens moi de ta propre bouche, de ton propre aveu, d'où tu viens.

Gaspar. Puis qu'il faut vous le dire, je viens de Nôtre Dame; êtes vous content?

Erasme. Bon Dieu! Qu'est ce que j'entens? Toi, tu sors de l'Eglise?

Gaspar. Moi même en Personne.

Erasme. Quelle affaire avois tu-là?

Gaspar. J'y ai rendu mes devoirs à quelques Personnes de la plus haute distinction.

Erasme. A qui?

Gaspar. A Nôtre Seigneur, & à un certain nombre de ses Courtisans célestes.

Erasme. En verité, tu es trop dévot pour ton âge!

Gaspar. Je ne suis pas de vôtre avis; & je trouve que la Dévotion sied bien dans toutes les saisons de la Vie.

Erasme. Si l'envie d'être dévot me ***prenoit au collet***, si elle s'emparoit de mon cœur, je sai bien ce que je ferois.

Gaspar. Quoi? que feriez vous?

Erasme. Tout aussi tot, je me laisserois jetter un Froc sur le Corps.

Gas-

Gaspar. J'en ferois de même n'en doutez point, si le Froc aportoit autant de Pieté dans l'Ame qu'il eit bon pour garantir les membres de la rigueur du froid.

Erasme. On dit communément que dans le Monachisme un jeune Ange se métamorphose en vieux Diable.

Gaspar. Mais je croi que c'est le Diable lui même qui a inventé cet abominable Proverbe, qui d'ailleurs ne s'entend pas plus des Réguliers que des Seculiers. Au reste: loin d'aquiescer à cette satire du Vulgaire, mon sentiment est qu'il est tres rare qu'un Vieillard soit solidement & vraïment pieux, si on ne lui a inspiré la Dévotion dans sa jeunesse. On n'aprend jamais mieux que ce qu'on a étudié & pratiqué des son enfance. Les premieres Leçons forment un Préjugé, bon ou mauvais, presque ineffaçable, & dont l'impression ne se perd qu'avec la Vie.

Erasme. Mais convenons sur le point essentiel: qu'est ce que la Religion?

Gaspar. Je n'en chercherai pas bien loin la définition. Religion, c'est servir Dieu d'un Culte pur & garder ses Commandemens.

Erasme. Hé! quels sont ils ces Commandemens?

Gaspar. Le détail de cette importante Matiere nous méneroit trop loin: c'est pourquoi afin d'abreger, je reduirai la Religion en quatre Chefs qui sont comme ses fondemens. La Religion consiste donc en quatre points; & tout roule là dessus.

Erasme. Savoir?

Gaspar. 1. Que nous aïons de Dieu & de

l'Ecriture qu'il a révélé aux hommes, des ſentimens également droits & pieux; croïant l'un & l'autre d'une foi vive, entiere, ferme & inebranlable; non ſeulement craignant ce Premier Etre comme nôtre Souverain Seigneur, mais l'aimant auſſi de toute l'étenduë de nôtre Ame, comme un Pere à qui nous ſommes redevables de tout le bien dont nous joüiſſons.

2. Que nous cultivions, que nous conſervions tres ſoigneuſement nôtre innocence; c'eſt à dire que nous prenions bien garde à n'offenſer Perſonne.

3. Que nous pratiquions exactement la Charité, faiſant du bien à tout le Monde, autant que nos forces nous le permettent.

4. Que nous nous armions de la Patience. Par le ſecours de cette belle & *rariſſime* Vertu, nous ſouffrons conſtamment tous les maux auxquels nous ne pouvons remedier, ne nous vangeant point; & ſacrifiant à la Juſtice divine le plaiſir de rendre injure pour injure, offenſe pour offenſe.

Eraſme. Certainement tu es un excellent Prédicateur. Mais dis moi: tes actions répondent elles à ta Doctrine? ta Conduite s'accorde-t-elle avec ta Morale? Enfin, agis tu comme tu Prêche?

Gaſpar. Je vous aſſure que j'y fais de mon mieux; & que je n'y épargne point mes forces.

Eraſme. Tu n'es encore qu'un enfant, & tu parle en homme? quelles peuvent être ces forces? Dis moi un peu comment tu t'y prens.

Gaſpar. Je m'applique, je medite autant que

que j'en suis Capable, & je fais régulierement tous les jours mon examen. Alors je me censure sévérement sur tous mes défauts; ne me pardonnant pas le moindre péché, soit de commission, soit d'omission; une telle action, me reprochai-je en Juge rigide & inexorable, étoit contre la bienséance & contre l'honnêteté; tu as dit cela avec une hardiesse qui va jusqu'à l'effronterie; il y avoit en cela beaucoup d'indiscretion: il valoit bien mieux retenir ta langue dans une telle occasion; tu devois t'abstenir de telle chose, & ainsi du reste.

Erasme. Quand fais tu cet examen-là? En quel tems, à quelle heure du jour procede tu ainsi juridiquement contre toi même?

Gaspar. Le soir, & lors qu'il est presque nuit, comme faisoient les Pitagoriciens; où je le fais dans un autre tems, si le loisir & la commodité me le permettent mieux.

Erasme. Mais ça? Veux tu bien me faire part de tes occupations journalieres? Comment dispense tu, comment règle tu l'espace de chaque journée?

Gaspar. Je te le dirai volontiers; tu es trop de mes Amis pour ne me pas faire un plaisir de ne te rien cacher là dessus. Le matin, dès que je m'éveille, ce qui arrive ordinairement à cinq ou six heures, je débute par faire deux signes de croix avec mon pouce, l'un sur le front, & l'autre sur le cœur.

Erasme. En suite?

Gaspar. Je commence la joüissance du jour; sous les meilleures & les plus heureuses auspices, Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.

Eras-

Erasme. Il ne se peut rien de plus pieux.

Gaspar. Après cela, & sans aucune interruption, je fais une courte priere à Nôtre Sauveur.

Erasme. Que lui compte tu? que lui dis tu?

Gaspar. Je le remercie d'avoir bien voulu me donner une bonne & heureuse nuit: je le supplie de me benir aussi pendant ce nouveau jour, afin que je puisse le passer paisiblement, sans mauvaise avanture; & cela pour sa gloire & pour le salut de mon ame: je lui demande que comme il est la vraïe Lumiere qui ne conoit point le couchant; le Soleil éternel qui vivifie, qui nourit, qui réjouit toutes choses, il daigne tellement éclairer mon esprit que je sois preservé de toute souillure du Péché; mais que sous sa conduite & par son bon Esprit, j'aïe le bonheur d'arriver à la Vie Eternelle.

Erasme. Voila ce qui s'apelle commencer la journée sous les auspices les plus favorables.

Gaspar. Ensuite de ce premier devoir, je vais souhaiter le bon jour à mon Pere & à ma Mere, comme étant ceux à qui, après Dieu, je dois la premiere Pieté; & le tems du College venu, je m'y achemine: mais en sorte, neanmoins, que si cela se peut commodément, j'aie le plaisir en passant d'entrer dans l'Eglise.

Erasme. Quoi faire?

Gaspar. Je fais encore deux ou trois mots de priére au bon Jesus, à tous les Saints & Saintes du Paradis; mais nommément à la

Vier-

Vierge Mere, & à Ceux pour qui j'ai une devotion ſpeciale, & ſur le crédit deſquels, à cauſe de cela, je compte le plus. Enfin, je ſaluë, en racourci, tout ce qui mérite & demande nôtre Invocation.

Eraſme. A ce que je voi tu as lu, relu & bien médité cette maxime de Caton, *faites vous un plaiſir de ſaluer*. Tu n'es pas content d'avoir ſalüé ou prié à ton lever; tu veux encore le faire à ta premiere ſortie. Ne crains tu point de te rendre importun par un excès de devoir & de civilité?

Gaſpar. Jeſus-Chriſt veut qu'on le réclame de tems en tems; cela lui plaît.

Eraſme. Mais il paroit ridicule de parler à celui que tu ne vois point.

Gaſpar. Je ne voi pas non plus cette partie de moi même par laquelle je lui parle.

Eraſme. Quelle partie?

Gaſpar. Mon Ame, mon Eſprit.

Eraſme. Mais Saluer qui ne rend pas le ſalut, c'eſt une action inutile; parler à qui ne répond point, c'eſt du tems perdu.

Gaſpar. Nôtre bon ſauveur reſalue & repond fort ſouvent par un ſoufle ſecret & interieur. Mais enfin, celui-là rend abondamment le ſalut qui exauce la priere qu'on lui fait, qui accorde ce qu'on lui demande.

Eraſme. Eh que demande tu à l'Homme-Dieu? Car je voi bien que tes Civilitez dévotes, que tes Révérences ſpirituelles; en un mot que tes humiliations ſont intereſſées, à peu près comme celles des Mendians.

Gaſpar. Tu n'es aſſurément pas trop loin du but. Car, en effet je fais alors le Perſon-

ſonnage de Mendiant: je demande que Celui qui, à douze ans, étant aſſis au milieu du Temple, *endoctrina*, enſeigna les Docteurs même; & à qui le Pere Eternel, par une voix envoiée du Ciel, donna le pouvoir d'inſtruire les Mortels, lors qu'on entendit ces Paroles, *C'eſt ici mon Fils bien aimé & l'objet de mes Complaiſances; ecoutez le:* que lui qui eſt la Sageſſe infinie du Pere Tout puiſſant, daigne éclairer mon eſprît pour bien avancer dans l'étude des belles Lettres; étude dont je prétens me ſervir uniquement pour ſa gloire.

Eraſme. Qui ſont tes Protecteurs & tes Patrons dans l'Ordre nombreux & preſque innombrable des Saints? Qui ſont ceux pour qui tu as une Devotion particuliere?

Gaſpar. Un dans chaque Genre. Parmi les Apôtres, c'eſt Saint Paul: parmi les Martirs, Saint Ciprien: parmi les Docteurs, Saint Jerôme; & parmi les Vierges, Sainte Agnès.

Eraſme. Comment es tu devenu leur Client? comment ces puiſſans Amis te ſont ils échus? par chois, ou par hazard?

Gaſpar. C'eſt le ſort qui me les a donnez.

Eraſme. Hé! pour ceux-là te contente tu de les ſaluer? leur demande tu auſſi quelque choſe? es tu auſſi leur Mendiant?

Gaſpar. Oui: je les prie de m'apuïer de leur crédit auprès du Sauveur, & de faire en ſorte, par leur interceſſion, qu'avec le ſecours de ſa grace, j'aïe le bonheur d'entrer un jour dans leur éternelle & bienheureuſe Societé.

Eraſme. Ce que tu demande-là n'eſt pas du com-

commun; surement, tu ne peux pas viser plus haut. Mais voïons la suite de tes exercices.

Gaspar. Aprês cette petite Station, je vais à grans pas au Collége; & quand j'y suis une fois, je fais de tout mon cœur ce que le lieu exige de moi. Car, afin que vous le sachiez, quand j'implore le secours de Nôtre Seigneur, je le fais comme si sans son assistance, toute nôtre application, toute nôtre étude étoit inutile; & quand j'étudie, je le fais, comme étant bien persuadé que Nôtre Seigneur ne m'aidera point à moins que je ne travaille de toute ma force. Sur ce pié-là je fais tout mon possible pour ne meriter aucun Châtiment; & je m'observe si bien dans mes actions & dans mes paroles, que ni mon Régent, ni mes Compagnons n'aïent pas le moindre sujet de chagrin contre moi.

Erasme. C'est agir dans toute la probité Chrêtienne.

Gaspar. Du College je retourne promptement au Logis; &, chemin faisant, je rentre dans l'Eglise s'il y a moien; & j'y fais la même chose qu'en allant. Revenu chez nous, si je dois rendre quelque service à mes Parens, je m'aquite de ce devoir-là. En suite, si le tems le permet, je repête, soit seul, soit avec un Camarade, ce qu'on a lu & expliqué dans la Classe.

Erasme. Certainement tu es un grand ménager du tems; jamais Personne ne fût plus avare du sien.

Gaspar. Faut il s'étonner si je suis Econome jusqu'à l'avarice, de la chose du Monde

la

la plus precieuſe & la moins recouvrable.

Eraſme. Cependant, s'il faut en croire Heſiode, on ne doit épargner qu'au milieu: Il eſt trop tôt au commencement; & trop tard à la fin.

Gaſpar. Mais, s'il vous plaît, le Seigneur Heſiode l'entendoit du Vin; & en cela il avoit raïſon: mais pour le TEMS? il eſt toûjours ſaiſon de le bien ménager. Laiſſez un tonneau plein; il demeure tel; il ne s'épuiſe pas d'une goute: mais le tems coule toûjours, ſoit que vous dormiez, ſoit que vous veilliez.

Eraſme. Ta difference eſt tres juſte; & je baiſſe la lance. Mais que fais tu enſuite?

Gaſpar. Aïant couvert la table pour mon Pere & pour ma Mere, dès qu'ils ſont aſſis, je prie Dieu: puis je les ſers pendant le repas juſqu'à ce qu'ils m'ordonnent de manger avec eux. Apres avoir rendu graces, s'il reſte un peu de tems, je me divertis avec mes Camarades à quelque jeu honnête, pour débander l'arc, pour relâcher l'eſprit, ce qui dure juſqu'à l'heure de rerourner au Collége, à quoi, comme vous jugez bien, je n'ai garde de manquer.

Eraſme. Nouvelle ſalutation, ſans doute; nouvelle cour au bon Jeſus?

Gaſpar. Oui, ſi cela ſe peut commodément. S'il eſt trop tard, ou ſi l'Egliſe eſt fermée, & paſſant devant le Temple je ne laiſſe pas de ſalüer mon Redempteur par une petite Oraiſon mentale & jaculatoire. Rentré dans la Claſſe, j'accomplis, comme le matin avec toute l'exactitude poſſible, les

loix

oix de la faction *Scholastique*. A la Maison, e fais le soir le même manége qu'avant diné. Après soupé je m'egaïe à des Contes ou des Histoires agréables Ce divertissement fini, je souhaite la bonne nuit à mes Parens, à toute la Famille; & je vais de bonne heure chercher le lit. Avant de me coucher je me mets à genoux; & alors, comme j'ai dit, je rapelle dans ma memoire tout ce qui s'est passé à mon égard & sur mon compte pendant la journée. Si j'ai commis quelque gros péché, quelque péché mortel, j'implore la Misericorde de Jesus-Christ; je le supplie de me pardonner, lui promettant, moïennant sa grace, de n'y retomber jamais. Si au contraire la Conscience ne me reproche rien, je le remercie d'avoir bien voulu me préserver de tout vice; & je lui rens tout l'honneur, toute la gloire de mon innocence. En suite je me recommande à lui du fond de mon ame, le priant, dans cette disposition de cœur, qu'il daigne me protéger contre les embuches du malin Esprit, & me conserver de toute souillure, de toute impureté dans les songes. Aïant pris ces pieuses précautions; & m'étant mis au lit, je fais, comme en m'éveillant, le signe de la Croix sur le front & sur le cœur; & je me mets dans la posture où je dois dormir.

Erasme. De quelle maniere te place tu?

Gaspar. Je ne me couche ni sur le ventre ni sur le dos: mais me tournant premierement sur le Côté droit; & cela en sorte qu'aïant les bras disposez en travers, ou en sautoir, ils munissent mon cœur en figure de Croix,

Croix, la main droite apuïée sur l'épaule gauche; & la main gauche sur l'épaule droite. Je dors ainsi tranquilement, je joüis d'un doux sommeil jusqu'à ce que je m'éveille de moi même; ou jusqu'à ce qu'on vienne me réveiller.

Erasme. Il faut que tu sois un petit Saint, pour pouvoir mener cette vie-là.

Gaspar. Et vous, il faut qu'il y ait de l'extravagance dans vôtre fait pour me tenir un tel langage.

Erasme. J'aimerois bien une conduite si Chrêtienne & si réglée, en cas que je fusse Capable de l'embrasser & de la soûtenir.

Gaspar. Il ne vous faut que la volonté: car après quelques mois de pratique, ce genre de vie vous paroîtra tout à fait agréable, tant la bonne coutume sera tournée en Nature.

Erasme. Mais tu ne me dis rien de la fréquentation des Sacremens.

Gaspar. Je ne m'oublie pas non plus, Dieu merci, de ce côté-là; principalement les jours de Fêtes.

Erasme. Comment t'y prens tu, comment te comporte tu dans ces actions sacrées?

Gaspar. Avant toutes choses je m'examine de près, & je regarde soigneusement si je n'ai point le cœur gâté par la tache de quelque péché.

Erasme. Si tu découvre que cela soit, quel parti prens tu alors? te retire tu de l'Autel?

Gaspar. Je ne pense nullement à m'en éloigner de corps; mais je m'en retire spirituellement: comme si j'en étois fort loin, & que

que je n'osasse lever les yeux vers Dieu, mon Pere que j'ai offensé, je me frape la Poitrine, disant avec le Publicain de l'Evangile, *Seigneur soit propice à moi pécheur* De plus, si je reconois, ou s'il me souvient d'avoir chagriné quel-cun, j'ai soin de l'apaiser sur le champ, si la chose est possible: si cela ne se peut pas, je prens une ferme résolution de me réconcilier avec mon Prochain, le plûtôt que je pourrai. Si, au contraire, quelcun m'a offensé: je renonce à la vangeance; & je tâche que celui dont j'ai reçu l'injure, reconoissant qu'il est dans le tort se repente, & n'y retourne plus.

Erasme. Cela ne se fait pas sans soutenir un violent assaut de la part de la Nature & de l'Amour propre; il en coute bon au cœur pour un tel acte de vertu.

Gaspar. C'est en quoi vous vous trompez fort. Est il donc si difficile & si dur de pardonner à Vôtre Frere une legere offense, à ce Frere dont vous êtes obligé, vous même, d'implorer souvent le pardon, cela dis-je, est il si difficile, apres que Jesus-Christ, d'un seul coup, nous a pardonné tous nos péchez, & nous les pardonne encore tous les jours? Tant s'en faut que je sois de vôtre sentiment qu'au contraire, selon moi, le pardon des injures n'est pas tant une generosité, une liberalité envers le Prochain, que c'est mettre à interêt, à usure chez Dieu même; à peu près comme un Domestique qui, par accord, remettroit à son Compagnon de service une dette de trois drachmes, à condition que leur Maître commun pairoit au premier la somme de dix talens. *Eras-*

Erasme. Ta Philosophie est admirable pourvû que elle soit vraïe; & si ton raisonnement est bien fondé, il est invincible.

Gaspar. Demandez vous une plus grande assurance, vous faut il une meilleure Caution que l'Evangile?

Erasme. Cela ne seroit pas juste. Mais quantité de Gens se font une illusion grossiere sur la Religion: ils s'imaginent qu'ils n'en auroient point; ils croïent de bonne foi qu'ils ne seroient pas Chretiens s'il n'assistoient régulierement tous les jours à la Messe, faisant consister en cette pratique là tout l'essenciel de la Pieté.

Gaspar. Je ne condamne point leur dévotion, principalement chez ceux qui n'ont rien à faire, ou qui sont occupez tout le jour à des choses profanes: je ne blâme que ceux qui ont la superstition de se mettre en tête qu'il auroient mauvaise avanture, s'ils ne commençoient pas la journée par entendre la Messe: Cependant ont ils satisfait à ce devoir religieux? ils courent au Négoce, au brigandage, à la Cour, &c. Si dans leurs desseins, ils reüssissent aux tentatives qu'ils font, souvent par des moïens criminels, par des voïes scélerates, ils attribuent cette reüssite à la bonne œuvre du matin, ne doutant nullement que la Sainte Messe n'ait influé sur leurs efforts, qu'elle n'ait même produit tout le bonheur du succès.

Erasme. Est il possible qu'il y ait des Gens si fous?

Gaspar. Helas! pas moins que la plus nombreuse partie.

Eras-

Erasme. Mais, revenons au facrifice.

Gaspar. Si je puis, je me mets proche de l'Autel pour entendre le Prêtre, principalement quand il récite l'Epitre & l'Evangile. Je tâche d'en attraper, d'en retenir quelque chose pour l'imprimer dans mon esprit; sur quoi je fais de courtes refléxions.

Erasme. Et pendant ce tems-là ne fais tu point quelque priere?

Gaspar. Oui: mais plûtôt *mentalement* & d'esprit, que *verbalement* ou en remuant les Lèvres. Les paroles du Prêtre me fournissent le sujet de ma priere.

Erasme. Explique toi un peu mieux; je ne te comprens pas assez.

Gaspar. J'y consens; & je veux, par un exemple, te faire toucher la chose au doigt. Suposons qu'il y ait dans l'Epitre: *Otez donc le vieux levain, afin que vous soiez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain* [1]. Au sujet de ces paroles sacrées, je parle ainsi à Nôtre Seigneur: plût à Dieu que je fusse un vrai *azime*, purifié de tout levain de malice! Mais toi, Seigneur Jesus qui seul es net, exempt, affranchi de toute méchanceté, fais moi la grace que tous les jours & de plus en plus je me nettoïe du vieux levain. Autre exemple: si par hazard on lit l'Evangile du Laboureur qui ensemence son Champ [2]. Je prie ainsi en moi même: heureux celui qui merite d'être une bonne terre, & je prie l'Auteur de toute bonne Donation qu'il me fasse la

1 Otez donc &c. 1e. aux Cor. Ch. 5. v. 7.

2 Du Laboureur. Luc. 8. 5.

la grace, à moi qui ne ſuis qu'une terre de petit raport, de me rendre un terroir fertile & fecond. Vous vous contenterez, s'il vous plait, de ces deux exemples ; car de les raporter tous? Vous jugez bien que nous ne finirions jamais. Mais s'il m'arrive de tomber à la Meſſe d'un Prêtre muet, comme il y en a pluſieurs en Alemagne ; ou bien, s'il ne m'eſt pas permis d'approcher aſſez de l'Autel pour pouvoir entendre le Sacrificateur, je tiens preſque toûjours ſur moi un petit livre où ſont l'Epitre & l'Evangile du jour : ainſi je les lis ſoit en les prononçant de vive voix, ſoit en les parcourant des yeux.

Eraſme. J'entens: Mais de quoi principalement t'occupe tu l'eſprit pendant ce temslà?

Gaſpar. Je rens à Jeſus-Chriſt des actions de graces les plus humbles & les plus ferventes ; de ce que, par un amour inexprimable, il a bien voulu mourir pour le rachat du Genre Humain. De plus, je prie ce bon Sauveur de ne point permettre que ſon précieux & ſacré Sang ait été répandu inutilement pour moi ; mais qu'il nouriſſe toûjours mon Ame de ſon Corps ; qu'il vivifie mon eſprit de ſon Sang ; afin que me fortifiant, que m'avançant peu à peu dans la route des vertus Chrêtiennes, j'aïe l'honneur d'être un digne Membre de ſon Corps Miſtique, qui eſt l'Egliſe : Je lui demande la grace de ne me ſéparer jamais de cette tres ſainte Alliance, laquelle dans le dernier ſoupé, diſtribuant le Pain & preſentant la Coupe, il inſtitua & fit avec ſes chers Diſciples ; & par leur moïen, avec

avec tous ceux qui ſont entrez dans ſa Communion par l'eau purifiante & ſalutaire du Batême. Si je ſens que mon eſprit ſe diſſipe, qu'il erre, comme un vagabond, de penſée en penſée, alors je lis des Pſeaumes, ou quelqu'autre Livre de Pieté, pour me recueillir, pour me tirer de cette diſtraction; enfin, pour me rendre attentif aux ſaints Miſteres.

Eraſme. As tu des Pſeaumes d'une vertu infaillible pour cet uſage-là?

Gaſpar. J'en ai: mais je ne m'y ſuis pas tellement fixé que je ne les laiſſe facilement & ſans répugnance, s'il me vient quelque bonne penſée plus propre à arrêter la diſſipation de mon eſprit que la lecture de ces Pſeaumes.

Eraſme. Comment gouverne tu le Jeune? comment t'en accommode tu?

Gaſpar. Le Jeune & moi, nous n'avons rien à demêler enſemble. Car Saint Jerôme m'a apris qu'on ne doit point affoiblir la ſanté par l'abſtinence, avant que le Corps ait atteint l'âge néceſſaire & compétent pour être dans ſa force naturelle & dans ſa juſte vigueur. Or, n'aïant pas encore dixſept ans accomplis, je ſuis ce bon & utile Conſeil. Cependant, ſi je m'aperçois qu'il en ſoit beſoin, je dine & je ſoupe plus légérement, afin d'avoir l'eſprit plus libre, afin d'être mieux diſpoſé pour célêbrer devotement le jour de Fête.

Eraſme. Puiſque j'ai commencé une fois, il faut que je t'éventre, que je t'epuiſe; il faut que je ſache tout. Quelle eſt ta diſpoſition, quels ſont tes ſentimens pour les Sermons?

Gaspar. Je les aime & les venére beaucoup: je puis dire même que je n'y vais avec guére moins de dévotion qu'à la Messe. Je ne laisse pas de mettre de la difference entre les Prédicateurs, & de choisir ceux qui me plaisent le plus. D'ailleurs; il est certain qu'il y en a de dangereux, & qu'il seroit utile de ne point entendre: s'il m'en échoit un tel; ou s'il n'y en a point du tout, j'emploïe le tems du Sermon, soit actuel, soit manqué, à faire quelque bonne & pieuse Lecture. Je lis l'Evangile & l'Epitre du jour, expliquez par Saint Chrisostome, par Saint Jerôme, ou par quelqu'autre savant & onctueux Interprète, s'il me tombe sous la main.

Erasme. Tu m'avoüiras pourtant qu'un homme qui vous parle, & qui anime son Discours par l'Action, fait beaucoup plus d'effet.

Gaspar. J'en conviens: aussi preferai-je le Sermon pour peu que le Prédicateur soit suportable: Mais d'un autre côté, je ne croi pas avoir perdu tout à fait la Predication, quand j'ai lu Saint Chrisostôme ou Saint Jerôme, me figurant que ces grans Docteurs m'ont prêché par leurs Ecrits.

Erasme. Je croi que tu ne te trompe pas. Mais comment fais tu pour la Confession.

Gaspar. Je ne puis pas y être plus assidu, ni me la rendre plus familiere; car je me confesse tous les jours.

Erasme. Tous les jours? bon Dieu! cela est il croïable?

Gaspar. Rien de plus vrai; & tu dois le prendre à la Lettre.

Eras-

Erasme. Cela étant, il faut donc que tu entretienne un Prêtre pour toi seul; il te faut, du moins, un Confesseur à gages.

Gaspar. Non: car je me confesse à Celui qui seul absout vraîment du Péché, & qui a la Puissance universelle.

Erasme. A qui donc?

Gaspar. A JESUS-CHRIST.

Erasme. Mais crois tu que cela suffise?

Gaspar Ce seroit autant qu'il m'en faut, & je m'en tiendrois là volontiers, si les Princes & les Grands de l'Eglise en étoient contens; & si cela pouvoit s'accorder avec la coutume reçuë.

Erasme Qu'entens tu par les Princes & les Premiers de l'Eglise?

Gaspar J'entens les Pontifes, les Evêques & les Apôtres.

Erasme. Et tu mets Jesus-Christ de ce nombre-là? tu le compte parmi eux?

Gaspar. Comment ne le ferois-je point? N'est il pas sans contredit leur Maître, leur Chef, leur Empereur? Enfin, il en est le *Colophon* [1].

Erasme. Est il aussi l'Auteur de cet usage établi? l'a-t il institué, l'a-t-il ordonné?

Gaspar. Il est indubitablement l'Auteur de tout

1 *Colophon*, le Principal, & le Chef. Ce mot vient du Grec & signifie le faîte, le sommet. Ce terme metaphorique étoit originairement tiré, à ce qu'on croit, de Colophone, Ville d'Jonie, dont les Habitans excelloient à combatre à cheval, ce qui faisoit que ceux à qui il venoit, pour secours, de la Cavalerie Colophonienne, se tenoient surs de la Victoire.

tout bien: mais savoir si c'est lui qui à commandé la Confession telle que elle est en usage dans l'Eglise, c'est de quoi je me repose entierement sur le savoir des Theologiens, les laissant disputer tout leur soûs sur cette Controverse. C'est assez pour moi, qui ne suis qu'un jeune ignorant, de m'en raporter à nos Peres, & d'aquiescer à l'autorité de la Tradition. C'est donc la principale Confession qu'on fait à l'Homme-Dieu; & d'ailleurs cette Confession n'est pas si aisée qu'on s'imagine. On ne se confesse point à lui à moins qu'on ne deteste sincerement son Péché. Si j'ai eu le malheur de tomber en péché mortel, c'est à ce bon Sauveur que je l'expose; c'est devant lui que je déplore ma disgrace: je crie, je répans des larmes, je pleure, je me maudis; j'implore sa misericorde: enfin, je ne cesse point jusqu'à ce que je sente en moi même que l'amour du Péché est sorti tout à fait de mon ame; & qu'à ce mauvais Amour succède dans mon cœur, certaine paix, certaine joïe qui sont la vraie marque & des indices infaillibles que mon péché m'est pardonné, De plus, lors que le tems de la Communion arrivant, je dois approcher de la sainte & sacrée table du Corps & du Sang de Nôtre Seigneur, alors je me confesse aussi au Prêtre; mais en peu de mots; ne disant rien qui ne soit reconu evidemment pour péché; ou que, du moins il n'y ait fondement pour le croîre tel. Vous noterez s'il vous plait, que je ne suis pas assez crédule ni assez scrupuleux pour m'imaginer que tout ce qui se commet contre les Loix & les Consti-

ſtitutions humaines, ſoit un grand crime, à moins qu'il n'intervienne à la tranſgreſſion un mépris malitieux. Je n'admets même, qu'avec bien de la peine, aucun péché mortel s'il n'y a quelque mélange de noirceur & de ſcelerateſſe, je veux dire, de la mauvaiſe volonté.

Eraſme. Je me réjouis de te voir ſi dévot ſans ſuperſtition & je t'en eſtime d'avantage. Je croi qu'on peut avec raiſon, appliquer ici la Maxime: *ni toutes choſes, ni de tous côtez, ni à tout le Monde* [1].

Gaſpar. Je choiſis un Prêtre à qui je puiſſe, en toute ſureté, confier ce que j'ai de plus caché dans l'Ame.

Eraſme. C'eſt agir prudemment: car on ſait par experience qu'il y a des Confeſſeurs, *voire* en grand nombre, qui ne ſe font pas une affaire de révéler ce qu'on leur a dit dans le Tribunal de la Pénitence. D'autres ſont aſſez méchans & aſſez impudens pour queſtionner leurs penitens ſur des matieres qu'il auroit bien mieux valu ſupprimer. Il y a encore une autre claſſe de Confeſſeurs: ce ſont des ignorans & des bêtes, qui, par une honteuſe avidité du lucre, donnent plûtôt l'Oreille que l'eſprit; & qui, n'étant pas capables

1 La ſentence Latine eſt, *nec omnia, nec paſſim, nec quibuſlibet.* Le but de ce Proverbe eſt d'avertir qu'à l'égard des preſens qu'on reçoit, non ſeulement il faut y aporter de la pudeur, mais auſſi du choix. Car il y a de certaines choſes qu'il n'eſt pas honnête de recevoir. Il eſt auſſi des lieux & des tems ou la bienſéance oblige à refuſer ce qu'on offre.

bles de discerner un Péché d'avec une bonne œuvre, ne sauroient, conséquemment, ni enseigner, ni consoler, ni donner des Conseils salutaires. J'ai oui souvent de plusieurs Personnes que cela alloit de même; & je l'ai éprouvé en partie.

Gaspar. Et moi je ne l'ai éprouvé que trop. C'est pourquoi je fais en sorte de trouver un homme qui ne soit pas un *Ane*, qui soit grave, d'une probité reconue; & dont la discretion, pour le secret, soit à l'epreuve.

Erasme. Certainement tu es bienheureux de ce que la Sagesse a devancé beaucoup chez toi les années; & de ce que, étant encore si jeune, tu agis dans le chemin de la perfection, comme un Vieillard consommé.

Gaspar. Enfin le premier & le principal point, l'endroit essenciel sur quoi je m'observe dans l'afaire de la Confession, c'est de prendre bien garde à ne rien faire que je ne puisse decouvrir à un Prêtre sans courir quelque risque, sans me mettre en danger de fletrir ma reputation.

Erasme. Tu ne saurois prendre une meilleure précaution, pourvû que tu puisse en venir à bout.

Gaspar. A la verité la chose est tres difficile par raport à nos propres forces, ou plûtôt à la foiblesse humaine: mais cela est facile avec le secours du Seigneur. Priemierement il faut avoir le cœur droit & tourné tout à fait vers le bien. Je renouvelle cette bonne volonté de tems en tems, & principalement le Dimanche. En suite je m'éloigne autant que je puis des mauvaises Compa-

pa-

pagnies; & je ne fais habitude qu'avec des Compagnons qui soient de bonnes mœurs, & dont la fréquentation puisse me rendre meilleur.

Erasme. C'est pourvoir tres sagement au maintien de ton innocence: car, comme disent Ménandre & Saint Paul, *les mauvaises Conversations corrompent les bonnes mœurs.*

Gaspar. Je fuis l'oisiveté comme une sorte de peste.

Erasme. Je n'en doute point: car en effet; il n'y a point de vices, point de crimes, point d'iniquité que la faineantise & la paresse ne puissent inspirer. Mais dans nôtre Siecle, & comme les hommes sont tournez à present, qui veut éviter la contagion du mal, qui veut se garantir des suites dangereuses, des pernicieux effets, des mechantes Compagnies, il faut qu'il s'enterre tout vif. Il n'a point d'autre parti à prendre que de vivre seul.

Gaspar. Vous n'avez pas tout le tort en cela: car, comme disoit le Philosophe Bias, *les scelerats & les méchans fourmillent.* Profitant donc de l'avis de ce sage Grec, du petit nombre des bons, du Troupeau sain je choisis les meilleurs; & quelque fois il ne faut qu'un bon Camarade pour nous mettre dans le chemin de la vertu. Je fuis soigneusement les jeux qui donnent lieu à la sceleratesse, ou qui entrainent dans le desordre; & je ne me divertis qu'à des jeux innocens. Je suis civil, honnête, affable à tout le Monde: mais je ne me familiarise qu'avec les bons. Si quelquefois je me trouve malgré moi avec des vicieux; ou je tâche de les corriger par

de douces & charitables remontrances; ou je dissimule & je les suporte dans l'esperance qu'ils reviendront d'eux mêmes. S'il me paroit que mes efforts sont inutiles; & si je ne voi que trop que je n'y gagnerai rien, je mets mon innocence à couvert; & je me dérobe d'eux tout le plûtôt qu'il m'est possible.

Erasme. L'envie du Froc ne t'a-t-elle jamais chatouillé le cœur? N'as tu jamais pensé à te faire Moine?

Gaspar. Jamais: mais j'ai été souvent poursuivi par certaines Gens qui me pressoient de quiter le Siècle, de renoncer au Monde & à ses vanitez, comme d'un péril continuel de Naufrage, pour entrer dans le Port sur & salutaire du Cloître.

Erasme. Que me dis tu là? O les fins Oiseaux! Ils cherchoient curée; ils planoient, ils voltigeoient au tour d'une bonne proïe.

Gaspar. Vous ne sauriez croire combien ces fines Mouches ont emploïé de ruses dévotes, de pieuses tromperies soit auprès de mes Parens, soit auprès de moi, pour faire cette Capture. Mais je suis dans une forte résolution de ne m'engager ni dans le Mariage, ni dans la Prêtrise, ni dans la ***Lucarne Monacale***, enfin dans aucun genre de Vie, d'où il n'est plus permis de sortir, quand on y est une fois embarqué, je suis, dis-je dans un ferme dessein de n'embrasser aucune de ces Conditions-là avant que je sois en âge de réfléchir mûrement sur leur bon & leur mauvais; sur leurs obligations & leurs suites, à quoi on ne peut réussir sans se conoître parfaitement.

Eras-

Erasme. Quand sera-ce donc que tu prendras un parti?

Gaspar. Peut-être jamais. Toûjours est il certain que si je persiste dans la disposition présente, comme je l'espere, je ne me determinerai point avant ma vingthuitième année.

Erasme. Pourquoi?

Gaspar. Parce que je n'entens autre chose que des Prêtres, des Moines & des Maris qui se repentent, qui déplorent leur aveuglement, leur temeritè, leur précipitation; avoüant s'être hâtez, par une impatience souverainement imprüdente & déréglée d'entrer dans l'Esclavage, & de s'attacher à une Chaine qui ne doit se briser que par la Mort.

Erasme. Et toi Fin de ne vouloir pas y être attrapé.

Gaspar. En attendant, je m'applique à trois choses.

Erasme Savoir?

Gaspar. 1. A faire des progrez, à profiter de plus en plus dans les bonnes mœurs, sur tout dans la Droiture & dans la Probité. 2. si cela est au dessus de mes forces, la foiblesse humaine l'emportant sur ma bonne volonté, je m'attache du moins à conserver mon innocence & ma réputation. 3. & enfin, je tâche de me rendre capable & habile homme dans les Lettres, dans les Arts & dans les Sciences qui pourront m'être utiles dans la Condition que je choisirai, quelle qu'elle soit.

Erasme. Pendant ce tems-là, tu te garde bien aparemment de tout commerce avec les Poëtes?

 Gasp-

Gaspar. Non pas tout à fait; car-je lis tous ceux dont la Muse est scrupuleuse & d'une grande délicatesse sur le Chapitre de l'Obscenité; leur Lécture même est celle qui me fait le plus de plaisir. Si je tombe sur quelque endroit peu chaste & trop libre, je le parcours rapidement & sans attention, imitant le sage & fameux Ulisse qui se boucha les Oreilles en passant près des Sirènes.

Erasme. Mais tandis que tu te prépare ainsi au grand engagement quel est le principal objet, la matiere favorite de tes Etudes? Est-ce la Médecine? le Droit Civil? le Droit Canon? Est-ce la Theologie? Car les Langues, les belles Lettres, la Philosophie menent indifferemment à toute sorte de Profession.

Gaspar. Je ne me suis point encore donné tout entier à aucune: mais je goute un peu de toutes, je les aprens superficiellement, afin d'en avoir quelque legere teinture, afin de n'y être pas tout neuf. Mon but en cela est de les conoître assez pour pouvoir choisir celle qui me conviendra le mieux. Avec la Medecine on à un Passeport pour voïager par toute la Terre sans craindre de mourir de faim. La Jurisprudence ouvre le chemin des Charges & des Honneurs. Quant à la Théologie? C'est pour elle que je panche le plus: mais le libertinage, les dereglemens de quelques Théologiens; les haines, les divisions qui regnent opiniatrement, pour ne pas dire *Diaboliquement* dans ce Païs de Chicane, me scandalisant m'en dégoûtent, & m'empêchent d'y entrer.

Erasme. Aller ainsi pas à pas, & prendre

si

si sagement ses mesures, c'est le vrai moïen de se bien tenir sur ses piez, & de ne point tomber. Force Gens, en ce tems-ci, s'éloignent de la Théologie; ils s'abstiennent de cette Etude-là, crainte de chanceller, de broncher dans l'Ortodoxie & dans la Foi Catôlique, parce qu'ils voïent qu'il n'y a presque point de Dogme ni de Croïance dans l'Eglise qu'on ne révoque en doute, & qui ne soit mis en question.

Gaspar. Pour moi, je croi fermement & avec pleine assurance, ce que je lis dans l'Ecriture révelée, & ce qui est contenu dans le Simbole nommé, des Apôtres; &, n'allant pas plus loin, je borne là toute ma curiosité. Je laisse à Messieurs les Théologiens à disputer sur le reste; & même à le décider, s'ils le jugent à propos, si neanmoins, certaines choses, qui ne doivent leur établissement qu'à la Tradition, & qui sont en usage chez le Peuple, me paraissent n'être pas tout à fait opposées aux Livres sacrez, je continuë à les observer par provision, pour ne Scandaliser Personne.

Erasme. Quel Guide t'a mené dans cette bonne route? Quel Thales t'a enseigné cette Philosophie-là?

Gaspar. J'ai eu dans ma premiere jeunesse une habitude domestique avec le nommé Jean Colet, Personnage d'une probité consommée [1], le conoissez vous?

Erasme Comment me seroit il incônu? Je le cônois comme je te conois. *Gas-*

1 Il y a plusieurs Lettres d'Erasme à lui & de lui à Erasme; c'étoit un Anglois.

Gaspar. Et bien, c'eſt lui qui, dès mes plus tendres années, a commencé à me former à la ſageſſe par ces petits Précèptes.

Eraſme. Si je me fais ton Rival en Conduite, tu n'en ſeras point jaloux, n'eſt ce pas?

Gaspar. Tant s'en faut: tu m'en ſeras beaucoup plus cher par cet endroit-là. Car, comme tu ſais, la conformité des mœurs & des manieres ne contribuë pas moins à unir deux Amis que celle des humeurs & du Naturel: ſi par la premiere on contracte une bienveillance reciproque, c'eſt par l'autre qu'on pouſſe l'attachement mutüel juſqu'à une entiere familiarité.

Eraſme. Cela eſt vrai: mais non pas entre les Concurrens d'une même charge dans la Magiſtrature, quoi qu'ils ſoient attaquez du même mal.

Gaspar. Encore moins entre deux Amans qui veulent épouſer la même Maitreſſe, quoi qu'ils ſoient malades, & qu'ils aient le cœur bleſſé du même amour.

Eraſme. Mais ſerieuſement & toute plaiſanterie à part, je veux ſuivre ton exemple; j'eſſairai de vivre comme tu fais.

Gaspar. Je ſouhaite que tu réüſſiſſe, & que tu t'en trouve parfaitement bien.

Eraſme. Peut-être aurai-je le bonheur de t'atteindre á la Courſe.

Gaspar. Dieu veille que tu coure mieux que moi. Cependant, ne va pas croire que je t'attende: loin de commettre cette faute-là, je fais tous les jours des efforts pour me ſurpaſſer moi même, & pour aller encore plus loin que je ne me ſuis propoſé. De ton côté fais de ton mieux pour me devancer.

TROI-



TROISIÉME DIALOGUE,
L'HEUREUSE RENCONTRE OU LES VIEILLARDS.

Une ſeparation de quarante ans n'empêche point qu'on ne s'entre-reconoiſſe. La Vieilleſſe ne guerit point de la Curioſité; mais elle ôte les jambes. Bon conſeil pour voïager agreablement en Compagnie. Quatre Amis ſe retrouver aſſemblez après quarante deux ans d'abſence, hazard preſque ſans exemple. Heureuſe Vieilleſſe. Sageſſe avancée. Pour reüſſir dans le Lien conjugal, il faut aimer par

par conoiſſance & par choix. Mener une vie tranquile, & pourtant utile au public & à ſes Amis. Remplir ſes devoirs ſans faire d'Ennemis. Conduite en détail pour ſe faire eſtimer & aimer de tout le Monde. Le chagrin n'eſt bon à rien, & peut cauſer bien du mal. Prendre de toutes choſes ce qu'il y a de bon, & ſouffrir conſtamment les mauvais. Donner d'abord à la Raiſon ce qu'il faut accorder au Tems. Ne ſe preſenter jamais au ſommeil avec inquietude. Philoſophie Chrêtienne ſur la crainte de la Mort. Il eſt plus ſur & plus agreable de voiager des yeux que des piez. Medecine plus ſalutaire & moins dangereuſe que celle d'Hipocrate. Le trop d'etude & d'application nuit à la ſanté, & abrège les jours. Quelques precautions qu'on ſe ſoit donné pour conſerver le bel Age, le nombre des Années ſe fait toûjours ſentir. Un grand debauché dans ſa jeuneſſe, enterre ſept femmes; il ſe remarieroit s'il perdoit ſa huitième; & il voudroit qu'il fût permis d'en epouſer pluſieurs à la fois. Bonnes Etudes qui aboutiſſent à un Metier Mecanique. Nouvelles & frequentes Noces, conſolation & ſoulagement d'une Vie pauvre & pénible. Inclination pour courir le Monde; & la Profeſſion de Negociant propre à la contenter. Le Jeu, terrible écueuil pour la Jeuneſſe. Alternative entre ſe pendre ou ſe faire Moine. Plaiſante revolution de Condition; & ſur tout de Chercheur *de Sainteté, devenir* Diſeur de bonne Avanture. *Un Benefice de bon raport vaut mieux que toutes les Profeſſions du Monde.*

Eu-

Eusebe, [Le Vertueux.] Pampire, [Grand connoisseur de tout.] Poligame, [Le Poligamiste.] Glicion, [l'Amiable.]

Eusebe. Quelle espèce d'Oiseaux est ce que je découvre, & que j'aperçoi? Si je ne me trompe; & si je n'ai point encore la vuë trop mauvaise pour mon âge, je voi trois de mes vieux *Causeurs* qui sont assis; Pampire, Poligame & Glicion. Ni mes yeux, ni mon imagination n'ont point tort; en verité, ce sont ces trois anciens Amis de conversation; oui ce sont eux mêmes.

Pampire. A qui en voulez vous avec vos yeux de verre, vieux Magicien? Aprochez vous de nous Eusèbe, Nôtre bon Ami.

Poligame. Je vous souhaite cordialement le bon jour, mon cher Eusèbe; je vous assûre que j'ai un vrai plaisir de vous voir.

Glicion. Hé bon jour, le meilleur Mortel que je conoisse.

Eusebe. Bon jour, Mes chers Amis, bon jour! je vous saluë tous à la fois; & je vous prie de croire que ma joïe n'est pas moindre que la vôtre. Quelle Divinité; ou plûtôt quel hazard, plus heureux qu'un Dieu, nous a ainsi rejoint? Car, à ce que je croi, il y a quarante ans qu'aucun de nous n'a vu ni rencontré les trois autres. Ainsi Mercure, avec son Caducée, n'auroit pas pu mieux réüssir à nous rassembler. Mais, dites moi, je vous prie, qu'est ce qui vous met ici? Que faites vous-là?

Pampire. Nous sommes assis.

Eusebe. Il faudroit que je fusse aveugle pour ne pas voir cela. Mais je vous demande la rai-

raiſon, le ſujet, le motif de cette ſéance imprévuë.

Poligame. Nous attendons un Chariot pour Anvers.

Euſebe. Aparemment pour des affaires de Commerce ?

Poligame. Oui ; mais plus pour regarder que pour trafiquer : quoique les autres vont-là pour un autre but.

Euſebe. Nous allons auſſi le même chemin. Mais qui vous empêche de partir ?

Poligame. Nous ne ſommes pas encore d'accord avec les Chartiers.

Euſebe. C'eſt une Nation bruſque, pour ne pas dire brutale; & qui conſéquemment n'eſt guére traitable. Mais voulez vous que nous les attrapions, & que nous leur en faſſions accroire?

Poligame. Si cela ſe pouvoit, nous ne demanderions pas mieux.

Euſebe. Feignons de vouloir tous aller à Pié.

Poligame. On leur perſuaderoit plûtôt un Cancre volant, que de leur mettre dans l'Eſprit que des Gens de nôtre âge trouveront aſſez de vigueur dans leurs jambes pour faire tant de chemin.

Glicion. Auriez vous bien la complaiſance de recevoir un Conſeil de ma part ?

Poligame. Tres volontiers.

Glicion. Ces Phaëtons ſont actuellement occupez à l'exercice bachique ; & quand une fois ils ſont armez du Verre, c'eſt pour long tems. Il eſt donc à craindre qu'ils ne nous faſſent bien attendre; &, ce qu'il y a de pi-

pire, c'eſt que étant agitez de la fureur du Dieu de la Vendange, ils pourroient bien verſer & nous répandre dans la bouë.

Poligame. Si vous voulez trouver un Chartier ſobre, il faut le prendre au ſaut du lit, c'eſt à dire à la clarté de l'Aurore: ſouvent même ſe ſentent ils le matin de l'exploit vineux du ſoir précédent.

Glicion. Pour arriver plûtôt à Anvers, loüons un Chariot pour nous quatre, au meilleur marché que nous pourrons. Il nous en coutera quelque choſe de plus: mais un ſi petit interêt ne doit pas nous faire reculer. D'ailleurs nous regagnerons bien cette legére dépenſe par l'utilité qui nous en reviendra. Premiérement nous ſerons aſſis au large & à nôtre aiſe; en ſuite, rien ne nous empêchant de cauſer agréablement, le tems paſſera vîte; & nous ne nous apercévrons pas de la longueur ni de la durée du chemin.

Poligame. L'avis de Monſieur Glicion me paroit fort judicieux: car par ce moïen-là une bonne Compagnie nous tiendra lieu de douce & rapide voiture dans nôtre voiture même. Outre cela, conformement au Proverbe des anciens Grecs, nous parlerons en toute liberté, non pas *du Chariot* [1], mais dans le Chariot.

Gli-

1 On dit parler *de plauſtro*, *du Chariot* lors qu'on dit ouvertement à quelcun des injures atroces & des paroles inſultantes. Car autre fois il étoit permis, par la Liberté, ou plûtôt par la Vieille Comedie, d'accuſer, de reprendre, de diffamer non ſeulement les Grands; mais auſſi les Dieux, en nommant hautement les vrais ou prétendus coupables: &

Glicion. Allons! j'ai fait marché: nous n'avons qu'à monter. Oh! maintenant que nous voila tous placez, je respire, je renais: puisque j'ai le bonheur de retrouver des amis si chers, & dont j'ai été si long tems séparé.

Eusebe. Pour moi, il me semble que je rajeunis.

Poligame. Combien croïez vous qu'il y ait que nous demeurions tous quatre ensemble à Paris?

Eusebe. Je croi qu'il n'y a guére moins de quarante deux ans.

Pampire. En ce tems-là nous paroissions tous de même âge.

Eusebe. Aussi étions nous; ou si nous differions, c'étoit de bien peu.

Pampire. Les choses ont bien changé. Bon Dieu; quelle différence à present! Nous prendroit on pour d'anciens Camarades? Car Monsieur Glicion n'a pas la moindre marque de Vieillesse; & pour Monsieur Poligame; il pourroit passer pour le grand Pere de Monsieur Glicion.

Eusebe. Cela est certain. Mais qu'est ce qui pourroit avoir causé cela?

Pampire. Quoi? la chose est facile à deviner. De deux choses l'une: nôtre Ami Glicion s'est arrêté dans sa course; du moins a-t-il changé d'allure, & marché plus lentement: ou bien nôtre Ami Poligame aïant doublé le pas, a pris les devants.

Eu-

& parce que on joüoit dans des Chariots ces Pièces Satiriques, de là vint le Proverbe, *dire du Chariot.*

Eusebe. Oh oh! Je suis vôtre Serviteur : il n'en va pas de nôtre Vie comme d'une gageure de course. Les hommes ont beau faire des Stations & se reposer dans le trajet, leurs années vont toûjours d'un même train.

Poligame. Ca, de bonne foi, Seigneur Glicion, quel âge avez vous?

Glicion J'ai plus d'années que de ducats.

Poligame. Mais enfin; combien.

Glicion. Soixante six.

Eusebe O Vieillesse de Tithon, comme dit le Proverbe Grec! longue & *verdoiante* Vieillesse?

Poligame. Mais, sincerement & en Ami, quels moïens avez vous emploïé, quel a été vôtre secret pour tenir ainsi la Vieillesse dans le respect, & pour empêcher cette cruelle & incommode Ennemie de se jetter sur vous? Car on ne vous donneroit pas plus de quarante ans. Pas un cheveu ni un poil blanc, la peau unie; les yeux pleins de feu; les dents belles sans exception; le teint vif; beaucoup d'embonpoint & d'une graisse succulente : c'est chez vous au naturel le portrait d'un homme qui est dans son quatorzième lustre: comment ce petit miracle s'est il fait?

Glicion. Je veux bien vous aprendre ce que j'ai fait pour reculer la Vieillesse, si a vôtre tour, vous confessez ingenüment comment vous vous y êtes pris pour l'avancer.

Poligame. J'accepte la condition; & je m'engage à la remplir fidèlement. Commençons donc. De Paris où allâtes vous?

Glicion. Droit au Païs, & chez mes Parens. J'y passai un an tout entier; & pendant ce tems-

tems-là je commençai à étudier quelle profession me convenoit le mieux; & quel parti, quel genre de vie je devois embrasser: car je croi que cette affaire-là n'est pas d'une petite consequence pour la félicité d'ici bas. J'examinois donc fort attentivement les differens états; prenant garde à ceux qui réüssissoient, & à ceux qui échouoient dans leurs entreprises.

Poligame. Cela m'étonne: où aviez vous donc pris tant de jugement? Nous n'avions pas à Paris de Camarade plus étourdi ni plus volage que vous.

Glicion. J'agissois à Paris suivant le Proverbe; *il faut que Jeunesse se passe.* Cependant mon Ami, je ne faisois pas cette grande affaire-là de ma tête.

Poligame. C'est ce qui me surprenoit beaucoup.

Glicion. Avant de rien commencer, j'allai trouver un de nos Bourgeois, homme âgé; aïant beaucoup de bon sens & d'experience; Personnage d'une belle & bonne réputation dans la Ville; & qui, en mon particulier, me paroissoit extrémement heureux.

Eusebe. C'étoit être sage.

Glicion. Ce fut par le Conseil de ce Caton-là que je m'enchainai dans le Sacrement.

Eusebe. La Chaine étoit elle riche? la Fille étoit elle copieusement dotée?

Glicion. Non: un argent mediocre & qui se raportoit assez à mon Capital, car je ne bâtissois pas non plus sur un grand fond. Mais enfin; nôtre Mariage fut heureux; & de ma part, je trouvai dans cette condition là tout ce que j'y avois cherché. Po-

Poligame. Quel âge aviez vous alors?

Glicion. J'étois dans ma vingt deuxième année.

Poligame. O trop heureux Mortel!

Glicion. Je ne dois pas tout ce bonheur-là à la Fortune, afin que vous le sachiez.

Poligame. Comment cela?

Glicion. Je vais vous le dire: Communément l'Amour précède le choix: ça été tout le contraire chez moi; car j'ai choisi le plus prudemment que j'ai pû, la personne qui devoit être l'Objet de ma tendresse & de mon amour. Cependant, je l'épousai plus pour la fécondité que pour la volupté! J'ai vêcu fort paisiblement avec elle, environ huit ans, pas plus.

Poligame. Cette chere Epouse Vous a-t-elle laissé sans posterité?

Glicion. Non j'ai eu d'elle *un quadrain en lignée*, deux Garçons & deux filles,

Poligame. Etes vous Magistrat, ou simple Bourgeois?

Glicion. J'ai une charge. Il ne tenoit qu'à moi de monter plus haut. Mais j'ai choisi tout exprès ce Poste-là; & je m'y suis fixé, parce qu'il est assez honorable pour me mettre au dessus de la foule, & me garantir du mepris; & que d'ailleurs, cet Office Public n'exige point des fonctions épineuses & embarassantes. Ainsi on ne sauroit, avec raison, me reprocher que je ne vis que pour moi; & de plus, j'ai de tems en tems l'occasion de rendre service à mes amis. Content de cette médiocrité, je n'ai jamis poussé mon ambition plus loin: mais j'ai tâché d'ex-

ercer si bien ma charge, que je puis me vanter de lui avoir fait honneur : j'estime cela beaucoup plus que d'emprunter toute sa gloire de l'éclat & du lustre de la Dignité dont on est revêtu ; & à laquelle le Merite personnel n'a nulle part.

Eusebe Il n'y a rien de plus vrai.

Glicion. Dans cette moïenne Région, j'ai vieilli parmi mes Concitoïens, aïant l'estime & l'affection du Public.

Eusebe. Bonheur d'autant plus rare qu'il est extrémement difficile d'y parvenir. Aussi n'est ce pas sans fondement qu'on a dit : *Celui qui n'a point d'ennemi, n'a personne pour ami : & que l'envie est inséparable de la felicité ;*

Glicion. Une félicité du premier ordre produit toûjours l'envie & la jalousie, j'en conviens : mais un bonheur médiocre est à couvert de cet inconvenient ; & pour me procurer cette bienheureuse tranquilité, voici la conduite que j'ai tenu. Je me suis appliqué toute ma vie à ne point profiter du mal des autres ; à n'incommoder jamais personne pour mon avantage & pour mon utilité. Je me suis tenu tout autant qu'il m'a été possible dans ce repos innocent, dans cette douce & louable indolence que les Grecs nomment *apraxian.* Je ne me suis jamais mêlé de ce qui ne me regardoit point : mais sur tout j'ai eu grand soin d'éviter tout ce qu'on ne peut entreprendre sans chagriner beaucoup de gens ; conséquemment sans se faire bien des ennemis ; Si donc un ami a besoin de mon secours, je prens si bien mes mesures pour lui faire du bien, que qui que ce soit,

ne

ne pouvant m'en savoir mauvais gré, j'assiste mon Ami, sans me faire aucun ennemi. Et si je me suis attiré d'ailleurs la haine de quel-cun, ou je tache de l'adoucir en me justifiant; ou je l'apaise par mes bons offices; ou je laisse tomber cela par ma patience, & en faisant semblant de l'ignorer. Je m'éloigne de toute dispute, de tout procès; & s'il faut necessairement en venir-là, j'aime mieux perdre mon argent que mon Ami. Dans le reste, j'agis comme le Mition de Terence: je ne blesse Personne, je fais bon visage à tout le Monde; je saluë & resaluë gracieusement: Complaisant en tout, je ne m'oppose point aux inclinations des autres; je laisse penser & faire à chacun ce que bon lui semble, sans jamais blamer ni condamner rien. Je ne me préfére à Personne; & loin de me mettre au dessus des autres, je consens volontiers que les autres s'estiment, & qu'ils soient admirateurs de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils ont. Ce que je veux tenir secret, il n'est point de confidence que je voulusse en faire. La Curiosité ne me porte point à m'informer de ce qu'on n'a pas envie de me dire; & si on me confie quelque chose, je n'en ouvre jamais la bouche. Quand on met les absens sur le tapis, je me tai, ou j'en dis du bien; tout au moins j'en parle civilement: la plus grande partie des haines, des animositez, & des querelles entre les hommes, vient d'une intemperance de langue. Ni je ne séme, ni je ne nouris la division entre les autres: mais par tout où j'en trouve l'occasion, je racommode les Parties; & si je ne puis en venir à

 bout,

bout, je tâche de les raprocher, & de les mettre en termes de réconciliation. Par cette voïe-là je me suis préservé jusques à present de l'envie; & je me suis conservé la bienveillance & les bonnes graces de mes Campatriotes.

Pampire. Le Célibat ne vous a-t-il point été onereux?

Glicion Je n'ai point essuïé dans la Vie d'accident plus cruel ni plus accablant que la mort de ma femme: j'aurois souhaité de tout mon cœur que elle eût vieilli avec moi; & que nous eussions joüi ensemble de nos Enfans communs: mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, je crus que cela se faisoit pour le mieux de l'un & de l'autre. Sur ce principe là, je crus que je ne devois pas m'abandonner à une vaïne douleur; & d'autant plus que toute l'affliction dont je pourrois être tourmenté, ne seroit d'aucune utilité à la pauvre Défunte.

Poligame. La demangeaison des secondes Nôces ne vous a-t-elle jamais pris, sur tout, aïant si bien reüssi dans les premieres?

Glicion. Je ne le nie point; j'avois assez de penchant à me remarier: Mais comme j'avois pris une femme pour devenir Pere, la Paternité, au contraire, m'a empêché de rentrer dans le lien Conjugal.

Poligame. Il est pourtant bien triste de passer toutes les Nuits dans la solitude.

Glicion. Avec de la résolution & de la bonne volonté on vient aisément à bout de tout. De plus faites reflexion par combien d'endroits le célibat est avantageux. Quelques uns

uns tirent de toutes les choſes de la Vie, tout ce que elles peuvent avoir de mauvais. Tel a été, ce me ſemble, le Philoſophe Cratès, à qui on attribue une Epigramme, qui aſſemble & qui réünit tous les maux de la Vie: car ils trouvent un grand ſens dans ces paroles, *Optimum non naſci, le meilleur de tout, c'eſt de ne point naître* [1]. Pour moi, j'aime mieux le ſentiment de Métrodore [2], qui de toutes choſes tire tout ce qu'on peut trouver de bon. Car par cette métôde-là nous vivons beaucoup plus agréablement. D'ailleurs j'ai travaillé à gagner cela ſur moi, de ne rien haïr ni rien ſouhaiter avec véhémence. Dans une telle ſituation d'ame, s'il m'arrive du bien, je le reçois ſans orgueuil, & ſans épanchement: mais auſſi quand je tombe dans quelque adverſité, ne prenant rien à cœur; ne me paſſionnant ſur rien, je ne ſouffre pas beaucoup.

Pampire. En verité ſi vous êtes aſſez maître de vous même pour pratiquer cette morale-là, vous êtes un grand Philoſophe; & Thalès lui même, quoique un des ſept dont on a

1 l'Auteur fait ici attention ſur deux fameuſes Epigrammes Grèques: l'une de Poſidippe; ou ſelon d'autres, de Cratès le Cinique, par la quelle il raporte un nombre innombrable de maux qui ſont dans la Vie humaine: l'autre eſt de Metrodore par laquelle, tout au contraire, il propoſe les biens & les commoditez de l'Homme vivant. Or c'eſt à quoi tendent les Vers d'Auſone: *Une tres bonne ſentence des Grecs: car ils diſent que c'eſt un bien pour l'homme de ne point naître, ou de mourir auſſi tôt après ſa naiſſance.*

2 C'eſt ce Métrodore qui s'oppoſa au Philoſophe Cratès, & qui compoſa l'Eloge de la Vie humaine.

a tant célébré la Sageſſe, étoit moins ſage que vous.

Glicion. S'il me vient quelque ſujet de me fâcher, comme il arrive ſi ſouvent dans la vie, j'éloigne, au plus vîte, ce nouveau chagrin de mon eſprit, ſoit que quel-cun m'ait mis en colére par une injuſte offenſe; ſoit qu'on m'ait traité indignement.

Poligame. Mais il eſt de certaines offenſes qui provoquent la bile, qui font perdre patience à l'homme du monde le plus paiſible, & qui ſe poſſède le mieux: telles ſont même fort ſouvent les fautes des valets & des domeſtiques.

Glicion. Je ne me laiſſe donc aucune peine dans l'eſprit; je ne ſoufre jamais que la triſteſſe & l'inquietude faſſent chez moi le moindre ſéjour. S'il y a remède; je m'en ſers. Si le mal eſt incurable, voici comment je raiſonne: à quoi bon m'affliger? la choſe en ira t-elle mieux? Nullement. Je ne ferai donc qu'augmenter mon malheur, ſi je me chagrine. Enfin: je fais ſi bien, par la force de la Philoſophie, que la Raiſon produit chez moi d'abord le calme & la tranquilité que le tems, après une longue ſoufrance, ne manqueroit pas de m'aporter. Concluſion: je puis vous aſſurer, comme d'un fait certain, que quelque diſgrace qui me ſurvienne, la douleur n'eſt que paſſagere: plus elle eſt aiguë, plus je la combats; & je lutte contre elle avec tant de courage, que j'ai le bonheur de la chaſſer; jamais elle ne couche avec moi.

Euſebe. Etant de cette humeur-là, je ne m'étonne plus ſi vous ne vieilliſſez point.

Gli-

Glicion. Pour ne rien cacher à de bons amis, je veux vous faire encore une autre confidence: ma principale attention a toûjours été de conserver mon innocence; & de ne rien faire qui pût deshonorer moi & mes Enfans. Car il n'y a point d'état plus inquiet, ni plus agité, plus facheux, qu'une conscience tourmentée par les reproches & par les remors. C'est pourquoi si la corruption de nôtre Nature, si la foiblesse humaine m'a fait tomber dans quelque faute; si j'ai commis un péché, avant de me mettre au lit, je me confesse à Dieu; je lui demande pardon le plus amerement qu'il m'est possible; & je ne cesse de gémir devant le Trône de sa Misericorde, jusqu'à ce que j'entende au fond de mon cœur une voix qui me dise, *je te fais grace; n'y retourne plus; va dormir en paix.* Le fondement du repos interieur; la source de cette vraïe tranquilité d'ame que les Grecs apellent *Eutomias*, c'est d'être bien avec Dieu: car ceux qui ont le bonheur de vivre dans sa grace, toute la Sceleratesse des Hommes ne peut pas leur faire grand mal.

Eusebe. La crainte de la Mort ne trouble-t-elle point quelque fois ce repos Chrêtiennement Philosophique?

Glicion. Pas plus que le souvenir du jour de ma naissance. Je sai qu'il faut mourir. De quoi me serviroit cette inquietude? Elle pourroit bien me racourcir la vie de quelques jours: mais elle ne pourroit pas me la prolonger d'une minute [1]. Je me repose donc en-

[1] *Math. 6. ver. 17. Qui de vous, avec toute son appli-*

entierement de cette affaire-là sur la Providence. De mon côté je n'ai qu'un seul & unique soin, c'est de mener une vie douce & agréable: or pour cela, il faut bien vivre: car, *tout pesé, tout rabatu*, il n'y a que les bonnes mœurs qui puissent faire le vrai & solide agrément de la Vie.

Pampire. Et moi, je vieillirois d'ennui, si je passois tant d'années dans la même Ville, quand le sort me placeroit au beau milieu de Rome [1].

Glicion. J'avouë que le changement de Païs divertit & fait quelque plaisir: mais les longs voïages fatiguent; & si, courir d'Etat en Etat, de Peuple en Peuple, de Nation en Nation, c'est une Ecole de sagesse & d'experience, vous m'avoüerez aussi qu'il y a de grands périls à essuïer. Il me paroit bien plus sur de parcourir toute la Terre dans une Carte Geographique [2]; & je ne me croi guére moins sa-

plication, peut ajouter à sa taille une seule coudée?

1 Rome étoit regardée comme la Capitale de l'Univers: ce qui faisoit dire à Horace: *Romæ nutriri mihi contigit atque doceri: j'ai eu le bonheur d'être élevé & instruit à Rome*

2 Cela se raporte à ces vers de Properce:

Cogor & e tabulà pictos ediscere Mundos,
Qualis & hæc docti sit positura Dei.
Quæ tellus sit lenta gélu, quæ putris ab æstu:
Ventus in Italiam qui bene vela regat.

Je suis même contraint d'aprendre dans un tableau les differens Mondes, en peinture: je voi & j'examine là comment il a plu à Dieu de placer & de disposer, de sa main infiniment habile, chaque partie de l'Univers. Par exemple: je conois dans ce Tableau, quelle terre est Sterile ou tardive par le grand froid; quelle autre terre est pourie par le gtand chaud; quel est le bon vent pour naviger en Italie.

ſavant par la Lecture de l'Hiſtoire, que ſi, à l'imitation d'Uliſſe, j'avois erré, j'avois couru le Monde pendant vingt ans, tant par Mer que par Terre. J'ai une petite Maiſon de Campagne qui n'eſt qu'à deux lieues de la Ville: j'y vais quelque fois; & alors, de Bourgeois je deviens Païſan Après m'être bien diverti dans ce lieu Champêtre, je retourne à la Ville; & je m'y regarde comme un Etranger: & même, à la rencontre, mes Amis m'embraſſent, & je les embraſſe; ils me ſaluent, je les reſalue; enfin nous nous entrefaiſons des careſſes, des amitiez auſſi vives que ſi je revenois des Iles nouvellement découvertes.

Glicion. Ne prenez vous point, de tems en tems, des remèdes par précaution, & pour entretenir vôtre ſanté?

Glicion. Les Medecins ne gagnent rien avec moi. Je n'ai jamais été ſaigné: jamais je n'ai pris ni pilules, ni potions, ni cordiaux; en un mot l'Art vrai on prétendu de guérir les Corps, n'a jamais eu l'honneur d'operer tant ſoit peu ſur ma machine. Quand je me trouve incommodé, je repouſſe le mal, ou par un régime moderé, ou par la promenade & l'exercice de la Campagne.

Euſebe. Avez vous auſſi rompu avec les Muſes? N'êtes vous point homme de Cabinet? l'Etude vous? eſt elle auſſi odieuſe que la Medecine?

Glicion. Il s'en faut beaucoup: car je ſuis perſuadé que la Lecture & la Meditation font une des plus grandes douceurs de la Vie. J'étudie donc: mais j'étudie pour me conten-

D 4 ter;

ter; & non pas pour me faire un travail difficile & penible, la Raison en est que je n'étudie pas pour l'Ostentation, ni pour faire parade de mon savoir : je lis, ou pour passer agréablement mon tems; ou pour aprendre des choses qui me soient de quelque utilité. Etes vous curieux de savoir ma methode sur le Chapitre de l'Etude? Après le repas, je lis ou je me fais lire des matiéres amusantes; & qui, sans fatiguer l'attention, ne laissent pas d'être morales & instructives. Je ne mets jamais, à la fois, plus d'une heure à la Lecture. L'heure expirée, je me lève; & prenant un instrument de Musique, je me promène un peu dans ma chambre; ou je *Chantaille*; ou je repasse dans ma tête ce que j'ai lû : s'il se presente quel-cun pour causer, je lui fais part de ma nouvelle découverte; nous reflechissons ensemble sur ce que j'ai lû; & la conversation finie, je reprens mon Livre.

Eusebe. Parlez moi naturellement & de bonne foi : ne sentez vous aucune de ces incommoditez qu'on attribuë, en si grand nombre, à la Vieillesse?

Glicion. Je ne dors pas tout à fait si bien: je n'ai pas non plus la mémoire si bonne; & à moins que je ne m'inculque les choses, que je ne les imprime bien avant, elles m'échapent; & j'ai de la peine à les retrouver. Oh ça, Mes vieux Amis! j'ai dégagé ma parole : je vous ai dit ingenûment la *Magie blanche* que j'emploïe pour prolonger ma jeunesse : c'est maintenant au Sieur Poligame à nous aprendre avec la même sincerité, quelle route il a suivi pour devenir si vieux.

Po-

Poligame. Soïez ſûrs que je raporterai les hoſes fidèlement : A Dieu ne plaiſe que la ıéfiance & la réſerve faſſent le moindre vuic dans ma narration ! j'ai affaire à de trop ons Amis pour déguiſer la moindre choſe.

Euſebe. Comptez auſſi que vous parlez à es gens diſcrets, & qui ſauront ſe taire.

Poligame. Vous vous ſouvenez ſans doute e ma vie de Paris : entre un franc Epicurien : moi, la différence étoit des plus petites.

Euſebe. Nous ne pouvons pas l'avoir oulié : mais nous eſperions que vous changeez laiſſant à Paris toutes vos débauches aec vôtre jeuneſſe. Pour m'expliquer plus ettement, nous nous flations qu'en quitant ı France, & entrant dans l'âge viril, vous rendriez une autre conduite.

Poligame. Vous me faiſiez trop d'honneur.)e pluſieurs Maitreſſes que j'avois eu dans ette grande & voluptüeuſe Ville, j'en amené une chez nous ; & j'avois raiſon pour ne ı point abandonner ; car elle étoit groſſe de ıa façon.

Euſebe. Quoi ! Vous oſâtes, avec une tel- : eſcorte, rentrer dans la Maiſon Paternel- : ?

Poligame. Nous y allames tout droit : mais : mis un correctif à cette hardieſſe qui al- ɔit juſqu'à l'impudence : je fis accroire à ıes Parens que la *Donzelle* étoit la femme 'un de mes Amis qui arriveroit au premier ɔur.

Glicion. Monſieur vôtre Pere ſe païa-t-il de ette Monnoïe-là ? Vous crut il ?

Poligame. D'abord il donna dans le pan-

 neau,

neau, ou du moins il en fit ſemblant. Mais avant le quatrième jour il ſentit la mauvaiſe odeur de nôtre ordure: le bon homme découvrit la mèche; & nous fûmes démaſquez. Dès lors il ne faut pas demander ſi la Cenſure ne me fut pas épargnée: on me gronda ſelon mon merite; c'eſt à dire auſſi rudement qu'un Pere, tres juſtement irrité, puiſſe gronder. Cependant je ne gardois point de meſures pour la débauche & pour les excès; le Vin, le Jeu, les femmes; tout y alloit. Enfin: comme les réprimandes du Patron ne finiſſoient point, lui ne faiſant que me chanter aux oreilles, *je ne prétens point nourir chez moi des poules de cette eſpèce: ſi cela dure, je vous renoncerai pour mon fils; oui je vous desheriterai*: étourdi; de ces reproches continuels, je quitai l'air natal; & moi Coq, je partis avec ma poule, pour aller me tranſplanter dans un autre endroit où ma poule me fit quelques pouſſins.

Pampire. Mais pendant ce tems-là, qui fourniſſoit le grain? ou preniez vous de quoi vivre?

Poligame. Ma Mere nous envoïoit quelque ſecours à l'inſu de ſon Mari; & comme cela ne ſuffiſoit pas, je me ruinois, je m'abimois en dettes & en emprunts.

Euſebe. Se trouvoit il des Gens aſſez ſots pour vous prêter, ou pour vous faire crédit?

Poligame. Il y a des affamez, des avares, qui ne riſquent jamais plus volontiers leur argent qu'en de telles conjonctures.

Pampire. Hé bien? A la fin?

Poligame. A la fin: Mon Pere ſe diſpoſant ſé-

érieusement à me priver de la Succession, es amis intervinrent; & par une mediation fficace, ils firent la paix; mais à une con- ition : c'est que, rompant absolument avec a Parisienne, j'épouserois une fille de nô- re Nation.

Eusebe. Etiez vous marié avec la Fran- oise?

Poligame. Les paroles, & la promesse é- oient de l'Avenir; le Congrès & la joüis- ance étoient de present.

Eusebe. Il ne vous étoit donc pas permis e vous séparer d'avec elle?

Poligame. On aprit ensuite que elle avoit n France un Mari; & que elle l'avoit qui- é par débauche.

Eusebe. Vous êtes donc marié à present?

Poligame. Point du tout: à moins que vous e vouliez apeller femme légitime cette Con- ubine-ci, qui n'est que la huitième que j'en- retiens successivement.

Eusebe. La huitième! Ce ne fut pas sans aison qu'on vous apella Poligame; il y avoit u présage & de l'augure dans ce nom-là; cer- ainement vôtre Parrain étoit Prophète. A- aremment, toutes les autres ont été steri- es; elles sont mortes sans enfans?

Poligame. Tout le contraire: il n'y a pas u une de ces femelles qui ne m'ait laissé es petits chez moi.

Eusebe. Je voudrois avoir au Logis autant e poules qui me donnassent des œufs, & qui assent aussi bonnes pondeuses. Mais n'êtes ous point enfin degoûté de la Poligamie, e cette multiplicité de femmes?

Poligame. Si peu degoûté, si peu las, que si celle-ci mouroit aujourd'hui, dès après demain, pas plus tard, je me marierois, à ma maniére s'entend pour la neuvième fois. Bien plus: je suis fâché qu'il soit défendu, par la Loi Chrêtienne, d'avoir deux ou troix Epouses à la fois; & je ne voi jamais de Coq, au milieu de ses poules, qui ne me fasse grande envie.

Eusebe. Assurément, Monsieur le *Coq à poules*, je ne m'étonne point si vous êtes si maigre, & si vous avez tant hâté, tant avancé vôtre Vieillesse: car rien n'énerve & n'use tant le Corps, rien n'abrège tant les jours; enfin, rien ne fait tant vieillir que l'excès dans le culte de ces deux fausses Divinitez, qui envoïent tant & de si nombreuses Colonies dans l'autre Monde, je veux dire Bacchus & Venus. Mais, dites moi, s'il vous plait: de quoi subsiste vôtre ample & copieuse famille?

Poligame. La Mort de mes Parens m'a fait heritier d'un Patrimoine mediocre; & pour le reste chaque Membre travaille bravement de ses mains pour nourir le Corps.

Eusebe. Si bien donc que vous avez envoïé promener les Muses, & toute leur marchandise?

Poligame. J'ai passé, comme disent les Latins, *ex Equis ad Asinos*, *des Chevaux vers les Anes*; & d'Artisan *heptatechne*, je suis devenu *monotechne:* & au lieu qu'autre fois, je m'exerçois dans les sept Arts Liberaux; je ne me mêle à present que d'un seul métier méchanique.

Eu-

Eusebe. Quelle triste & malheureuse vie! combien de fois en deuil! combien de rechutes dans le Célibat!

Poligame. Le Veuvage n'a jamais duré chez moi plus de dix jours; & la nouvelle Epouse me consoloit tout aussi tôt de la défunte. Voila, Mes bons & anciens Camarades, voila sincerement & de bonne foi, l'abregé de ma vie & de ma conduite. Oh, que je voudrois bien que Monsieur Pampire nous fît aussi son Histoire! car il me paroit encore bien vigoureux; & cependant, si je ne me trompe, il est mon ainé de trois ans.

Pampire. Qu'à cela ne tienne que vous soïez content. Oui, je consens volontiers à vous conter mon songe: je dis mon songe; car en effet nôtre durée passe comme un réve; & quand nous reflechissons sur le passé, les biens & les maux ne sont pas plus réels à nôtre égard, que ce qui nous est arrivé dans le sommeil.

Eusebe. Sommeil, rève tant qu'il vous plaira, nous nous faisons un grand plaisir de vous écouter.

Pampire. Quand je fus revenu au Logis, mon Pere, qui étoit déja vieux, ne tarda pas à me presser de prendre mon parti; & d'embrasser quelque profession qui fût Lucrative, & qui pût grossir le bien & le Capital de la Famille. Je me consultai long tems là dessus; &, après avoir bien examiné tout, je me determinai pour le négoce.

Poligame Je suis surpris de vôtre choix: par quel endroit le Commerce l'emporta-t-il dans vôtre esprit sur tant d'autres genres de

vie qui vous convenoient mieux; & qui vous auroient fait plus d'honneur dans le Monde.

Pampire. Je vais vous en dire la raison: j'étois né curieux; j'avois naturellement un grand penchant à voir ce qui m'étoit inconu, & conséquemment nouveau; je ne m'imaginois rien de plus agréable que de voïager: on cônoit, disois-je, les différens Païs, les Villes, les Langues, les Loix, les Usages, les Coutumes des Peuples & des Nations; est il rien au Monde qui fasse plus de plaisir? D'ailleurs, ajoutois-je, il n'y a pas de meilleure école que le Voïage, pour s'avancer dans la Sagesse & dans l'Experience. Or faisant cette reflexion-là, je ne trouvois rien de plus propre à me satisfaire dans cette envie là que la Profession du Négoce.

Poligame. Cela est vrai: mais ordinairement il faut acheter & païer tous ces avantages-là bien cher.

Pampire. Voila le mal. Pour revenir: ma résolution étant prise: mon Pere me fit pour avance, un Capital assez considerable; & sur un tel fond je commençai le Commerce sous une meilleure benediction que celle de Hercule & de Mercure, deux Dieux, vous le savez mieux que moi, autre fois si reclamez par les Marchands dont ils étoient les *Tutelaires* & les protecteurs. Vous saurez qu'au même tems, on négocioit vivement pour moi une fille puissamment riche; mais d'ailleurs si charmante que sa beauté auroit pu tenir lieu d'une grosse dot.

Eusebe. La chose réüssit elle?

Pampire. Tant s'en faut: dès ma premié-re

course, je perdis Capital & interêt.

Eusebe. Aparemment par naufrage?

Pampire. Hélas! oui sans doute par nau-
ige: car nous donnâmes malheureusement
ntre un Ecueuil, cent fois plus dangereux
ie *Malée*, ce Promontoire de la Laconie,
ı tant de Vaisseaux ont péri.

Eusebe. En quelle Mer donc, je vous prie,
t placé ce Rocher? Peut il être si périlleux
ns avoir un Nom?

Pampire. Je ne saurois vous dire le nom
: la Mer: mais pour ce terrible Ecueuil qui
ocure de si bons repas aux poissons, & qui
uple si bien l'Empire de Neptune? on l'a-
lle én Latin *alea*; en François, *le Jeu
hazard*: savoir comment on le nomme par-
i vous autres Messieurs les sàvans Grecs?
on foible & petit savoir n'atteint point jus-
ıe-là.

Eusebe. O pauvre foû!

Pampire. Certes! mon Pere fut bien plus
û que moi, lors que, sans reflechir sur ma
unesse, il me fit maître d'une si grosse som-
e.

Glicion. Quelle fut la suite de cette rui-
:? Après une si lourde & pesante chute,
ı'arriva-t-il?

Pampire. Rien; si non que je fis les pré-
ratifs requis & nécessaires pour me pendre
ı bonne forme.

Glicion. Aviez vous donc un Pére absolument
exorable? car la perte de l'argent peut se répa-
r; & par tout on pardonne à un *Protopire* [1],
à

[1] *Protopire.* Voi le Proverbe Grec *Sogfnomy pro-
to*

à plus forte raiſon devoit on faire grace à un *Pampire* [1].

Pampire. Il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites là. Pour comble de malheur, l'eſperance de mon beau & gros mariage s'en alla en fumée. Car dès que les Parens de la Demoiſelle furent informez de mon joli début, ils renoncérent à l'Alliance, & rompirent le marché. Cependant j'étois amoureux de la Belle à la folie, & plus que vous ne ſauriez vous imaginer.

Glicion. Vous me faites pitié; & quand je me repreſente un tel état, je ne puis m'empêcher de m'attendrir. Mais enfin comment vous y prites vous pour ſortir de ce Labirinte?

Pampire. Je fis ce qu'on à coutume de faire quand le mal eſt déſeſperé, quand le malheureux eſt abſolument ſans reſſource. Mon Pere ſe diſpoſoit à me desheriter; j'avois perdu tout mon argent; il n'y avoit plus de riche parti à eſperer: je m'entendois nommer de tous côtez, un Goufre, un Goinfre, un perdu de débauche &c. Que vous dirai-je, Mes chers Amis? je me trouvois dans un detroit, dans un defilé ſi afreux, que je me propoſai, pour remède, cette cruelle alternative;

topeiro; c'eſt à dire, il faut excuſer la premiére tentative: ou *venia primum experienti*; *grace à la premiére épreuve.* C'eſt à dire qu'on doit pardonner à ceux qui commençant quelque entrepriſe dans un Genre d'affaires où ils ſont tout neufs, ont péché par ignorance & par le peu d'habileté.

1 Alluſion ſur le nom, car *Pampire* mot Grec, ſignifie celui qui eſt experimenté ſur tout.

e; ou la Potence, ou le Cloître, ou une
orde, ou un froc.

Eusebe. Terrible Résolution! Etrange ex-
mité! Je voi bien à quoi vous vous dé-
minates entre ces deux espèces de morts:
us choisîtes la plus douce; & vous aviez
son.

Pampire. Vous n'y êtes point: je pris le
rti qui me faisoit alors le plus d'horreur,
it j'étois enragé contre moi même; tant
tois au desespoir.

Glicion. Il y a pourtant force Gens qui ne
nterrent dans ces Sépulcres que pour vi-
e plus commodément; *voire* plus grasse-
ent & plus voluptüeusement.

Pampire. M'étant fait du débris de mon
ufrage, mais avec bien de la peine, & en
ettant tout bout à bout, une petite somme
ur viatique, je me dérobai de ma Patrie,
en allant sans en rien dire à Personne.

Glicion. De quel côté tournates vous?

Pampire. Je passai en Irlande. Là je fus
çu dans l'Ordre de ces Chanoines qui sont
lin au dehors, & de laine au dedans; vous
entendez? Ce sont *ces Cochons du Seigneur*,
i, comme dit le Peuple, *portent la chemi-
sur l'habit.*

Glicion. Vous prites donc vôtre quartier
iver en *Hibernie* ou Irlande, [ce qui en La-
pourroit faire ce jeu de mots], *apud Hi-
nos hibernasti, vous avez hiverné chez les
bernois.*

Pampire. Excusez moi: je ne demeurai pas
ong tems avec *ces Révérences pelées*, Moi-
s à Aumusse: après avoir passé deux Mois
chez

chez eux, je fis le trajet en Ecoffe.

Glicion Pourquoi vous *décanonifates*, vous *défroquates* vous fi tot? y avoit il chez ces Séqueftrez quelque chofe qui vous Scandalifât?

Pampire. Rien: mais, comme ils font bonne chére, je trouvois cette Milice là trop douce, trop fenfuelle, pour un Criminel qui avoit merité dix Cordes au lieu d'une.

Eufebe. Quelle fut vôtre metamorfofe en Ecoffe?

Pampire. D'Homme de Lin, j'y devins homme de Peau chez les Chartreux.

Eufebe. Ce font de bonnes Victimes de la fuperftition; Gens tout à fait morts au Monde?

Pampire. Seulement à les voir & à les entendre chanter, je me les figurai des Anges.

Glicion. Les Morts chantent ils? Combien dura vôtre Moinerie Ecoffoife?

Pampire. Environ fix mois.

Glicion. Quelle conftance! c'étoit vous furpaffer vous même en fermeté.

Eufebe. Par quel endroit vous degoutâtes vous auffi de ces *Brunoniftes*?

Pampire. Leur vie me parut pareffeufe & trop indolente. De plus; je m'aperçus qu'il y avoit dans la Communauté plufieurs têtes démontées, aparemment à caufe de la Solitude; & comme je fuis affez mal partagé en Cervelle; je craignois de perdre entiérement le peu que j'en ai.

Poligame. D'Ecoffe où allâtes vous? Où vous envolâtes vous, Oifeau paffager?

Pampire. En France. Je trouvai-là une cer-

rtaine Posterité de Saint Benoit. Gens tout oirs; & qui, par la couleur de leur habit, arquent qu'ils pleurent beaucoup ici bas. y en a aussi parmi eux qui portent, pour r tout, une certaine machine qu'ils apelnt Cilice; & dont la façon ressemble à un et de pêche.

Glicion. Rude & méritoire macération de chair!

Pampire. Je fis-là un novitiat d'onze mois.

Eusebe Vous étiez, presque au bout de la riere d'épreuve; qu'est ce qui vous fit reler? comment ne franchites vous point le at des vœux & de la profession?

Pampire. C'est que, selon moi, il y avoit ns cette *Moinerie* plus d'exterieur, de dears & de grimaces, que de vraïe & solide eté. D'ailleurs, on m'avoit dit qu'il y aoit d'autres Bénédictins beaucoup plus Saints, font ceux que Bernard, Abbé de Clairvaux réformé, aiant changé l'habit noir en hat blanc; & aïant établi dans l'Ordre une iscipline plus févere, des Observances plus stéres & plus mortifiantes. J'ai couru *lonacalement* dix mois chez ces Bernardins.

Eusebe. Quelle fut dans cette quatrième etraite la Pierre d'achopement? Qu'est ceii vous y choquoit?

Pampire. Quoique ce soit: car ces Moines e plaisoient assez; & sur tout, je les trouis de bonne Societé. Mais j'avois toûjours tête un certain Proverbe Grec dont le sens t, *il faut manger la tortue ou ne la point manr.* Dans cette vuë-là, j'étois fortement solu de n'être point Moine, ou de l'être parfai-

faitement & comme il faut. Aïant donc apris que certains Disciples & Enfans de Sainte Brigide vivoient en hommes qui seroient comme dêcendus du Ciel, je me transplantai chez eux.

Eusebe. De combien de Mois fut cette *Brigidation*?

Pampire. De mois! J'y fus deux jours, de compte fait: encore n'achevai-je pas le second jour.

Glicion. Tant vous étiez content, édifié, charmé de ce saint & celeste Troupeau?

Pampire. Il n'y a chez eux ni épreuve ni noviciat: ils débutent par la conclusion; & ils ne reçoivent personne que pour les vœux, que pour l'engagement. Or quoique je fusse un grand fou, je ne l'étois pourtant point encore assez pour me mettre une Museliere dont je ne pourrois pas me débarasser quand je voudrois. Et même toutes les fois que j'entendois chanter les Religieuses, l'idée de ma femme faillie me revenoit; & je pensois, avec douleur, au plaisir dont j'aurois joui avec une si belle & si riche moitié.

Glicion. Continuez, je vous prie, la suite de vos avantures dévotes ou visionnaires.

Pampire. Je brulois du zèle de Religion; je mourrois d'envie de me faire Saint: mais je ne trouvois nulle part, à ma fantaisie, de quoi nourir cette ardeur insatiable qui me tourmentoit pour la sanctification. Enfin, un jour en me promenant, je rencontrai des Gens qui portoient une Croix. D'abord, ce signe de nôtre Redemption me plût beaucoup; & mon cœur en tressaillit de joie: mais une cho-

iose m'embarassoit ; c'est qu'il y avoit une
grande diversité parmi ces Croix que je ne
vois laquelle choisir. Les uns en portoient
ne blanche ; les autres une rouge ; les uns
ne verte, les autres une bigarée ; les uns la
ortoient simples, d'autres double ; quelques
ns à quatre faces ; enfin, les autres en a-
oient de plusieurs sortes de figures. Sur
ela, pour essaïer de tout, & n'avoir rien a
ne reprocher, j'en fis faire & j'en portai pres-
ue de toutes les façons. Mais je reconus
en tôt par ma propre experience que au-
e chose est de porter la Croix par tout
r son manteau, sur son habit ; autre chose,
e la porter dans le cœur. Enfin las, fati-
ué, rebuté de chercher inutilement & sans
ouvoir découvrir mon but, il me vint une
ensée à la quelle je m'arrêtai, la croïant fort
ige & fort judicieuse : Je dois avoüer, di-
ois je, que je suis un grand fou ! Je me don-
e la peine de courir de Païs en Païs, de
ille en Ville, de Cloître en Cloître pour
ouver la Sainteté : ce n'est la chercher que
ans de petits ruisseaux. Qui m'empêche d'al-
er à la source ? Faisons le pieux & dévot pe-
rinage de la Terre Sainte : cette benite &
acrée Terre ou le salut a été semé, doit ê-
e d'un grand raport pour la Religion : ce
enheureux Païs est sans doute, le centre de
a Sainteté. Ainsi dès que j'aurai visité ce
u'on apelle les Saints Lieux ; à coup sur, je
eviendrai chez moi tout chargé de Sanctifi-
ation ; je serai un vrai *Beat*. Ca donc ! du
ourage ! Soïons un bon Pélerin de Jerusa-
em !

Pe-

Poligame Effectivement, y allates vous? auriez vous bien poussé la folie jusque-là?

Pampre. Oui, vrai comme je vous parle.

Poligame Où prites vous la finance necessaire pour un si long voïage?

Pampire. J'admire que vous vous avisiez à present de me demander cela. Depuis que je narre mes courses & mes changemens, n'ai-je pas déja fait assez de chemin pour donner lieu plus d'une fois à vôtre interrogation. Pour vous répondre, ne savez vous pas le Proverbe Grec, *To technion pasa gy trephei* [1].

Glicion. Hé! quel étoit vôtre Art de Pelerinage?

Pampire. La *Chiromancie*, la Divination en regardant le dedans de la main; en bon françois, j'étois *diseur de bonne avanture*

Glicion. Où aviez vous donc fait vôtre aprentissage de ce merveilleux métier?

Pampire. Qu'est ce que cela fait?

Glicion. Mais encore; sous quel Maître aviez vous étudié cet Art surnaturel?

Pampire. Sous un Maitre qui enseigne tout quoi qu'il ne sache rien, *Messer Gaster*, *vulgo*, le *VENTRE*. Quoi qu'il en soit du Maître, j'étois un homme consommé dans la Science magique: car, hardiment & sans broncher d'une sillabe, je vous annonçois, du plus grand serieux, les trois diferences du tems; le

1 Ce Proverbe Grec signifie, *Artem quævis alit terra*, *tout Païs nourit l'Art.* On a voulu dire par là que le meilleur viatique est le savoir, ou quelque bon métier. Car avec cette provision là, on ne craint point les Voleurs; elle n'est nullement pesante; & on la porte par tout où on va.

le Passé, l'Avenir & le Present.

Glicion. Et vous ne conoissiez, vous n'entendiez absolument rien à cette Divination?

Pampire. Pas plus qu'un Enfant naissant. Je ne laissois pourtant pas de prophetiser avec toute l'assurance d'un Inspiré : je hazardois tout ce qui me passoit par la tète : le meilleur de l'affaire, c'est que je ne risquois rien dans mes prédictions; car, à bon compte & par provision, j'avois toûjours grand soin de me faire païer d'avance.

Poligame. Mais de bonne foi! Une sotise si grossiére & si ridicule *pouvoit elle fournir à l'apointement*?

Pampire. Si elle le pouvoit? Croiriez vous que ma prétendue Magie me nourissoit en Seigneur? J'avois deux bons valets, s'il vous plait: tant le *fatisme* fourmille dans les deux Sèxes de nôtre Espèce; tant il est vrai que *le nombre des fous est infini!* Il faut pourtant vous dire tout: Dans le Voïage de Jerusalem, mon bon destin me favorisa d'une Compagnie honorable & utile: c'étoit un gros *Satrape*, à marche bruïante; & qui, dans le Voïage, avoit des commoditez pour soi & pour les autres. C'étoit un *adolescent* de soixante & dix ans; & il me disoit qu'il n'auroit point le cœur content, si avant de partir pour ce grand & dernier voïage, il n'avoit pas fait celui de la Terre Sainte.

Eusebe. Aparemment il avoit laissé sa Femme dans son Hôtel?

Pampire. Cela s'entend bien; & de peur que la Dame ne s'ennuïat, il lui avoit laissé aussi une Compagnie de six Enfans.

Eu-

Eusebe. O cruelle & barbare dévotion de ce Vieillard! Laissons le dans son fanatisme; & revenons au vôtre. Vous revîntes, sans doute, de Jérusalem le plus beau petit Saint *du Paradis terrestre*, un Saint à qui il ne manquoit que de mourir pour grossir le Calendrier, & recevoir les divins honneurs de la Canonisation.

Pampire. Faut il dire la chose comme elle est? Je revins un peu pire que je n'étois allé.

Eusebe. Si bien que, à ce que je m'imagine, ce fut par où finit, & comment vous secouates ce furieux Zèle de Religion & de Sainteté qui vous causoit tant d'agitation & de mouvement?

Pampire. Rien moins que cela: cet Amour religieux s'enflamma, s'embrasa chez moi plus que jamais; & ne me possédant plus sur cet article là, dès que je fus repassé en Italie, je me fis Soldat.

Eusebe. En voila une toute neuve, celle-là! &, pas un de nôtre vieille bande, j'en suis sur ne s'y seroit jamais attendu. Choisissiez vous, pour chasser à la Religion, le Païs de la Guerre, Païs, s'il y en a un au Monde, où la Scélératesse fait bien ses affaires; & où le crime & le Vice vont presque tête levée?

Pampire. Oh, mais, s'il vous plait! C'étoit une Guerre pieuse, dévote, méritoire; & qui vous envoïoit son homme tout droit en Paradis: en un mot, c'étoit une guerre sainte.

Eusebe. C'étoit donc une Croisade contre le Turc?

Pam-

Pampire. Vraïment c'étoit bien autre chose! A entendre les Prêcheurs qui étoient les Trompètes de cette Guerre-là, il n'y avoit jamais eu de Cause plus santifiante.

Eusebe. Qu'est ce que ce pouvoit donc être?

Pampire. Jules second, ce Pape tout Martial; & qui, sans se soucier des Clefs, ne s'attachoit qu'à l'Epée, *guerroioit* contre la France. Au reste l'experience de quantité de choses me faisoit aussi aimer la Guerre.

Eusebe. De quantité de choses; mais toutes mauvaises.

Pampire. C'est ce que je reconus dans la suite. Avec tout cela, j'ai vêcu plus durement dans les Armes que dans le Cloître.

Eusebe. Après vôtre vie Soldatesque que devintes vous?

Pampire. Je balançai si je reprendrois le Commerce, mon premier métier, ou si je continuerois dans cette Recherche de Religion & de Sainteté, à laquelle j'avois tant travaillé sans succès; & qui sembloit me fuir à mesure que je la poursuivois ardemment. J'en vins même, jusqu'à me demander, jusqu'à examiner si je ne pourrois point joindre l'un avec l'autre.

Eusebe. Comment! vous auriez voulu être à la fois, Moine & Marchand?

Pampire. Pourquoi non? Il n'y a rien de plus religieux que les Ordres Mendians: & cependant, rien n'aproche plus du Commerce que leur genre de Vie. Ils voïagent jusqu'au bout du Monde par Mer & par Terre; ils voïent beaucoup; ils aprennent beaucoup:

ils ont entrée dans toutes les Maisons; chez les Petits, chez les Grands, chez les Rois.

Eusebe. Mais ils ne tiennent point cabaret.

Pampire. Souvent plus heureusement que nous.

Eusebe. Quel Ordre choisites vous? Car, Dieu merci, le Public en nourit de toutes les sortes.

Pampire. J'en tatai de toutes les couleurs.

Eusebe. Aucune aparemment ne vous convenoit?

Pampire. Au contraire; toutes auroient été fort de mon goût, si j'avois pu entrer d'abord dans le Négoce du Saint Ordre. Mais je faisois reflexion qu'on me tiendroit long tems dans le pénible exercice du Chœur & du Chant, avant de me confier la manœuvre & le Commerce du Couvent. Dès lors je commençai, en vif & ardent chasseur, à courir l'Abbaïe: mais premiérement Diane [1] n'est pas favorable à tout le Monde dans cette poursuite-là; & ensuite, cette espèce de chasse est souvent rebutante par sa longueur. Je consumai huit bonnes Années dans cette bizare inconstance que je vous ai dit: après cela, sachant que mon Pére ne vivoit plus, je re-

1 *Diane.* Nôtre Auteur fait allusion à cet ancien Proverbe, *irata Delia venari*, *chasser dans la colere, dans la disgrace de Diane.* Allegorie prise des Chasseurs qui reüssissoient heureusement, quand Delie ou Diane leur étoit favorable; & qui au contraire n'atrapoient rien, Lors que cette Déesse leur étoit contraire; Et tout cela suivant le phanatisme, ou la Théologie des Païens. Or Diane étoit surnommée Délie, de l'Ile de Délos, lieu de sa naissance.

retournai chez nous, où, par le conſeil de ma Mere, je me mariai, & me refis marchand.

Glicion. Dites moi, s'il vous plait: quand vous changiez ainſi d'habit, & que vous vous trouviez ſi ſouvent comme transformé en un nouvel animal, aviez vous la force de garder le *decorum*? pouviez vous bien vous empêcher de rire?

Pampire. Cela m'étoit il plus difficile qu'à un Comédien qui fait pluſieurs Perſonnages dans la même Pièce?

Euſebe. Vous avez donc gouté de toute ſorte de conditions: oh ça! faites nous un aveu ſincere, & parlez de bonne foi: quel état, quel genre de vie croïez vous meriter d'avantage vôtre approbation?

Pampire. Vôtre demande eſt trop generale; on ne ſauroit y répondre préciſement. Les Conditions étant néceſſairement relatives aux diferens génies, aux diverſes diſpoſitions, aux talens des hommes, tous ne ſont pas propres à la même choſe. Ainſi tel Etat eſt le fait de l'un, qui ne ſeroit pas bon pour l'autre. Tout ce que je puis donc dire ſur vôtre queſtion, c'eſt que je ne trouve point de meilleure profeſſion que la mienne; &, ſelon moi, toutes celles par où j'ai paſſé n'en aprochent pas.

Euſebe Vous conviendrez pourtant que le Commerce a de facheux endroits; il y a bien des incommoditez.

Pampire. Cela eſt vrai: mais comme il n'eſt point en ce Monde-ci de condition qui puiſſe rendre le Mortel parfaitement heureux, je me contente de dire du bien de la mien-

ne; & de pouvoir aſſurer avec fondement que elle merite la prêférence ſur toutes les autres profeſſions. Au reſte, Meſſieurs; je vous ai raporté naïvement toutes les plaiſantes ſtations de ma courſe avant mon établiſſement. C'eſt maintenant le tour de Monſieur Euſèbe: il n'y a plus que lui à faire ſon Hiſtoire; & je ne croi pas qu'il ait de peine à retracer devant ſes Amis quelques Scènes de ſon Perſonnage; & à nous aprendre ce qui lui eſt arrivé de plus conſiderable depuis que nous nous ſommes ſéparez.

Euſebe. Non ſeulement une Scène; mais toute la Comédie, ſi vous le jugez à propos: car la Pièce eſt courte, & n'a pas beaucoup d'Actes.

Glicion. Vous ne ſauriez nous faire un plus grand plaiſir.

Euſebe. Revenu dans ma Patrie, je paſſai toute une année à délibérer en moi même ſur le Genre de vie que je devois embraſſer: pendant ce tems-là, je m'examinois, je me ſondois pour bien conoitre à quelle Profeſſion je me ſentois plus de penchant & de diſpoſition. Cependant, on m'offrit un de ces Bénefices qu'on apelle *Prébende*; & comme le morceau étoit bon & gras, je ne jugeai pas à propos de le refuſer.

Glicion. On eſt bien prévenu chez le Commun contre cette condition-là.

Euſebe. Pour moi, ſur le pié que ſont les choſes humaines, il me ſemble qu'il n'y a guére de vie plus deſirable que celle-là. Reflechiſſons un peu ſur le bonheur d'un Chanoine Séculier ou d'un Prébendaire. Combien

bien d'avantages vous tombent sur le corps; & cela tout d'un coup, & comme venant du Ciel? Une Dignité, une jolie Maison, & bien meublée qui plus est; un Revenu assez bon: une Communauté honorable; en suite, une Eglise, où vous pouvez, quand il vous plait, faire vos devotions.

Pampire. Trois choses m'y scandalisoient: le Luxe, l'Ivrognerie & le Concubinage; trois bagatelles chez Ventres paresseux; trois sources de peccadilles dans leur Morale; & ce que ces Venerables Enfans de la Mollesse & de la Volupté ont encore qui me degoûtoit, c'est leur aversion pour l'Etude & pour les belles Lettres.

Eusebe Je n'observe point la conduite des autres, je m'applique uniquement à mon devoir; & si je ne puis pas convertir ceux de mes Confréres qui se plongent dans la debauche, je m'en console en ne frequentant familierement que ceux dont les mœurs sont moins dereglées.

Poligame. Avez vous toûjours vêcu dans cette condition-là?

Eusebe. Toûjours, excepté quatre ans que je passai premierement à Padouë.

Poligame. Que faire la?

Eusebe. Je partageai tellement ce tems-là, que je donnai un An & demi à l'étude de la Médecine, & le reste à la Theologie.

Poligame. A quoi bon cette double étude?

Eusebe. Pour en pouvoir mieux gouverner mon Esprit & mon Corps; & aussi pour me rendre capable de servir mes Amis. Car je prêche aussi quelque fois selon ma portée.

C'eſt dans cette ſituation que j'ai mené juſqu'à preſent une vie aſſez tranquile ; content de mon ſeul benefice, n'en cherchant point d'autre ; & même bien réſolu d'en refuſer un ſecond ſi on me l'offroit.

Pampi e. Plût à Dieu que nous puſſions avoir la même avanture que celle-ci pour pouvoir aprendre des nouvelles de ces autres Camarades avec qui nous vivions ſi cordialement à Paris.

Euſebe. Je pourrois vous faire l'Hiſtoire de quelques uns : mais je voi que nous arrivons. C'eſt pourquoi, ſi vous voulez me croire nous logerons tous quatre dans la même Auberge ; & là nous cauſerons, *tout nôtre ſous*, de nos vieux Compagnons.



QUA-



QUATRIÈME DIALOGUE, MERDARD, OU LE PRECHEUR.

Sermon execrable. Il auroit été à souhaiter que tout l'Auditoire eût dormi. La Vierge va devant son fils. Prêtre qui ne sait que la Messe des Morts; & Prêcheur du seul Magnificat. *Toucher la Monnoie, crime afreux chez les Franciscains. Portrait d'un gros Cordelier à face bacchique. Un Roi ne laisse pas d'être la Dupe de ce* Frapar. Sermonneur *actuellement ivre, & qu'on ne peut excuser que sur son ivresse. Le nom d'Erasme, pro-*

noncé par meprise, pour le mot Ane. Ce Cafar *est l'opposé d'Apulée. Les Moines, Anes qui mordent & qui ruent, parce qu'on les engraisse trop. Grande controverse sur le terme* Bassesse. *Erasme, accusé par le Prêcheur, de causer dans le Christianisme tous les prétendus desordres de son Siecle. Les Moines sont des Incendiaires; & leur Ventre s'accommode fort de la superstition. Les Femmes bonnes amies de la* Penaille *du Patriarche S. François. Comment on devroit faire décendre un Prédicateur qui profane la Chaire. Moines redoutables aux Evêques. Comparaison des Moines avec les Mouches. Un Pape craignoit moins le plus puissant Monarque que le plus petit frere Mendiant. Triomphe bacchique des Moines. Ils s'attirent la haine & le mepris des honnêtes gens.*

HILAIRE, [Le Joieux.] LEVIN.

Hilaire. Grand Dieu! Combien de monstres, & de toutes les sortes, la Terre ne produit elle, & ne nourit elle pas chez le Genre Humain? Se peut il que des hommes soi disant les Séraphins de l'Eglise militante, soi nommant *Séraphiques*; oui, se peut il qu'ils aïent ainsi perdu toute honte, qu'ils aïent renoncé à toute pudeur? Mais je voudrois bien savoir à qui ces gens-là s'imaginent parler? A des hommes? je ne saurois le croire: Ils nous prennent, sans doute, pour des Champignons.

Levin. Voici nôtre bon Hilaire! De quoi murmure-t-il là tout bas? Aparemment il y a de la Poësie sur le jeu; je parie qu'il fait des vers.

Hi-

Hilaire. Que je me ferois un grand plaisir de jetter un gros étron dans la *gueule* de ce Babillard, de ce grand diseur de sotises, pour l'obliger à se taire!

Levin. Je veux l'aborder. Serviteur à Monsieur Hilaire ! Que faites vous ici? Vous ne me paroissez pas aujourd'hui Hilaire, c'est à dire Joïeux, de nom & d'effet: quel chagrin vous est donc survenu ?

Hilaire. Ah, Seigneur Levin ! Vous ne pouviez pas venir plus à propos: c'est dans vôtre ame que je souhaite verser ce chagrin-là qui m'étouffe; oui, je le *vomirai*, dans vôtre cœur.

Levin. L'expression est trop forte, & cause des nausées ; il vaut mieux vomir dans un bassin. Mais quelle facheuse avanture avez vous donc eu ? Et premierement, d'où venez vous, *ne vous deplaise*?

Hilaire. Vous ne devineriez jamais: faite le signe de la Croix; je viens du Sermon.

Levin. Du Sermon ? Quel raport d'Apollon avec Jesus-Christ ; du Parnasse avec l'Eglise, de l'Ecole du Mensonge avec la Chaire, nommée de Verité? Enfin, êtes vous des gens *Prêchables*, vous autres Poëtes?

Hilaire. Je ne hai pas les Exercices Sacrez: mais celui où j'ai eu le malheur de tomber aujourd'hui, merite l'epitète de *Sacré*, à peu près dans le sens qu'il s'en sert contre l'avarice, dans ces fameuses paroles, *quo non mortalia pectora Cogis, Auri sacra fames? Execrable faim de l'Or, à quel excès, à quelle Scelerateſſe ne force tu pas le cœur humain*? ou vous voïez que le mot *Sacré*, ne se prend

 rien

rien moins qu'en bonne part. Or ce font ces *Braillards*, ces *Criailleurs*; enfin, ces mauvais Declamateurs, qui font caufe que je vais rarement au Sermon.

Levin. Où a-t-on prêché?

Hilaire. Dans la grande Eglife.

Levin. L'après diné? C'eft le bon tems pour dormir; & en effet, il n'y a guére d'Auditeurs qui veillent pendant ce tems-là; fur tout quand c'eft un *Prêcheur* du Commun; car ces pauvres & pitoïables Orateurs font admirables pour le *Soporatif*; leurs Sermons font d'excellens *Anodins*.

Hilaire. Il eût été à fouhaiter que tout le Monde eut dormi à ce grand Difeur de fotifes; à peine merite-t-il de *prôner* devant une troupe d'Oïes.

Levin. En ce cas-là, fon Auditoire auroit crié plus fort que lui; car l'Oïe eft une bête de furieux bruit. On dit pourtant que le grand Patriarche Saint François, fit un jour une prédication tres patétique à fes freres les Oifeaux; & qu'ils l'écoutérent dans un profond filence. Mais quoi! prêche-t-on auffi le Samedi?

Hilaire. Quelle demande! Eft il une dévotion plus *Sermonneufe* que celle de la Vierge? Or vous n'ignorez pas que le Samedi eft confacré à fon honneur. D'ailleurs, le Dimanche on prêche Jefus-Chrift: n'eft il pas jufte que la Mere aille devant le Fils?

Levin. Quel étoit le thème, ou le texte?

Hilaire. Il glofoit le Cantique de la Vierge, autrement le *Magnificat*.

Levin. Voila un fujet bien trivial!

Hi-

Hilaire. Et en cela, d'autant plus propre à un petit Clerc, à un *Prestolet*; leur en faut il d'autres? Je croi même, que mon homme n'a jamais debité que cette drogue là: comme on dit qu'il se trouve des Prêtres qui ne savent point d'autre Messe que celle qui se dit pour les ames du Purgatoire.

Levin. Si bien qu'il faut nommer ce *Retheur tondu* le Prêcheur du *Magnificat*; ou, si vous l'aimez mieux, le *Magnificatien*. Mais enfin, de quelle Espèce étoit l'Oiseau? Quel plumage portoit il?

Hilaire. Il ne ressembloit pas trop mal à un Vautour.

Levin. De quelle basse Cour sortoit il?

Hilaire. De celle des Françiscains.

Levin. Qu'entens-je! Comment d'un Ordre si Saint? Aparemment du Genre de ceux qui ont degeneré; & lesquels, à cause de leurs débauches, on apelle dans le Monde, *les Rejouis*, comme qui diroit *les bons vivans*. Ces Batards de Saint François sont habillez de brun; aïant envoïé promener les sandales ou galloches, ils vous ont des souliers proprement travaillez: leur ceinture est blanche & fine: mais, ce qui est horrible; & que je ne puis raporter sans frémir, ce qui me feroit croire que les Mortels vont abîmer, ou que la fin du Monde aproche, c'est que, le croiriez vous? C'est que ces Moines touchent l'argent, le manient; mais ce qui s'apelle *manier*, c'est à dire, à main nuë, sans envelope & sans gants.

Hilaire. Vous vous trompez fort. Mon *Prêcheur* étoit du Troupeau distingué, choisi,

ſi, *puriſſime*, non pas de bêtes, mais de Cordeliers; de ceux-là, dis-je, qui ſe plaiſent à être nommez *les Obſervatins:* ils ſont vêtus de gris; une groſſe corde leur ſert de ceinture; leur chauſſure eſt à fenêtres; & ils commettroient plûtôt un meurtre que de mettre ſeulement le bout du doigt nu, ſur la plus petite pièce d'un métal monnoïé.

Levin. Il ne faut pas s'étonner ſi la roſe de chien vient aux Roſiers. Mais qui peut avoir introduit un tel bâteleur, un tel farceur ſur le Théatre?

Hilaire. Vraïment! vous diriez bien autre choſe, ſi vous aviez vû le Perſonnage. Figurez vous un Corps gros, puiſſant, & d'un vaſte contour; le viſage illuminé, le ventre en promontoire; des hanches & des côtez de Gladiateur: on *l'auroit* aſſurément pris pour un Athlète; &, autant que je m'y conois, je croi qu'il avoit ſouflé à diner, tout au moins ſes deux bouteilles.

Levin. Où un homme qui ne manie point d'argent peut il prendre tant de vin?

Hilaire. A la Cour du Roi Ferdinand [1]. Ce Moine avoit tous les jours ſes quatre bouteilles de la part, & de la charité de ce bon Prince.

Le-

1 Ce Roi Ferdinand étoit fils de Maximilien d'Autriche, & de Marie de Bourgogne fille de Charles le Hardi. Ce Prince fut élu à Cologne, en 1531. Roi des Romains par la brigue & le crédit de l'Empereur Charles-Quint, ſon frere. Cette Election-là ſe fit cinq ans avant la mort de nôtre Auteur: car Eraſme mourut à Bâle le onze de Juillet 1536.

Levin. Aumône bien mal placée! Aparemment c'étoit un Cordelier savant; & conséquemment un homme tres rare?

Hilaire Hors la Sceleratesse, l'impudence, & une langue debordée, il n'y avoit rien d'extraordinaire en lui.

Levin Par quel endroit donc ce Françiscain a-t-il pu en imposer assez à Ferdinand pour l'engager à admettre le beuf au *Cérome*[1]?

Hilaire. Pour vous le dire en deux mots, le Roi étoit en cela la dupe de sa bonté naturelle & de sa pieté: on lui avoit recommandé cet homme-là; & le bon Apôtre n'entendoit pas mal à pencher la tête du côté droit.

Levin C'est justement la posture du Rédempteur sur la Croix. Mais dites moi: y avoit il une belle Assemblée au Sermon?

Hilaire. Cela se pouvoit il autrement? l'Eglise d'Augsbourg, comme vous savez, est un Temple des plus célèbres. D'ailleurs, il s'y trouvoit un grand nombre de Princes que l'Empereur Charles[2] avoit assemblé de toute

1 C'est à dire, à une chose à la quelle cette bête à corne ne peut servir. On apelloit *Cérome* un certain onguent dont on frotoit les Athlètes. Or le Beuf, graces à l'operation *Castrative*, est inutile au combat.

2 Charles-Quint a tenu plusieurs Diètes dans cette fameuse Ville. Erasme désigne ici celle qui fut convoquée, lors que cet Empereur, à son retour d'Italie, en 1530. accompagné de quantité de Grands; en presence aussi de son frére Ferdinand, qui fut élu Roi des Romains l'année suivante; & de Marie sa Sœur, veuue de Louis, Roi de Hongrie, lors, dis-je, que Charles tâchoit d'apaiser les troubles de Religion. Ce fut en ce tems-là que les Luthériens lui présenterent ces Articles de leur Croïance, qu'on nomma depuis la Confession d'Augsbourg.

te l'Alemagne; d'Italie, d'Espagne & d'Angleterre. De plus: le Cordelier avoit pour Auditeurs plusieurs savans; & dont la plûpart étoient dans les Cours au Service de leurs Princes.

Levin. Je suis fort trompé si ce cochon là pût rien dire qui fût tant soit peu digne d'un Auditoire de cette élévation-là.

Hilaire. Point du tout: mais en récompense, il avança quantité de choses qui, loin de démentir sa bêtise & son ignorance crasse, leur faisoient beaucoup d'honneur.

Levin. Hé! faites moi part de ces belles choses?là, je vous en conjure. Mais auparavant, je vous prie de me nommer le Prêcheur.

Hilaire. Il n'est pas à propos.

Levin. Par quelle raison, mon Ami?

Hilaire. Je n'aime point à faire plaisir à des gens de cette tournure-là.

Levin. Est ce donc obliger les sots que de révéler leurs Sotises?

Hilaire. Oui, ces sortes d'animaux-là sont ravis qu'on parle d'eux, & qu'on les chante, sur quelque ton que ce soit; ils prennent cela pour une insigne faveur, pour la plus grande grace que vous puissiez leur faire.

Levin. Du moins, dites moi en confidence ce nom qui doit être si curieux, & de si bonne odeur; je vous promets de ne le répéter à Personne.

Hilaire. Il s'apelle Merdard.

Levin. Oh! J'ai bien l'honneur de conoître le Reverend pere *MERDARD*; & je le conois même par une saillie tout à fait édifian-

fiante: c'eſt que dernierement, étant à un grand repas, & animé du feu bacchique de la bouteille, il déclara, d'une voix Seraphique, que nôtre méchant Eraſme, a le Diable au Corps; ou, pour mieux dire, il l'apella, *franc & net*, un *DIABLE*, en ſix lettres.

Hilaire. C'eſt lui même. Cependant; quoi qu'il n'ait pas proferé impunément une injure ſi atroce, les Convives excuſoient ſa tête pleine des fumées du Verre; ils convenoient tous que le Vin étoit le ſeul coupable.

Levin. Mais comment s'excuſa-t-il, quand on lui en fit des reproches?

Hilaire. Il en fût quite pour répondre que la parole lui étoit echapée, & qu'il avoit dit cela ſans y penſer.

Levin. Il avoit raiſon: car la bête ne penſe point; & dans l'état où il étoit, il y avoit chez lui un ſurcroit de bêtiſe.

Hilaire. Ce qui me parut inſuportable, auſſi bien qu'a tous les Auditeurs éclairez & ſavans, c'eſt que le Moine Merdard aït oſé répandre ſon infection merdeuſe publiquement, dans un tel lieu, devant une telle Aſſemblée; enfin, en preſence de tant de Princes & de Seigneurs; Diète célébre & reſpectable s'il en fut jamais.

Levin. Vous enflammez ma curioſité; oui, je brule d'envie de ſavoir ce qu'il a dit.

Hilaire. Il ſe déchaîna furieuſement & en enragé contre nôtre Eraſme, & dit quantité de ſotiſes; en voici la ſubſtance. *En ce temsci*, dit il, *s'eſt élevé un nouveau Docteur, nommé, Eraſmus; ma langue a été trop vite, je vou-*

voulois dire, nommé ASINUS; puis il explique au Peuple ce que le mot *Asinus* signifie en Alemand.

Levin. Assurément, ce que vous me dites-là est impaïable; il ne se peut rien de plus plaisant.

Hilaire. Si vous disiez de plus foû; il me semble que vous parleriez plus juste.

Levin. Voir un Ane, un franc-ane, donner ce nom-là, je ne dis pas seulement à Erasme, mais à qui que ce soit qui fasse profession de Science, vous ne trouvez pas cela fort plaisant? C'est ne pas se conoître à ce qui divertit. Quoi qu'il en soit, une chose sais je bien: c'est que si Erasme avoit été dans l'Auditoire, lui même n'auroit pas pu s'empêcher de rire.

Hilaire. Il est certain que Merdard ne ressemble pas moins à un âne, par son peu de génie & par sa stupidité que par la couleur de son froc; & on pourroit, avec justice, le nommer le Baudet *encapuchonné* de Saint François.

Levin. Je vais plus loin: non je ne croi pas que dans toute l'Arcadie, il y ait un âne plus âne que lui, & qui merite mieux de manger du foin.

Hilaire. Disons hardiment que c'est un Apulée à rebours: car Apulée cachoit un homme sous la figure d'un Ane; & Merdard cache un âne sous la figure d'un homme.

Levin. Ces ânes là sont méchans; en savez vous la raison? C'est que nous les engraissons de vin, & de toute sorte de friandises. Ainsi, il ne faut pas s'étonner s'ils mor-

mordent, & s'il donnent des ruades.

Hilaire. Pour revenir au *Prêche merdeux: ce Docteur l'Ane*, continua-t-il, *a l'audace de corriger* Magnificat; *& cependant vous sauvez, Mes Fréres, que* Magnificat *est un Cantique composé par le Saint Esprit, Personne divine aussi habile qu'il y en ait dans la Sacro-Sainte Trinité; & Cantique récité par la propre bouche de la tres sacrée Vierge: car, voiez vous, Mes chers Auditeurs, à mesure que le Saint Esprit composoit, la Sacratissime Vierge, avec laquelle, comme vous savez, il se Maria spirituellement le jour de l'Incarnation du Verbe, lui prêtoit sa belle bouche pour annoncer ce grand* MAGNIFICAT.

Levin. Je reconois ici le stile des *Freres Mineurs.*

Hilaire. Et il grossissoit, il enfloit, il exageroit cette affaire-là, comme s'il eût été question d'un blasphème abominable.

Levin. Haïé, haïé! Le cœur me palpite: quel crime imputoit il au pretendu Âne?

Hilaire. Cet Erasme, disoit il, *ou cet Ane, car c'est la même chose, au lieu que l'Eglise chante, quia respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ; parce que le Seigneur a eu égard à la petitesse de sa Servante*, cet Ane impie a *traduit, quia respexit Dominus vilitatem ancillæ suæ; parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa Servante.* Or ce terme de *bassesse* sonne beaucoup plus mal en Alemand qu'en Latin.

Levin. Quel Ortodoxe ne confessera pas de cœur & de bouche, que ce seroit commettre un blasphème éxécrable d'apeller une

Vile

Vile & méprisable Esclave, la tres Sacrée Mere de JESUS-CHRIST, elle qui est au dessus des hommes & des anges?

Hilaire. Dites moi: si quel-cun apelloit les Apôtres des Serviteurs inutiles, que lui feriez vous?

Levin. Je serois le premier à porter les fagots, & à dresser le bucher pour bruler ce Blasphèmateur.

Hilaire. Et si quel-cun s'avisoit de soûtenir que Saint Paul qui a rendu des services si essenciels au Christianisme, & qui, à cause de cela, est un des premiers du Paradis, que Saint Paul, dis-je, n'étoit pas digne de porter le nom d'Apôtre, que diriez vous?

Levin. Je crierois, *comme un beau Diable*, au feu! au feu! c'est un hérétique à griller & à rotir.

Hilaire. Avec tout vôtre Zèle, vous ne sauriez pourtant raisonnablement disconvenir d'une chose, c'est que Jesus-Christ, le seul Docteur infaillible, & supérieur à toute refutation, a pourtant fait à ses Dîciples cette belle & édifiante Leçon de morale: *Quand vous aurez accompli tout ce qu'on vous* a *commandé*; *dites*, *nous sommes des Serviteurs inutiles*. Luc. Ch. 17. Et Saint Paul n'aïant garde d'oublier ce commandement-là, dit, parlant de soi, *je suis le moindre des Apôtres*; *& conséquemment je suis indigne du titre d'Apôtre*. 1 Cor. 15.

Levin. Vôtre remarque est un coup en l'air; elle ne conclut rien. Quand les bonnes ames s'abaissent & se meprisent ainsi, pourvû que le cœur soit d'accord avec la bouche, c'est une

une modestie, c'est une humilité qui, de toutes les vertus est celle que Dieu aime d'avantage. Mais si un autre emploïe le même Stile parlant de ces Personnes pieuses; & principalement des Saints & Saintes du Paradis, c'est un gros blasphème.

Hilaire. Vous avez subtilement coupé le nœu de la difficulté, si donc Erasme avoit dit que cette Vierge adorable est la vile & chétive Servante du Seigneur, il n'y auroit personne qui ne tombât d'accord que ce seroit une impicté. Mais dès que c'est elle qui parle ainsi de Soi, toute grande, toute parfaite, toute Mere de Dieu que elle est, on ne peut douter que cela ne tourne à sa gloire; & que, par cette expression-là, elle ne nous donne un exemple salutaire de Modestie & d'Humilité: car c'est nous aprendre indirectement que Dieu étant l'auteur de tout ce que nous sommes, plus quel-cun est élevé, plus il doit s'abaisser.

Levin. Cela va fort bien entre nous deux: mais ces ignorans là ne distinguent point entre corriger, & corrompre ou falsifier. Il faut donc voir si le mot *bassesse* répond au terme grec dont Saint Luc s'est servi.

Hilaire. Ce fut par cette raison-là même que, sortant du Sermon, nous courumes promptement à l'Original.

Levin. Vôtre chasse fut elle heureuse?

Hilaire. Assurément: car après avoir lu les paroles que l'Evangeliste a écrit par l'inspiration divine, & de sa main Sacrée, nous trouvames la traduction parfaitement conforme. Nôtre Erasme a tourné, *quia respexit ad humi-*

militatem Antillæ suæ, parce que il a regardé la bassèsse de sa Servante: le Traducteur a seulement ajouté la préposition *ad* que Saint Luc a omis: mais cette préposition est une élegance dans la Langue Romaine; & d'ailleurs, elle n'est pas inutile pour le sens. Car Terence parle ainsi dans le Phormion, *respice ad me, regarde moi.* Cependant Erasme, dans ses Notes, avertit que Saint Luc a plûtôt dit *aspice ad me*, que *respice ad me.*

Levin. Il y a donc quelque difference entre ces deux mots Latins *aspicere* & *respicere*, qui tous deux en François signifient également regarder?

Hilaire. La difference n'est pas grande; mais il ne laisse pas d'y en avoir. *Respicere* signifie tourner le coû pour regarder derriere soi; & *aspicere*, regarder simplemént, & sans autre mouvement que des yeux. Par exemple: chez Terence, Phedrie *aspicit* regarde Thaïs qui sort de chez elle: *je tremble*, dit Parmenon, *& tout me fremit, depuis qu'il a regardé celle-ci.* Mais Chérée, son frere s'exprime autrement: *Cum huc respicio ad virginem, quand je me tourne pour regarder la fille*: car il s'étoit tourné vers le Vieillard; & ensuite vers la fille pour la regarder. Quelquefois neanmoins les Latins emploient le terme *respicere*, pour tenir compte, ou avoir soin de quelque chose qui presse & qu'on ne sauroit differer: c'est dans ce sens-là que le Satirique dit:

Respicere extremæ jussit spatia ultima vitæ; Il a ordonné qu'on regardât le dernier espace de la vie. Car la mort nous poursuit comme par

par derriere; & toutes les fois que nous y pensons serieusement, c'est comme si nous tournions le coû & les yeux vers cette Liberatrice des malheureux. Et Terence nous donne ce conseil de Morale, *Respice senectutem tuam*, *tournez la tête pour voir la Vieillesse* qui vous talonne pour vous jetter dans la pouriture. C'est pourquoi, celui qui, s'appliquant à autre chose, néglige le soin de ses enfans, on dit qu'il ne les regarde point, *illos non respicere*. Mais au contraire, celui qui fait sa principale application de cette affaire-là, & qui la preférent à toutes les autres, on dit qu'il regarde ses enfans en bon pere, & en joli homme, *éléganter respicere*. Dieu même qui d'un coup d'œuil, voit le passé, le present, & l'avenir; Dieu, à qui generalement toutes choses sont conues dans ces trois différences du Tems, Dieu, dis-je, ne laisse pas dans l'Ecriture, de s'accommoder à nôtre maniére de parler: ne dit on pas qu'il détourne sa face de ceux qu'il réprouve; & qu'il regarde, *respicit*, ceux lesquels, après qu'il semble les avoir negligé long tems, comme s'il les avoit abandonné, il veut bien tout d'un coup, les honorer de ses bonnes graces & de sa faveur. Cependant, il est certain que Saint Luc auroit mieux exprimé cela, s'il avoit dit *apeblepsen*, au lieu que nous lisons, *épéblepsen* Mais, de quelque maniére que vous lisiez, il importe peu pour le sens.

Levin. Mais il paroit inutile de répéter la préposition.

Hilaire. On ne sauroit disconvenir que ce ne soit le tour de la Langue Latine: *accessit ad*

ad me, il s'est approché de moi: Appulit animum ad scribendum, il s'est résolu à ecrire. Dans ces cas-là, cette prépofition *ad*, ne me femble pas inutile. Car celui là peut *respicere, regarder*, qui tournant, par hazard les yeux derriére foi, ne regarde rien fixement: mais quand vous entendez, *respexit ad me, il a regardé vers moi*: on exprime la faveur particuliére qu'on veut faire à quel-cun. De même: *adspicimus*, nous regardons quelque fois ce que le Sort nous prefente; des chofes qui ne nous touchent point; & même que nous voudrions bien ne pas voir: mais quiconque *aspicit ad aliquem*, *jette* les yeux fur quel-cun, il eft attentif à ce qu'il regarde. De plus; nous pouvons regarder plufieurs chofes à la fois, *multa aspicere*; mais il eft impoffible de regarder a plufieurs chofes à la fois, *ad multa aspicere*. Ainfi, le Saint Efprit voulant nous exprimer la bonté finguliére & inconcevable de Dieu envers une fille de néant, s'eft exprimé, par la bouche de cette même Vierge en ces mots, *quia respexit ad humilitatem ancillæ suæ, parce qu'il a regardé vers la bassesse de sa Servante.* Dieu détourne fes yeux des fuperbes & de ceux qui fe prifent, qui s'eftiment beaucoup eux mêmes; & il a regardé celle qui s'abaiffoit & qui étoit infiniment petite à fes propres yeux. Car il ne faut point douter qu'il n'y ait eu chez les Juifs quantité de Savans, de Puiffans, de Riches, de Nobles qui fe flatoient que le Meffie naîtroit de leur Sang: mais Dieu, les aïant meprifé tous, tourna les yeux de fa tres clémente grace fur une Vierge, née dans

dans l'obſcurité, dénuée des biens de la Fortune, femme de Charpentier; & laquelle n'étoit pas même riche d'un ſeul enfant.

Levin. Mais en écoutant cette docte & grammaticale explication, j'ai beau ouvrir les oreilles, je ne voi point venir ce mot Scandaleux de *Vilitas*, ce qui eſt à vil prix.

Hilaire. Ce fut le calomniateur, le maître fourbe, Merdard qui emploïa ce terme-là; Eraſme ne s'en eſt jamais ſervi, parlant de la Mere de Dieu.

Levin. Mais peut-être s'en eſt il ſervi dans l'Annotation?

Hilaire. Point du tout. Voici ſeulement ce qu'il remarque, avec toute la retenuë, toute la modeſtie poſſible, ſur le terme *tapeinosin.* Afin que vous entendiez, dit il, *parvitatem*, *la petiteſſe*, *non animi virtutem*, & non pas, *une vertu de l'ame*; & que le ſens ſoit, *Et ſi ſim infima Ancilla*, *tamen non eſt averſatus me Dominus*; *quoi que je ne ſois que ſa plus petite Servante*, *le Seigneur*, *néanmoins*, *ne s'eſt pas détourné de moi.*

Levin. Puis qu'il n'y a rien là que de vrai; & que d'ailleurs l'explication eſt toute Chrêtienne, qu'eſt-ce que ces ânes ſauvages ont à braire?

Hilaire. L'ignorance d'un mot Latin cauſe tout ce fracas-là. Car chez les Anciens qui ſe piquoient de Puriſme dans la Latinité, le terme *Humilitas*, ne ſignifie pas cette belle & rare qualité de l'Eſprit qui eſt directement oppoſée à l'arrogance & à l'orgueuil; & laquelle vertu on apelle Modeſtie: mais *Humilité* ſe prenoit alors pour le ſort d'une

ne condition baſſe & abjecte: c'eſt dans ce ſens-là que les Latins apellent *humiles*, *humbles*, les gens ſans naiſſance, ſans bien, ſans réputation, ſans emploi, perdus dans la foule, & vivant dans le mépris; nous les apellons *humiles*, comme s'ils reinpoient ſur la terre, comme s'ils étoient des reptiles à l'égard des Nobles, des Riches & des Heureux. Comme donc, en parlant aux grands Seigneurs, on dit ordinairement, *je ſupplie tres humblement vôtre Grandeur, vôtre Excellence, vôtre Alteſſe, de vouloir bien m'être favorable dans cette affaire-là*; par la raiſon des contraires, ceux qui veulent s'abaiſſer eux mêmes, diſent ordinairement, *daignez, par vôtre humanité, nous ſecourir dans nôtre baſſeſſe.* Car l'emphaſe des pronoms primitifs a je ne ſai quoi de fier & d'arrogant: par exemple; *c'eſt moi qui parle*; *j'en viendrai à bout.* Ainſi, cette Vierge, Souverainement modeſte, s'exprime en renfermant une double penſée: car elle abaiſſe, elle ravalle ſa condition autant que elle peut; & en même tems, elle élève la bonté de Dieu à ſon égard: non contente de ſe dire Servante, elle ajoute le terme *humble*, c'eſt à dire ſervante de la plus baſſe, & de la plus petite Condition: car, comme, ſuivant le Proverbe Latin, *Servus præ ſervo eſt*, *un Eſclave va devant l'autre*: de même entre les ſervantes, les unes ſont au deſſus des autres, & on les conſidére d'avantage: par exemple, la Demoiſelle ſuivante l'emporte ſur la femme de chambre; & celle-ci, ſur la cuiſiniére, ou ſur la blanchiſſeuſe.

Levin. Mais je m'étonne que Merdard n'ait pas

Pas reconu cette maniére de parler; car, moi même, j'ai souvent oui des Cordeliers, ou Françiscains, au sortir d'une bonne table, & étant bien repus, bien conditionnez, Païer leur écot par ce compliment-ci: *ma petitesse vous rend tres humbles graces pour vôtre bonne chére.*

Hilaire. Quelques uns de ces gros Moines parleroient plus juste, si, au lieu d'emploïer le mot *parvitas*, *petitesse*; ils disoient, *pravitas*, Scélératesse. Au reste, parce que le mot grec *tapeinophrosuny* semble dire quelque chose de plus que le terme Latin, *modestia*, *modestie*, les Chrêtiens ont préféré le mot *humilité* à celui de *modestie*; c'est à dire qu'ils ont mieux aimé s'exprimer plus clairement & avec plus de modestie qu'avec plus d'énergie: car on apelle modeste; celui qui pense modérement de soi, ne s'attribuant rien au de-là de son mérite: mais la Loüange renfermée dans le mot Grec *Tapeinophrosuny*, qui diminuë son mérite, qui s'attribuë moins qu'il n'a, bien loin de se faire plus qu'il n'est.

Levin. Mais il me paroit à craindre, que voulant embrasser la *Modestie*, nous ne tombions dans la Vanité.

Hilaire. Comment cela?

Levin. Car si Saint Paul n'a point trahi la vérité lors qu'il a dit, *Je ne merite pas le nom d'Apôtre*; & si Marie n'a pas menti en se nommant *une humble Servante*, c'est à dire une fille du plus bas étage, ceux-là courent risque de commettre un gros mensonge, qui donnent des éloges si magnifiques, & souvent fort outrez à la Vierge & à Saint Paul.

Hilaire. Il n'y a ici nul péril, mon Ami: lors que nous élevons bien haut la pieuſe & ſainte vie des bonnes ames, nous exaltons en eux la grace & la bonté de Dieu à leur égard: mais quand ils s'abaiſſent & ſe mépriſent eux mêmes, c'eſt qu'ils réflechiſſent ſur leur propre foibleſſe, ſur leur mauvais penchant, ſur leur corruption naturelle; conſiderant ce qu'ils deviendroient ſi Dieu les abandonnoit. Et ſi quel-cun s'attribuë ce qu'il n'a point, on ne peut pas dès là, l'accuſer de menſonge: s'il parle comme il penſe, ce peut-être une erreur; mais cette humilité là ne peut aller jusqu'à mentir: cependant une telle erreur en nous, par la quelle nous nous blâmons à tort, & nous condamnons injuſtement, eſt agréable à Dieu.

Levin. Mais ce même S. Paul qui ſe declare tout à fait indigne du nom d'Apôtre, ne laiſſe pas de dire beaucoup de bien de ſoi, raportant en détail, tous ſes exploits Apoſtoliques, *J'ai travaillé*, dit il, *plus que tous; & ceux qui paroiſſoient quelque choſe, ne m'ont aidé en rien* 1 Cor. Ch. 15. v. 9. Pour la tres Sainte Vierge? on ne lit point que elle ait jamais rien dit d'aprochant.

Hilaire. Il y a une grande difference. Saint Paul apelle ſes actions *miſſionnaires*, ſes infirmitez, par leſquelles Dieu a fait éclater ſa puiſſance: il nomme même ce récit-là une *folie*, à laquelle les faux Apôtres l'ont contraint par leur méchanceté: il faloit neceſſairement que Paul fit conoitre ſon autorité apoſtolique, non par un principe de vaine gloire: mais parce que cela étoit à propos

pour

pour l'avancement & la propagation de l'Evangile, dont on lui avoit confié la dispensation. Il n'en étoit pas de même de la Mere de Dieu, car on ne l'avoit point apellée à l'Apostolat. De plus: une souveraine pudeur, une souveraine modestie convenoit, par bien séance, à son Sexe, à sa Virginité; & enfin, à la Mere de Jesus. Je viens à present à la Source d'une telle erreur. Ceux qui ne savent point le Latin s'imaginent que le mot *humilité* ne signifie qu'une grande modestie; quoique quelque fois il se raporte plûtôt à la naissance & à la condition, qu'à une vertu de l'Ame: il peut même arriver quand ce terme-là concerne l'esprit, qu'il designe un vice.

Levin. Quoi aussi dans l'Ecriture Sainte?

Hilaire. Sans doute. Vous en avez un exemple dans Saint Paul aux Coloss. Ch. II. *que personne ne vous seduise volontairement en humilité & dans la Religion des Anges.* L'endroit est un peu obscur, je l'avouë: mais je croi que la vraïe signification est celle que les Savans ont donné avec le plus d'exactitude, & que voici: *N'aiez pas l'ame si basse, ni le cœur si lâche, qu'après vous être une fois consacrez à Jesus-Christ, l'unique Auteur du Salut, vous vous laissiez persuader qu'on doit espérer le Paradis, par le moïen des Anges, que quelques uns feignent avoir apparu. Aiez l'esprit élevé. afin que quand même effectivement, quelque Ange, venant du Ciel, vous prêcheroit un autre Euangile que celui que Jesus-Christ a laissé; vous ayez en execration cette Intelligence céleste, comme impie, & comme haïssant Je-*

Jesus-Christ. Beaucoup moins vous convient il d'avoir l'ame assez basse pour souffrir qu'on vous sépare de Jesus-Christ par ces sortes de fausses aparitions. Attendre le Salut uniquement de Jesus-Christ, c'est la Religion; se promettre la même chose des Anges ou des Saints, c'est une pure superstition. Saint Paul prétend donc qu'il est, d'une ame ***humble***, c'est à dire ici basse & abjecte, de quiter Jesus-Christ, le Roi du Ciel & de la Terre, pour des aparitions d'Anges, aparitions chimeriques & imaginaires: car il est d'une ame foible & lâche de donner dans la vision & de croire aveuglement tout ce qu'on veut lui persuader. Voïez vous donc bien qu'ici le mot *Humilité* se prend en mauvaise part, & qu'il signifie un défaut, une maladie de l'esprit?

Levin. Cela est trop clair pour ne pas le voir, & pour s'y méprendre.

Hilaire. De plus, au même Chapitre: *selon les Préceptes & les Doctrines des hommes, lesquelles, il est vrai, ont l'aparence de sagesse en superstition & humilité.* Ici encore *l'humilité* marque un vice.

Levin. La chose parle d'elle même; elle saute aux yeux.

Hilaire. Au contraire; dans Saint Pierre I. v. 5. l'Humilité est prise pour la vertu oposée à l'orgueuil: car nous traduisons du Grec, *humilitatem insinuate, prêchez, insinuez l'humilité. Item*, aux Philip. II. le même terme Grec est traduit par cette Phrase-ci: *que chacun, d'un cœur sincerement humble, se croie inférieur à tous.*

Levin. Selon vous, ce mot Grec se prend pour

pour le bien & le mal. Cependant, chez Messieurs les Latins, le terme *Modestie* est fixé au bien; il ne signifie qu'une vertu. Sur cela, je vous demande une chose: le mot *Tapeinosin* peut il se prendre aussi pour la Modestie?

Hilaire. Il n'y auroit rien contre le bon sens: car qu'est ce qui empêche de dire que la modestie est, dans un bon sens, une soumission, un abaissement; &, en quelque maniére, une petitesse de l'ame? Au reste; savoir si cela se trouve ainsi dans l'Ecriture, c'est ce que je ne saurois vous dire.

Levin. Pensez un peu si ce que je cherche n'est point dans l'Epitre de Saint Jaques: *Or que le frére humble se glorifie dans son élevation; & le riche dans son humilité.*

Hilaire. Il y a dans cet endroit la *en tapeinosei*; & non pas, *tapeinophrosunei.* Si vous soutenez que le mot *humilité* signifie ici *modestie*, il faut, par une conséquence nécessaire, que nous prenions *exaltation* pour *superbe:* & alors il resultera aussi tôt une double absurdité: car comme c'est n'être rien moins que Modeste de se vanter soi même, en faisant gloire de sa modestie, aussi est ce une double arrogance de se glorifier de son orgueuil.

Levin. Que veut donc dire l'Apôtre?

Hilaire. Il recommande l'égalité entre les Chrêtiens. Le pauvre est apellé humble, à cause de sa mauvaise fortune: le Riche est censé sublime, selon le Monde s'entend, parce que sa condition est éclatante. Ici le Riche s'abaisse jusqu'à la bassesse du *Pauvre*, &

le Pauvre s'elève jusqu'à se mettre sur une même ligne avec le Riche jusqu'à se rendre égal à lui. L'un & l'autre ont également sujet de se glorifier : le Riche a de la joïe de pouvoir, par ses richesses, secourir & soulager le Pauvre ; & celui-ci rend gloire à Jesus-Christ qui a donné au Riche cette bonne & pieuse inspiration.

Levin. Mais avec tout cela le Riche ne laisse pas d'avoir tout le merite de la Modestie.

Hilaire. Cela se peut : mais il ne s'ensuit pas aussi tôt de là que *tapeinosis* signifie *Modestie.* Car il y a *maints & maints* Hipocrites qui, en donnant l'aumône, font la chasse aux Loüanges; & qui font beaucoup de bien aux Pauvres dans la vuë & par le seul motif de passer pour gens de bien, quoi qu'ils soient fort éloignez de l'être. Tournons plûtôt la chose autrement : le Riche & le Pauvre seront tous deux Louables par l'endroit de la modestie, tous deux auront cette vertu là, si, pour l'amour de Jesus-Christ, le Riche n'a point de peine à *fraterniser* avec le Pauvre, & à souffrir qu'on ne l'en distingue en aucune maniére par raport au Christianisme & à la Religion ; & si le Pauvre, reflêchissant sur l'honneur que cette égalité lui fait, n'en devient point insolent ; mais en rende graces au Seigneur & lui en raporte toute la gloire. Une chose est certaine & incontestable, c'est que le mot Grec *tapeinosin*, se prend tres souvent dans les Livres sacrez pour ce certain *abatement*, ce *découragement* où nous tombons par la force de la dis-

disgrace, ou par la foiblesse de la condition humaine. Saint Paul aux Philip. III. *Il reformera le Corps de nôtre humilité*, *Tapeinoseos*. *Item* Pseaum. 19. *Voiez mon humiliation de la part de mes ennemis*, *Tapeinosin*. *Item* Ps. 118. *Elle m'a consolé dans mon abaissement*, en *Tapeinosei*, c'est à dire dans mon affliction. Il y a dans les Compositions, dans les Ouvrages du Saint Esprit quantité d'autres endroits de cette natute-là; mais je les supprime de peur d'être trop long. Comme donc *metaphoricos*, *Tapeinos* pourroit se dire *o tapeinophron*, de celui qui a le cœur modeste, & nullement enflé, de même il n'y auroit rien d'extraordinaire quand, pour *tapeinosin* quelcun disoit *Tapeinophrosonin*; nous parlons suivant l'usage & le stile de l'Ecriture. Au reste ceux qui soûtiennent que, dans le Cantique de Marie, *tapeinosin* signifie *la modestie du cœur*, pourquoi ne donnent ils pas la même interpretation à ce que nous lisons dans la Genèse, Ch. 29. *le Seigneur à vu mon humilité*, *tapeinosin*; Lia ne prétend point toucher à son interieur; ce n'est ni de sa modestie, ni de ses autres vertus que elle veut parler: elle se plaint seulement que à cause de sa Laideur, son Mari ne l'aimoit ni ne la Caressoit pas assez; & voila ce que elle nomme son *humilité*. Dans le même sens au Deuteronome Ch. 26. *Et il a regardé l'humilité*, *le travail & l'angoisse*, *Tapeinosin* ne signifie-t-il pas ici *affliction*?

Levin. Comment donc les Antagonistes de nôtre Erasme, car, comme bien savez, il en a bien d'autres que Frere Merdard & tou-

te la *Merderie*, comment dis-je, se font ils fourré dans la tête, que dans *Magnificat*, le mot *humilité* doit s'entendre *de la Modestie Chrêtienne*?

Hilaire. Je n'en sai qu'une bonne & valable raison: c'est que quantité de Theologiens ont negligé de bien aprendre les Langues; & sur tout, d'étudier à fond, la Langue Latine: ils ne sont pas mieux versez dans la conoissance des anciens Péres de l'Eglise, qu'on ne peut néanmoins entendre sans de tels secours. De plus: rien au Monde n'est plus difficile que de faire revenir les Gens de leurs Prejugez, & que de leur arracher ce qui s'est une fois enraciné dans leur esprit. Enfin, on voit des figures, des ombres des Phantômes du Doctorat, si attachez, si dévouez à leur pitoïable Scholastique, & à toutes ses opinions, qu'ils aiment mieux y amener l'Ecriture, par force & par machine, que de redresser, que de corriger les opinions & les erreurs des hommes, par la Règle de la Revelation qui est la Règle de la Verité même.

Levin. Cela est pourtant plus ridicule que le conte de la Règle Lesbienne.

Hilaire. Le Moine Bède, surnommé le Venerable; assez médiocre Auteur néanmoins, toutes les fois qu'il s'ecarte du sentiment des autres, au sujet de cette humilité dont il s'agit, il pense à la superbe. Mais Theophilacte, Ecrivain Grec & qui a puisé presque toute son Erudition theologique chez les plus illustres Auteurs de l'Eglise Greque, nie formellement qu'on puisse prendre ici *Tapeinosin* pour une vertu.

Le-

Levin. Qu'est il besoin d'autorité pour prouver cela? La raison, le sens commun ne rejette t-il pas toute autre interpretation?

Hilaire. C'est fort bien dit: car la *Modestie* étant, en quelque maniére, le *Colophon* la Protrectrice, la Conservatrice de toutes les autres vertus, ce seroit une grande immodestie de se l'attribuer & de s'en vanter. Nous confessons sans balancer, que cette vertu-là étoit dans la tres Sainte Vierge; qu'elle y étoit dans un degré supréme & incomparable, j'excepte toûjours Jesus-Christ; mais par cette raison-là même, cette Souveraine modestie la rend d'autant plus venerable, que ce n'est pas de cette Vertu-là que elle fait mention, n'aïant garde de se Loüer soi même: mais, reconoissant de bonne foi la bassesse de sa condition, elle raporte à la bonté divine toute la grandeur du Mistere impénetrable de l'Incarnation. Oh mais, disent ils, ce fut, par sa grande & profonde humilité, que Marie merita d'être élévée à la *Maternité* Virginale & Divine. Suposons qu'il y ait à cela quelque chose de vrai, ce qui, pourtant, n'est pas un point de croïance ordonné sous peine du fagot; mais, encore un coup, suposons que la Conjecture soit fondée, quelle sorte de modestie seroit ce que celle de la Vierge? Quoi! une jeune fille grosse fourrer, faire entrer ses Loüanges dans un Cantique d'Action de graces, & mêler sa vertu d'humilité avec la grandeur & la bonté de Dieu?

Levin. Et même le contenu du Cantique déclare que Marie parle de son indignité.

car comment débute-t-elle? *mon Ame magnifie le Seigneur*. Or celle qui peut dire, j'ai merité, par ma modestie, de devenir Mere de Dieu, ce n'est pas le Seigneur qu'elle *magnifie*, que elle louë, quelle exalte; c'est sa propre vertu qu'elle encense. La divine Marie continuë: *car de cela, toutes les Nations me diront bienheureuse*: ce *voici* marque un événement soudain & imprevû. Or celle qui ne se croit digne d'aucun honneur, n'a garde de s'attendre à être Souverainement honorée. On ne peut pas non plus nommer proprement un bonheur ce qui arrive par merite; car alors c'est plûtôt Justice, qu'une heureuse avanture. Par exemple: Horace ne veut pas devoir à la fortune l'amitié de Mecène; il soûtient qu'on ne doit pas l'apeller heureux de ce que le Favori du Maître du Monde l'avoit mis au nombre de ses Amis.

Hilaire. Voila une grande délicatesse! Comment ce grand Lirique pouvoit il la soutenir?

Levin. Tres bien: Mecène me fait l'honneur de m'aimer, disoit il; cela est vrai; & Mecène est aussi, après l'Empereur, la Personne du Monde que je vénére & que je cheris d'avantage: mais je n'en ai pas moins obligation à mon mérite: Mecène à le goût fin; il ne m'eût pas aimé, si effectivement je n'étois digne de lui: ainsi son choix s'est fait par jugement & par equité; ce ne furent ni le hazard, ni la faveur qui en déciderent.

Hilaire. La suite de nôtre *Magnificat* apartient à la même reflexion. *Parce que le Tout puissant a fait de grandes choses pour moi;*

&

& son nom est Saint. Notez que Elle ne dit pas, *il a fait* pour moi de grandes choses, parce qu'il m'en a jugé digne, mais parce que *il est puissant*; & que; comme tel, il fait tout ce qu'il veut, sa volonté, toûjours absoluë, peut élever au bonheur de sa grace les plus bas & les plus indignes : c'est pourquoi *son nom est Saint*, c'est à dire ici, glorieux. Car, selon Saint Paul, la Puissance de Dieu s'accomplit par nôtre foiblesse & par nôtre infirmité. Aussi tôt apres dans ce Verset-ci: *Il a démis les Puissans de leur Siége; & il a élevé les humbles.* Il n'y a pas *Tapeinophronas*, mais *Tapeinous*, c'est à dire, ceux qui sont dans le mépris du Monde; & cela, pour les opposer aux *Puissans*. Le Verset suivant explique ce dernier; & il l'explique suivant la maniere & le stile de l'Esprit qui s'empare des Prophètes & qui les fait parler, *Il a rempli de biens les affamez; & il a renvoié les riches à Vuide.* Ceux que elle venoit de nommer *humbles*, elle les nomme, à present, *aiant faim*; c'est à dire, *les petites gens*; & ceux que elle avoit apellé *Puissans*, elle les nomme ici *Riches.* Au Verset prochain on fait mention de la *Misericorde* qui se répand chez toutes les Nations de la Terre. Au dernier Verset, Marie publie la fidelité de Dieu dans ses promesses. Enfin dans tout le Cantique, on annonce la Gloire de Dieu, c'est à dire, sa puissance, sa bonté, sa verité: mais on n'y dit pas un mot du merite de la Modestie.

Levin. Mais comme l'Orgueuil marche ordinairement à la suite de la Puissance & des

Richesses, aussi la pauvreté est la mére & la Maîtresse de la Modestie & de l'humilité.

Hilaire. A la verité, je ne nie pas que cela n'arrive quelque fois : mais presque toûjours vous voïez des Pauvres extremement superbes & d'une arrogance insuportable. Si vous me contestez le fait, je n'aurai pas de peine à vous assembler des Merdards ; je vous en ferai passer en revuë tout un Régiment ; & de Régiment en Régiment, nous en ferons une grosse Armée. Mais accordons que ce qui n'arrive pas toûjours, soit comme on veut qu'il soit, il ne s'agit pas ici de ce que la *Sacratissime* Mere Vierge a été, la question roule sur ce que elle a publié de soi même dans ce Cantique de sa façon ; ou plûtôt, comme disoit Merdard, de la façon du Saint Esprit.

Levin. Je ne me lasse point d'admirer l'opiniâtreté indomtable de ces gens-là : après tant d'avertissemens ; après tant de railleries ? Non ; rien n'est capable de les ébranler ; ils, vont toûjours leur train.

Hilaire. Bon ! Combien de fois leur a-t-on remôntré que la *Declamation* n'étoit propre que pour traiter un faux thême ou texte ; & qu'on s'en servoit ordinairement pour exercer le talent de l'Eloquence ? Hé bien ! c'est comme si vous parliez à des sourds. Demandez leur ce que c'est que bien Prêcher, ils vous repondront gravement, bien Prêcher, c'est bien declamer. Combien leur-a-t on répété de fois aux oreilles, que garder le Célibat, c'est n'être point Marié, quand on entretiendroit cent Maîtresses, quand on en auroit un grand Serrail ; Cependant, ces Reve-

verences ignorantiſſimes confondent & confondront toûjours le Célibat avec la continence & la chaſteté. Il en va de même de l'humilité, & de quantité d'autres choſes de cette nature-là.

Levin. D'où peut partir chez eux une bêtiſe ſi obſtinée.

Hilaire. Oh! Je vais donc vous aprendre ce que c'eſt que les Merdards. Premierement ils n'ont point étudié dans leur jeuneſſe; n'aïant pas eu le moïen de fournir ni à des Maîtres, ni à des Livres; & s'ils avoient bien pu trouver quelque argent pour cet honnête beſoin, ils aimoient mieux en faire une fourure interieure à leur ventre. En ſuite, ils ſont perſuadez que leur *Sacro-Saint* habit eſt un Certificat autentique de leur ſavoir & de leur pieté. Enfin, ils croient que la Religion eſt en quelque maniere intereſſée à leur ignorance craſſe; en ſorte que, pour peu qu'on les troublât dans la poſſeſſion où ils ſont de ne ſavoir pas plus de Latin, que leur Saint François, l'Egliſe de Dieu ſeroit en grand danger.

Levin. Serieuſement j'en conois pluſieurs qui, ſur cet article-là, ſont dignes Enfans de leur Patriarche: l'un, autant qu'il m'en ſouvient, diſoit hardiment *Caperonem*, voulant dire un *Chaperon*, au lieu de *galerum*, un bonnet; & *veſtimentibus*, pour *veſtibus*, des habits. Mais leur François refuſa conſtamment l'honneur de la Prêtriſe, ce que, ſi je ne me trompe, Benoit & Dominique, firent auſſi avec la même fermeté. Cette *Penaille* ci, tout au contraire, & fort éloignez

de se rendre la même justice, avec leurs *vestimentibus*, ont bien l'audace d'aspirer à la Calote, au Bonnet, au Chapeau de Cardinal.

Hilaire. Que dites vous? Ils visent même à la triple Couronne, à la Tiare, s'il vous plait; & alors, on voit ces humbles Enfans du pauvre François, presenter leurs souliers, ou plûtôt leur bénite & sacrée Pantoufle, aux premiers Monarques du Monde, afin qu'étant prosternez, ils la baisent religieusement comme une Sainte Relique; afin qu'ils lui rendent la même adoration qu'à la Croix du Sauveur.

Levin. Revenons à Merdard: quand nôtre Ami auroit effectivement emploïé le terme *vilitas*, *vil prix*, seroit-ce un crime qui demanderoit expiation?

Hilaire. Nullement si par *vilem*, *vil*, vous entendez quel-cun dont on ne fait point de cas dans le Monde, qui n'y a pas le moindre relief; ou qui, lui même, se juge digne de mépris. Mais à quoi bon se fonder en preuves pour justifier une parole qui n'a jamais été dite?

Levin. Est il possible que ce sale & vilain Réverend Pére Merdard ait pû, sans mourir de honte, mentir avec tant d'impudence; & cela dans un Temple si celèbre, devant une nombreuse Assemblée de Princes & de Monarques; &, qui plus est, en presence de quantité de Savans dont il n'y en a pas un qui n'ait lu les Ouvrages d'Erasme.

Hilaire. Ces gens-là avoir honte dites vous? Tant s'en faut: le Fourbe croit avoir remporté une insigne victoire; à l'heure que je vous

vous parle, il ne fauroit affez fe feliciter; il s'applaudit, il triomphe. Savez vous quel eft le quatrième vœu des *Merdardins*; & celui qu'ils obfervent le plus religieufement, *Nihil omnino pudere*, *ne rougir de rien.*

Levin Il eft certain que la plus part de ces Sequeftrez gardent ce vœu-là incomparablement mieux que les trois autres; & fur tout que celui de chafteté.

Hilaire. Mais ce n'étoit pas un fimple menfonge. Premierement; le Cantique de Marie, tel qu'il a été dicté par le Saint Efprit, à l'Evangélifte Saint Luc, demeure en fon entier: & celui qui ne change rien, comment peut on dire qu'il corrige quelque chofe? De plus, on a laiffé le terme *Humilité*; & celui de *Vilité*, ou *bas prix*, ne fe trouve nulle part. Enfin, traduire de bonne foi ce que Saint Luc a écrit, ce n'eft pas corriger le Cantique, c'eft l'expliquer.

Levin. Ainfi, voila de compte fait trois menfonges dignes de cet impudent Calomniateur.

Hilaire. Attendez: vous ne favez pas encore toute fon effronterie.

Levin. Comment! Il a été plus loin? Cela fe pourroit il?

Hilaire. C'eft lui, crioit il à plein gofier, c'eft le Docteur Ane, qui eft l'auteur, le chef, le *Porte-étendart* de ces troubles afreux dont le Chriftianifme eft agité par tout.

Levin. Que me dites vous-là?

Hilaire. C'eft à ce Libertin qu'on doit imputer tous nos malheurs: l'Eglife, cette robe Miftique, une & fans couture, l'Eglife néan-

néanmoins, déchirée par tant de Sèctes; le Clergé depouillé de ses Décimes & de ses revenus, les Evêques meprisez; la *Sacro-sainte* Majesté du Vicaire de Dieu, sifflée, moquée insultée en plusieurs endroits; les Païsans qui, dans nos jours, renouvellent l'exemple de ces Géans audacieux qui firent la guerre à Jupiter [1], C'est le Docteur d'Arcadie qui est cause de ces horribles désordres.

Levin. Et cela Publiquement?

Hilaire. Oh oh! la question est assurément réjouissante: se feroit il parlé à lui seul en Chaire? puisque c'étoit en prêchant; & que, comme je vous dis, il crioit de toute sa force?

Levin. Cependant, ceux qui ont lu attentivement les Livres d'Erasme, sont dans un sentiment bien opposé. Quantité de ses Lecteurs tombent d'accord qu'ils ont pris dans ses Ouvrages les semences d'une vraïe & solide Pieté. Ce sont les Moines qui ont allumé le feu, qui ont causé l'embrasement; çà été par eux que la chose s'est si furieusement enflammée; & savez vous quel moïen ils emploïent pour éteindre l'incendie? tous leurs efforts se terminent, à quoi? A jetter beaucoup d'huile dans la cheminée, comme dit le Proverbe.

Hilaire. Voïez si les Grecs n'avoient pas raison: *le ventre*, disoient ils, *est la plus méchante bête du Monde.*

Le-

1 Il designe cette fameuse & furieuse Guerre des Païsans dans la Souabe, vers la vingt-huitième année du seizième Siecle.

Levin. Vous êtes au but. Car il eſt tout à fait convenable & utile à cette bête vorace & inſatiable qu'il y ait dans le Chriſtianiſme beaucoup de Superſtition, & tres peu de Pieté. Mais que diſoit l'Auditoire à ces belles choſes-là? Pouvoit on ſouffrir cet Ane de Cume braire en Chaire avec tant d'inſolence?

Hilaire. Quelques-uns tout ſurpris s'entre demandoient, qu'a-t-il donc aujourd'hui? que lui eſt il arrivé de nouveau? Ceux qui avoient l'ame moins endurante, ſe levoient; & ſortant de l'Egliſe, on leur entendoit dire en grondant, *Nous étions venus ici pour entendre les Loüanges de la Sainte Vierge; & ce gros Ivrogne s'amuſe à nous faire des contes, & à nous débiter de pures Calomnies.* Il y avoit même parmi ces Mécontens-là, un aſſez bon nombre de femmes.

Levin. Choſe d'autantplus étonnante, qu'il y a un grand & mutuel attachement entre le beau ſexe & ces fréres *Frapars*.

Hilaire. Cela eſt vrai: mais enfin les femmes commencent à ouvrir les yeux & à conoître les pélerins. Quant aux ſavans? on les vit preſque tous faire la mine, froncer le ſourcil, faire voir leur indignation: quelques uns même ne purent s'empêcher de ſifler le Perſonnage.

Levin. Un Ane n'eſt pas un animal *ſiflable:* il valoit miéux lapider ce *Criailleur* avec des œufs pouris, & le jetter du haut en bas de ſa Chaire à bons coups de bâton.

Hilaire. Bien des gens l'en jugeoient digne, & auroient eu bonne envie de le faire: mais le

le respect du à la Sainteté du lieu, & à une si Auguste Assemblée les retenoit.

Levin La Religion du lieu ne dévroit être d'aucun secours à celui qui l'a profané par un crime: un homme qui a commis un meurtre dans une Eglise, est il juste qu'il y trouve un azile? Il en est de même d'un *Prêcheur* qui, par ses sotises abuse dans ses impertinentes Declamations, de la Consécration du Temple, & de la patience de son Auditoire; ce même lieu qu'il a profané par sa temerité, ne doit point être pour lui un endroit de refuge; il ne doit point le garantir de la peine qu'il merite si justement. Les Anciens ont approuvé, ont loüé celui qui ne voulut pas reconoitre pour Consul, un Magistrat dont il n'étoit pas Sénateur: de même n'est il pas raisonnable que le peuple reconoisse pour Prédicateur, celui dont il n'est pas l'Assemblée [1].

Hilaire. Ils craignent là foudre Episcopale. *Si quel-cun, à l'instigation du Diable &c.* Vous savez la Loi.

Levin. Mais Nos Seigneurs les Prélats, n'en déplaise à leur brillante & trop heureuse Grandeur, devoient bien lancer auparavant leur foudre comminatoire sur ces *Braillards.*

Hilaire. Messieurs les Evêques ont peur.

Levin. De quoi?

Hilaire. Eux mêmes craignent ces *Clabaudeurs*; & la crosse ne les rassure point contre leur impudence.

Le-

1 Il parle de Lucius Crassus: sur quoi consultez Ciceron, Livr. III. de l'Orateur.

Levin. En quoi peuvent ils les redouter?

Hilaire. En cela même qu'ils sont ***Clabaudeurs.***

Levin. O les braves Princes de l'Eglise! O les dignes successeurs de l'Apostolat! les anciens Apôtres bravoient toute la fierté des Rois & des Présidens; & ces Apôtres modernes & mitrez ont peur d'un Gueux de profession; d'un Mendiant de son métier.

Hilaire. Pauvre homme! Ne voïez vous pas que c'est cette Mendicité prétenduë religieuse, qui les rend formidables. Parce que ils sont Gueux & Mendians, on n'a point prise sur eux; ils n'ont rien à perdre: mais de leur côté, ces Oiseaux de proïe ont griffes & bec, pour égratigner, pour déchirer & pour mordre. Aprochez vous un peu, par plaisir, d'un nid de guêpes ou de frêlons; & presentez leur la main en signe d'amitié; ou plûtôt divertissez vous à les toucher seulement du bout du doigt; si la chose a une bonne réussite, je vous prie de revenir me le dire; & après cela je vous permettrai d'accuser de foiblesse & de lâcheté ces Evêques qui craignent d'irriter une de ces mouches bruïantes qu'on apelle *MENDIANS.* Est ce que les plus puissans Monarques de la Chrêtienté, ne vénérent pas l'Evêque de Rome, surnommé le Pape? Disons plus; ne font ils pas tout leur possible pour ne le point chagriner?

Levin. Je le croi bien vraïment: Faites vous reflexion que ce Saint Pere est le Vicaire de Jesus-Christ, c'est à dire le Lieutenant General du Ciel ici bas? Il me semble

ble qu'on se feroit craindre à moins.

Hilaire. Cependant, le Pape Alexandre VI. à ce qu'on dit [1], Saint Pere qui n'étoit ni foû, ni ignorant, avoit coutume de dire, qu'il aimoit mieux rencontrer dans son chemin quel-cun des plus puissans Monarques, que le moindre petit frére d'un Ordre Mendiant.

Levin. Laissons là les Pontifes; ne touchons point à ces soi disant Maîtres du Ciel & de la Terre. Mais dites moi: quand tous ces Princes qui étoient alors à Augsbourg, sûrent cette horrible Calomnie de Merdard, n'emploïérent ils point leur crédit & leur autorité pour faire châtier un si grand Imposteur?

Hilaire. Tous en furent indignez: mais principalement le Roi Ferdinand, & la Princesse Marie [2], qu'on peut nommer, avec justice, l'ornement, l'honneur & la gloire des femmes de son Siècle. Les plus irritez encore étoient Bernard, Cardinal de Trente; Balthasar, Evêque de Constance [3], *l'Ecclesiaste*,

1 C'étoit un Espagnol, né à Valence; & qui avant sa Nomination s'apelloit Roderic Borgia: étant Neveu du Saint Pere Calixte III. dont la sœur étoit la Mere, il monta sur le Trône Apostolique du Pécheur, par une Faction de Cardinaux.

2 Cette Marie d'Autriche étoit fille de Philippe & de Jeanne la Folle; conséquemment Sœur de Charles quint & de Ferdinand premier: cette Princesse fut Mariée à Louïs, Roi de Hongrie; & après la mort de son Epoux, elle gouverna les Provinces Belgiques avec beaucoup de sagesse & de réputation.

3 Ce Baltasar étoit le soixante & seizième Evêque de Constance; & il ne gouverna cette Eglise que quinze Mois. Constance, selon quelques Geografes, tire son nom de l'Empereur Constance, fils de Constantin; & selon d'autres, de Constantia sa fille.

ste, ou le *Prédicant* fut faucé, fut vefperifé comme il faut: mais Perfonne ne l'accommoda fi bien que Fabre Evêque de Vienne [1].

Levin. A quoi s'amufoit-on de le cenfurer? c'étoit bien perdre fa peine & fon tems. l'Ane ne fent que le bâton.

Hilaire. Et principalement quand on le frape fur le ventre: du moins cette forte d'Anes-là; c'eft leur endroit fenfible. Mais pour répondre à vôtre queftion, qu'eft ce que tous ces Demi-Dieux auroient pu faire à ce *Bavard*? Ils avoient bien d'autres occupations fans s'abaiffer à celle-là.

Levin. Du moins ils devoient lui défendre la Chaire, & lui ôter l'honneur de leurs bonnes graces, lui défendre leur prefence comme à un Fripon qu'il eft.

Hilaire. l'Ouvrier avoit joüé au fin: il avoit gardé le Serpent, il avoit gardé fon venin jufqu'à la féparation de l'Affemblée; jufqu'au tems qu'il devoit s'en aller, qui plus eft.

Levin. C'eft, dit on, de cette maniére-là que les Diables des Poffedez quitent la partie; ils laiffent après eux une puanteur horrible & vraïment diabolique.

Hilaire. Nôtre homme fut donc congedié par le Roi Ferdinand: mais il partit bien nouri: car toutes les vefperies qu'il avoit reçu ne lui avoient pas ôté un atome de fa graiffe.

Levin. La tres véritable & tres autentique

Le-

1 C'étoit Jean Faber de Leu Kirch, *Souabe* de Nation, neuvième Evêque de Vienne, & Confeffeur du Roi Ferdinand; il fut fait Evêque en 1531. & mourut dix ans après.

Legende de ces Moines, dit que leur foû ſpirituel Saint François, prêchoit gravement, patetiquement & fructüeuſement aux Oiſeaux & aux Poiſſons: mais pour le Révérend Pere Merdard? Il meritoit de prêcher aux Pourceaux & aux Anes ſes vénérables & tres dignes fréres. Mais d'Augsbourg où alla-t-il?

Hilaire. Faut il demander cela? Il ſe rendit au Troupeau des autres bêtes de ſon Eſpèce; il courut droit au Couvent. Là on le reçût en triomphe, pour avoir réuſſi avec autant de bonheur que de gloire; & entre les Verres & les Pots, au lieu de chanter Victoire, le Gardien, ou le Chantre entonna dévotement & d'une voix foudroïante le *Te Deum Laudamus.*

Levin. Serieuſement, ce Frére Merdard meriteroit mieux d'avoir la Corde au Coû que de la porter en ceinture. Mais quelle malediction pourrions nous donner à cette ſorte de Communauté, à ce Troupeau ſtupide & impertinent qui nourit de tels Quadrupèdes?

Hilaire. Vous auriez de la peine à les maudire plus qu'ils ſe maudiſſent eux mêmes, ou du moins qu'ils s'attirent de maledictions: car par ces mauvaiſes maniéres ils ſe font conoître, ils ſe diffament; enfin ils ſe rendent plus odieux & plus haïſſables aux honnêtes gens qu'aucun de leurs plus grands ennemis ne pourroit les rendre. Mais les maledictions & les imprecations ne s'accordent point avec la Morale Chrêtienne. Il vaut mieux ſouhaiter que l'Auteur & le Réparateur de tout, tant dans le Phiſique que dans le Moral, cet Ar-

Artiſan ſupreme qui dans la Perſonne de Nabuchodonoſor, d'un homme ſu faire un beuf; & enſuite, faire repaſſer le beuf à la Nature humaine; que ce même Dieu qui donna la langue d'un homme à l'Ame admirable & Prophetique de Baalam, veuille métamorphoſer en mieux tous les *Merdardins*; & leur donner à tous l'eſprit & la parole de gens qui ſe mêlent de prêcher l'Evangile.



CIN-



CINQUIÉME DIALOGUE, LA CHASSE AUX BENEFICES.

Homere, le Pere des mensonges. Ulisse, au retour de ses Voiages, n'est reconu que par un vieux chien; sa Nourice avoit de la barbe. Les differens usages d'un grand nez sur la place de Rome; pas un honnête homme entre dix mille. Mauvaise chasse & bonne Pêche. Plusieurs Anes reviennent de Rome chargez de bons Benefices. Un Benefice vaut mieux qu'une femme; & d'ailleurs le gros Beneficier trouve plus de femmes qu'il n'en veut.

vent. Il ne faut pas se rebuter dans cette sorte de Pêche. Pere avare, & qui n'aime point à perdre son apas. Beau secret pour trouver de l'argent dans le besoin. Un visage à l'abri du nez. Une longue absence fait mieux goûter la douceur du Chez soi. Il est dangereux de s'accoutumer à courir.

PAMPHAGUS, COCLES.

P*amphagus.* Ou j'ai les yeux troubles, ou l'homme que voici, c'est Coclès, cet ancien Ami avec qui j'ai tant vuidé de bouteilles.

Cocles. Vos yeux ne vous trompent point: oui, vous voïez vôtre vieux & cordial Ami. Hé, bon Dieu! De quel Monde aparoissez vous? Chacun desesperoit de vôtre retour: depuis le tems que vous êtes absent. De plus on ne savoit où vous étiez; on ignoroit absolument de quel côté de la Terre vous aviez tourné. Dites moi donc, je vous prie, de quel païs arrivez vous?

Pamphagus. Des Antipodes.

Cocles. Je croi plûtôt que vous venez des Iles fortunées.

Pamphagus. Je suis bien aise que vous aïez reconu vôtre Camarade: car j'avois grand peur de retrouver chez moi le sort d'Ulisse.

Cocles. Quel sort?

Pamphagus. C'est que ce Heros revenant à Ithaque parut inconu même a sa chaste Moitié: il n'y eut qu'un vieux chien qui le reconut; & qui en marqua sa joïe par le mouvement de la queuë.

Cocles. Combien avoit duré son absence?

Pamphagus. Vingt ans.

Cocles. La vôtre a été plus longue; & neanmoins je ne me suis point trompé à vôtre visage. Mais qui conte d'Ulisse une telle particularité?

Pamphagus. Homere.

Cocles. Oh! ce Poëte est, dit on, le Pere de toutes les Fables. Peut-être que cette jeune Vache, pour ne point chommer, s'étoit pourvuë d'un autre Taureau; & que ce fut ce qui l'empêcha de reconoître son Ulisse.

Pamphagus. Tout le contraire! cette Princesse étoit un modèle de continence. Mais Pallas avoit eu la finesse de déguiser Ulisse sous le dehors d'un venerable Vieillard, afin qu'on ne le reconut point.

Cocles. Comment donc fut on persuadé que c'étoit lui?

Pamphagus. Par une petite tumeur qu'il avoit de naissance à un Orteuil: sa Nourice, qui, comme vous pouvez bien juger, étoit une assez grande Antique, s'en aperçut en lui lavant les piez.

Cocles. O la curieuse Vieille! Et vous êtes surpris que je vous aïe reconu, avec ce nez insigne, avec ce Maître nez?

Pamphagus. Je ne suis donc pas fâché d'avoir reçu un tel nez.

Cocles. Vous avez bien raison: car ce furieux nez est un instrument qui vous sert à quantité de choses.

Pamphagus. Mais encore, à quoi s'il vous plaît?

Cocles. Premierement c'est comme un souflet de Corne pour éteindre les Lanternes.

Pam-

Pamphagus. Bon; continuez, cela ne débute pas mal. De plus,

Cocles. S'il faut puiser quelque liqueur dans un endroit fort creux, c'est comme si vous aviez une trompe d'éléphant.

Pamphagus. Courage! que cela est joli!

Cocles. Si vous avez les mains embarassées, si vous faites quelque travail, ce bienheureux nez vous servira de petit pieu.

Pamphagus. Encore?

Cocles. Vous pourrez en allumer le feu au-défaut de souflet.

Pamphagus. Vous dites merveilles, poursuivez; seroit dommage de demeurer en si beau chemin.

Cocles. Si la lüeur vous éblouit en ecrivant, vôtre nez vous fera de l'ombre.

Pamphagus. Ha, ha, ha! que cela est réjouissant! n'y a-t-il plus rien?

Cocles. Dans un combat naval, ce sera un croc.

Pamphagus. Et sur terre?

Cocles. Ce sera un bouclier.

Pamphagus. Après.

Cocles. Ce sera un coin pour fendre du bois.

Pamphagus. Fort bien.

Cocles. Si vous avez à faire le Crieur public, ce sera vôtre trompette: si vous devez rassembler la chasse ce beau Nez tiendra lieu de Cor: ce séra une hoüe pour becher; une faux pour moissonner; une ancre pour la Navigation; un trident dans le Cabaret; un hameçon pour la pêche.

Pamphagus. Puis-je m'estimer assez heureux! Je ne savois pas que je portois par

 tout

tout avec moi un meuble si utile.

Cocles. Mais cependant en quel coin de la Terre vous étiez vous donc enfoncé?

Pamphagus. J'étois à Rome.

Cocles. A Rome, bon Dieu! Comment pouvoit on ignorer que vous viviez encore, dès que vous étiez dans le lieu du Monde le plus conu & le plus frequenté?

Pamphagus. C'est ce qui vous trompe: car il n'y a point d'endroit où les honnêtes Gens soient mieux cachez; jusque-là que souvent on n'en trouve pas un seul en plein midi dans la place publique, quoique toute remplie de Gens.

Cocles. Il ne faut donc pas demander si vous revenez auprès de nous chargé de benefices.

Pamphagus. J'ai chassé le mieux que j'ai pu: mais la fortune ne m'a pas été favorable; & je n'ai point fait capture: car il y a là force Gens qui, comme on dit, pêchent avec l'hameçon d'Or.

Cocles. C'est pêcher en foû.

Pamphagus. Cela ne laisse pas de réussir à quelques uns: mais tout le Monde n'est pas heureux à ce jeu là.

Cocles. N'est ce pas une insigne extravagance de donner de l'or pour du plomb?

Pamphagus. Mais vous ne savez pas qu'il y a des veines d'or cachées dans le plomb sacré.

Cocles. Mais quoi donc n'avez vous raporté que vôtre nom? Etes vous revenu Pamphagus tout court?

Pamphagus. Non pas, s'il vous plait, j'ai aquis un nouveau titre. Co-

Cocles. Hé quel titre, je vous prie?

Pamphagus. Je suis devenu un LOUP BEANT.

Cocles. Ceux-là sont bien plus heureux qui reviennent des Anes bâtés & chargez du bon bagage de la Sainte Prêtrise. Mais pourquoi préférez vous le Sacerdoce à une Femme?

Pamphagus. C'est que la faineantise m'accommode; la vie Epicurienne est mon vrai fait.

Cocles. Selon moi, ceux-là vivent bien plus agreablement qui, aïant une jolie femme au logis, la caressent autant de fois que l'envie leur en prend.

Pamphagus. Dites aussi qui la baisent quelque fois en enrageant. J'aime le plaisir qui dure. Le bonheur du Mariage est une felicité de quatre semaines; encore souvent estce beaucoup: mais celui qui possède un bon benefice, il a de quoi faire le bon vivant jusqu'à la mort.

Cocles. Mais la solitude est un triste état; & Adam même eut mal passé son tems dans le Paradis; les jours lui auroient semblé bien longs, si Dieu n'avoit fait Eve tout exprès pour lui tenir Compagnie.

Pamphagus. Qu'à cela ne tienne! Un gros Beneficier trouve plus d'Eves qu'il n'en veut.

Cocles. Mais une volupté qui blesse la conscience & qui detruit la réputation, n'est qu'une fausse & batarde volupté.

Pamphagus. Vous avez raison; & c'est pourquoi mon dessein est de charmer ma solitude en causant avec mes Livres.

Cocles. Il n'est point de Compagnons plus

 doux

doux ni plus agreables. Mais dites moi; retournez vous à vôtre Pêche?

Pamphagus. Oui, si je puis aprêter de nouvelle mangeaille; si j'ai le moïen de préparer d'autre apas.

Cocles. Sera-t-il d'Or ou d'argent?

Pamphagus. Ces deux métaux sont egalement bons pour l'amorce.

Cocles. Prenez courage. Vous avez un Pere qui saura fournir à l'apointement.

Pamphagus. Lui? c'est l'homme du Monde le plus ténace; &, quand il verra que tout mon Capital s'y est en allé, oh qu'il se gardera bien de me faire d'autres avances!

Cocles. C'est pourtant la Loi du Jeu.

Pamphagus. Oui: mais le bon homme n'aime pas ce jeu-là.

Cocles. Si ce vieux Avare s'opiniâtre à ne point ouvrir le Coffre fort en vôtre faveur, je vous indiquerai un moïen pour prendre autant d'argent que vous en voudrez.

Pamphagus. Que me dites vous-là? vous me transportez de joïe; le cœur m'en saute dans le Corps: ouvrez moi donc au plus vîte, au plus vîte cette voïe dorée.

Cocles. Il n'y a rien de plus aisé.

Pamphagus. Auriez vous donc trouvé quelque tresor?

Cocles. Si j'en avois trouvé un, vous jugez bien que ce seroit pour moi; & à moins qu'il ne fût inepuisable, ou *grandement* copieux, je ne vous en ferois guére de part.

Pamphagus. Si je pouvois seulement ramasser cent ducats, je renaîtrois en esperance.

Co-

Cocles. Et moi, je vous mônrrerai un chemin pour en avoir cent mille.

Pamphagus. He! pourquoi donc differez vous ma beatitude? Chaque inſtant de délai m'égorge & m'aſſaſſine, faites moi donc promptement conoitre cette merveilleuſe & divine ſource.

Cocles. Conſultez le Livre intitulé *L'ASSE DE BUDEE*; vous y trouverez là monnoïe d'Or ou d'argent, à vôtre choix, vous y trouverez, dis-je les eſpèces par dizaines de mille; & cela ſans nombre.

Pamphagus. Allez vous promener avec vôtre plaiſanterie! He bien! quand je ſerai vôtre Débiteur, je vous païrai de ce fond-là.

Cocles. J'y conſens, pourvû que jaïe tirè de là pour vous prêter.

Pamphagus. Vous êtes un malin rieur; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai meſuré la longueur de vôtre nez.

Cocles. De mon nez? je n'en ai point; je ſuis un Camus, je ſuis un vrai Singe là deſſus au prix de vous.

Pamphagus. Non, non, je ſai bien ce que je dis; & je ne me reprendrai point: il n'y a pas de meilleur *Naſon* que vous; vous êtes tout nez.

Cocles. Vous badinez dans une affaire ſerieuſe; j'aurois ici plus d'envie d'enrager que de rire: la choſe eſt trop importante; la raillerie n'y vient point. Si vous étiez en ma place, vous ſupprimeriez bien tôt vôtre belle humeur.

Pamphagus. Je voi bien que je vous ſers de joüet: vous vous moquez de moi, vous

raillez, vous plaisantez hors de saison.

Cocles. Je vous assûre que je ne ris point : je dis la chose comme elle est : je parle sérieusement, ingenûment, naturellement; enfin, je dis la pure verité.

Pamphagus. Si vous ne vous coiffiez pas plus droit que vous parlez ici, vôtre perruque, vôtre bonnet, vôtre chapeau seroient toûjours de travers. Mais n'est il pas tems que j'entre au logis pour voir ce qui s'y passe?

Cocles. Vous y allez trouver force nouveautez.

Pamphagus. Je n'en doute point : Dieu veuille que je n'y trouve rien que de bon ?

Cocles. Tous les hommes forment le même souhait en pareil cas.

Pamphagus. Nous tirerons encore chacun un autre fruit de nos voïages, c'est que desormais nous en gouterons mieux la douceur & l'agrément du logis.

Cocles. Encore ne sait-on; la conséquence n'est pas infaillible : je voi certaines Gens qui recourent jusqu'à sept fois; tant, cette galle-là est d'une demangeaison enracinée dès qu'on a le malheur d'en être attaqué.



SY-



SIXIÉME DIALOGUE,
VOEU DE PELERINAGE, FAIT A LA LEGERE.

Retour de l'Enfer. Penſée du Voiage de Jeruſalem, folle & miſerable fantaiſie. Ruſe pour attirer la ſotte Credulité. On ignore où étoit l'ancienne Jeruſalem. Mauvais fruits de ce long pelerinage, tant pour l'Ame que pour le Corps. Plaiſir à mentir, & à ecouter les menſonges des autres. Il vaut encore mieux être Pelerin que Soldat. Le plaiſir du Menſonge plus innocent que quantité d'autres plai-

firs. Ce n'eft pas un petit avantage de pouvoir defabufer les hommes à fes depens. Avis venu trop tard. Devote & tres edifiante maniere de former un deffein de Pieté, c'eft dans la chaleur d'une Buvète. *Vœu ratifié, confirmé par de copieufes* Razades. *Trois Martirs du Pelerinage; Trois Victimes de cette Devotion Bacchique. Plaifantes railleries, fur la Vertu des Indulgences & des Bulles Papales. Elles n'ont nulle force auprès des Diables qui ne favent point le Latin & qui affiegent le chemin du Paradis. A Romeon trafique avec les Morts. Dans le Papifme on ne fauroit trop fe tenir fur fes gardes contre les Efpions.*

ARNOUL, CORNEILLE.

A*rnoul.* He! bon jour Mon cher Corneille: il y a un bon Siècle, tout aumoins, que je languis après vous.

Corneille. Bon jour le meilleur de mes Amis; vous ne fauriez concevoir la paffion que j'avois de vous embraffer.

Arnoul. Nous ne vous attendions plus: où avez vous donc voïagé fi long tems?

Corneille, Dans les Enfers; c'eft où j'ai fait mon Pelerinage.

Arnoul. Cela fe pourroit bien, oui: bon Dieu! comment vous voilà fait? Tout craffeux, decharné, pâle comme un mort.

Corneille Je ne viens pourtant pas du Roïaume des Morts; j'arrive de Jerufalem.

Arnoul. De Jerufalem, Seigneur? Quel Genie, quel tourbillon de vent vous avoit enlevé jufque-là?

Corneille. Qu'eft ce qui fait faire le même voïage à une infinité d'autres?

Ar-

Arnoul. Ou je me trompe fort, ou c'eſt-la FOLIE elle même en perſonne.

Corneille. Il y a donc bien ſur la Terre d'autre FOUS que moi.

Arnoul. Mais enfin qu'alliez vous faire-là? à quelle proïe chaſſiez vous ?

Corneille. A la MISERE.

Arnoul. Il n'étoit pas beſoin pour cela de ſortir de chez vous. Mais, ſerieuſement, y a-t-il à ce Jeruſalem quelque choſe que vous jugiez digne d'être vû?

Corneille. A vous parler franchement, la choſe n'en vaut preſque pas la peine. On y môntre quelques veſtiges, quelques Monumens de l'Antiquité : & de ces reſtes prêtendus il n'y en avoit pas un ſeul qui ne me parût ſuppoſé, & inventé tout exprès pour attirer les ſimples & les crédules. Je vous dirai bien plus, mais que ce ſoit entre nous: en verité je ne croi pas que ces pieux Filoux ſâchent ſeulement l'endroit où l'ancienne Jeruſalem étoit bâtie.

Arnoul. Qu'avez vous donc vû?

Corneille. J'ai vu par tout beaucoup de barbarie & de groſſiereté.

Arnoul. Si bien donc que vous ne valez pas mieux que quand vous partites.

Corneille. Loin de revenir meilleur, je ſuis pire par pluſieurs endroits.

Arnoul. Du moins, vous êtes plus riche, ſans doute?

Corneille. Tant s'en faut; *je ſuis plus gueux qu'un rat d'Egliſe.*

Arnoul. Ca de bonne foi! n'êtes vous pas bien fâché d'avoir eſſuié une ſi horrible fati-

gue pour rien? N'avez vous point de honte d'une telle expedition?

Corneille. Non; je n'ai ni honte ni repentir: je n'ai point de honte; car la multitude de mes Compagnons en folie m'empêche de rougir; & pour se chagriner d'avoir fait une sotise?: c'est ce qui est fort inutile.

Arnoul. Ainsi vous ne raportez absolument aucun fruit d'un si long & si penible pelerinage?

Corneille. Oh pardonnez moi! Je reviens fort chargé.

Arnoul. Mais encore de quoi, s'il vous plait?

Corneille. C'est que desormais je vivrai bien plus agréablement.

Arnoul. Aparemment parce qu'il y a un certain plaisir à rapeller dans sa memoire les maux qu'on a souffert?

Corneille. Ce que vous dites là, c'est quelque chose; mais ce n'est pas le principal.

Arnoul. Y. a-t-il donc quelqu'autre fruit?

Corneille. N'en doutez nullement.

Arnoul. Quel est il? Ne me le cachez point.

Corneille. Toutes les fois que l'envie m'en prendra, quelle joïe pour moi & pour les autres, de pouvoir mentir impunément dans les Conversations & dans les Festins, en faisant l'Histoire de mon beau & curieux Pelerinage!

Arnoul. Surement vous n'étes pas loin du but.

Corneille. De plus: je n'aurai pas un moindre sujet de divertissement quand je verrai mentir les autres sur des faits qu'ils n'ont jamais

mais ni vû ni entendu : cependant ils vous debitent leur marchandise avec tant d'assurance, que quoique ce qu'ils disent soit plus chimerique que les Guerres de Sicile, c'est à dire de pures sottises, ils ne laissent pas, à force de redite, de se persuader qu'ils disent vrai.

Arnoul. Plaisante espèce de volupté ! A ce que je voi vous n'avez pas perdu toute vôtre peine.

Corneille. Je croi du moins avoir agi en cela un peu plus sagement que ne font ces bizares Mortels qui, aïant vendu leur Liberté pour un peu moins que rien, s'embarquent dans la Guerre, elle qu'on peut nommer l'Ecole de toute Sceleratesse.

Arnoul. Mais, si je m'y conois bien, il n'est guére honnête de se plaire au mensonge.

Corneille. Vous m'avoûrez du moins que cela vaut un peu mieux que de réjouir les autres & soi même en déchirant le Prochain par le couteau de la Medisance ; ou que de consumer son bien & tout son tems au Jeu.

Arnoul. C'est ce que je ne saurois contredire, & ce que je vous accorde de toute mon Ame.

Corneille. Mais je tire encore une autre utilité de mon extravagance ?

Arnoul. Quelle.

Corneille. Dès que je verrai quel-cun de mes bons amis menacé de tomber dans ce genre de fureur-là, je lui conseillerai tres fort de se tenir chez soi : je ferai commes les Mariniers qui, s'étant heureusement sauvez d'un

Naufrage, avertiſſent de l'endroit perilleux les Gens qu'ils voïent prets à s'embarquer.

Arnoul. Plût au Ciel que vous m'euſſiez donné un ſi bon avis quand j'en avois beſoin!

Corneille. Quoi, mon Ami ? avez vous donc été attaqué de la même maladie? avez vous été ſuſceptible de cette dangereuſe contagion ?

Arnoul. J'ai été à Rome & à Saint Jaques de Compoſtelle.

Corneille. Grand Dieu, quelle conſolation pour moi que vous aïez été mon aſſocié en folie! Quelle Pallas vous avoit inſpiré cela?

Arnoul. Ce n'étoit, je vous aſſure, rien moins que la Dame Pallas: l'inſpiration ne pouvoit venir que de la Folie la plus inſigne; & d'autant plus que j'avois au logis une femme encore jeune, quelques enfans, des domeſtiques, tous dont la vie dépend de moi, & qui ne ſubſiſtent que par le ſecours de mon travail journalier.

Corneille. Ce devoit être une afaire de haute importance pour vous arracher ainſi de ce que vous aimez le plus tendrement. Contez moi, je vous prie, cette avanture-là.

Arnoul. La honte me retient.

Corneille. Honte mal fondée, puiſque j'ai eu le même mal que vous.

Arnoul. Nous étions enſemble quelques Voiſins dans la chaleur de la bouteille: la Compagnie étant bien animée, un de nos Buveurs nous déclara, par un mouvement de dévotions, qu'il avoit deſſein de faire le Pelerinage de Saint Jaques en Galice: & moi, dit un autre, c'eſt à Monſeigneur Saint Pierre

re de Rome à qui je veux rendre une visite. Aussi tôt il ne manqua pas de s'en trouver plusieurs qui prétendirent être de la Partie. Enfin on jugea à propos que toute la troupe Bacchique iroit de Compagnie ; & moi, ne voulant point passer pour un Compagnon de buvette mal complaisant, je m'engageai comme les autres. Ensuite on mit sur le tapis au quel des deux Pelerinages, de Rome ou de Compostelle on donneroit la preference: mais par un Arrêt du Senat il fut ordonné que, sous le bon plaisir de Dieu, on les feroit tous deux; & que, pour ne pas remettre une si bonne œuvre, toute la Compagnie partiroit dès le lendemain.

Corneille. O le grave Decret, & qui effectivement meritoit mieux d'être gravé sur le suc de la grape que sur le bronse.

Arnoul. A peine cette pieuse Ordonnance est elle publiée qu'un verre de vaste contour se promène à la ronde : chacun boit jusqu'à la derniere goute; & c'est par-là que le Vœu devient sacré, qu'il est rendu inviolable.

Corneille. Religion toute neuve! Mais tous vos Pelerins ont ils eu le bonheur de revenir en bonne santé?

Arnoul. Tous, excepté trois: le premier, étant mort en allant, nous chargea de presenter ses tres humbles respects à leurs Saintetez Pierre & Jaques. Le second finit ses jours à Rome, & nous recommanda bien de porter ses derniers adieux à sa femme & à ses enfans. Quant au troisième nous le laissâmes à Florence dans un état absolument desesperé pour la vie; & je ne doute point qu'il

qu'il ne ſoit déja paſſé chez les Morts ; ou, pour mieux dire, qu'il ne ſoit bien avant en Paradis.

Corneille. Etoit-ce donc un homme d'une pieté ſi exemplaire ?

Arnoul. Tant s'en faut : c'étoit un franc badin.

Corneille. Sur quoi donc l'envoïez vous tout droit au Ciel ?

Arnoul. Parce qu'il étoit muni d'un ſac enflé des Indulgences les plus plenieres.

Corneille. Je vous entens : il y a bien loin neanmoins d'ici au Ciel ; &, à ce que j'apprens le chemin n'eſt pas ſûr ; la moïenne Region de l'Air étant aſſiegée par une infinité de Voleurs.

Arnoul. Cela eſt vrai : mais cet homme-là étoit trop bien fourni de Lettres patentes & de Bulles ; on ne pouvoit pas l'arrêter.

Corneille. En quelle langue, s'il vous plaît ?

Arnoul. En langue Romaine.

Corneille. Oh ! cela étant, il ne ſe peut pas qu'il ne ſoit ſauvé.

Arnoul. Il l'eſt ſans doute : à moins pourtant qu'il n'ait affaire en chemin avec quelque Ignorant de Génie qui ne ſache pas le Latin ; car en ce cas-là, il ſeroit obligé de revenir à Rome pour obtenir une nouvelle Bulle.

Corneille. Eſt-ce qu'on y vend auſſi des Bulles aux Morts ?

Arnoul. Aſſurément.

Corneille. Mais cependant j'ai un bon avis à vous donner : prenez bien garde à ce que vous dites & devant qui vous parlez ; car tout eſt plein d'eſpions. *Ar-*

Arnoul. Hé ! pourquoi ? je ne prétens point diminuer le Prix des Indulgences : je me moque seulement de mon Ami de bouteille, qui, étant d'ailleurs un Badin achevé, faisoit plûtôt, comme on dit, consister la proue & la poupe de son Salut dans un morceau de Parchemin, que dans la mortification des Passions. Mais quand jouirons-nous de ce grand plaisir que vous disiez tantôt ?

Corneille. Quand nos affaires nous le permettront, il faudra célébrer une petite buvette : nous y apellerons des gens de nôtre Ordre : alors nous mentirons à qui mieux mieux ; & nous nous exciterons mutuellement à la joïe en encherissant sur les faussetez.

Arnoul. Soit.



SER-



SEPTIÉME DIALOGUE, LE GALIMATIAS.

Un Interlocuteur parle de Nôces; & l'autre répond toûjours sur une tempête, ce qui fait tout le plaisant de la Conversation.

ANNIUS, LEUCIE.

Annius. J'aprens que vous avez été aux Nôces de Pancrace & d'Albine.

Leucie. Cela est vrai; & je puis dire que jamais je n'ai navigé plus malheureusement que dans cette occasion-là.

Annius. Que dites vous? Est ce qu'il y avoit

voit trop de gens? C'étoit aparemment une Cohuë?

Leucie. Ni jamais la Vie ne m'a paru plus méprisable qu'en ce tems-là.

Annius. Voïez ce que produit un gros bien! si je faisois la folie de me marier, je n'aurois guére de Monde à mes Nôces; encore ne seroit ce que de la Populace.

Leucie. Apeine avions nous mis à la Voile, & pris la pleine Mer, qu'il s'éleva tout d'un coup un furieux Ouragan.

Annius. Vous me parlez-là d'une Assemblée de Dieux: y avoit il donc tant de grands Seigneurs & de grosses Matrones?

Leucie. Borée, ou si vous voulez, la violence du Vent de Nord rompit la voile; & après l'avoir dechiré en morceaux, il les fit voler de côté & d'autre.

Annius. l'Epouse ne m'est pas inconuë; c'est une charmante Personne; elle est belle comme le jour; la Nature ne peut pas former un chef d'œuvre plus accompli.

Leucie. Un moment après la vague arracha le Gouvernail.

Annius. Tout le Monde la regarde avec les mêmes yeux. On dit que l'Epoux ne lui en cède guére en beauté.

Leucie. En quelle disposition d'esprit croïez vous que nous étions là?

Annius. Le Mariage des Vierges est, en ce tems-ci, quelque chose de bien rare; c'est ce qu'on peut avancer en toute sureté.

Leucie. Il nous faloit tirer à la rame.

Annius. Quoi! une si grosse dot? Cela est presque incroïable.

Leu-

Leucie. A ce premier malheur en fuccède un fecond.

Annius. Mais pourquoi livrer à un homme fi farouche une jolie Enfant qui n'a pas douze ans, & qui conféquemment n'eft pas encore en âge de puberté?

Leucie. Ce nouveau malheur, c'eft qu'on decouvrit un vaiffeau de Corfaires.

Annius. En verité cela arrive: chez bien des gens, la malice fupplée à l'âge.

Leucie. Alors, nous fumes obligez de combatre deux ennemis à la fois, la Mer & les Pirates.

Annius. Comment! tant & de fi riches prefens? Cependant, s'agit il de donner une bagatelle aux Pauvres? on y regarde à deux fois.

Leucie. Qu'euffions nous fait? Nous ferions nous rendus? Tout le contraire; le defefpoir de la vie nous augmentoit la force & le courage.

Annius. J'ai grand peur, fi ce que vous dites eft vrai, que cette couche nuptiale ne foit ftérile.

Leucius. Bien loin de cela, nous jettames les crocs & les mains de fer contre le Vaiffeau, pour l'acrocher.

Annius. Groffe avant d'être mariée? quelle nouveauté! c'eft un prodige.

Leucie. J'aurois fouhaité vous avoir pour Spectateur du combat: je vous aurois bien confirmé mon fexe; & vous feriez conveuu que je ne fuis pas une femme.

Annius. A ce que je voi; non feulement c'eft un Mariage arrêté: mais la Cérémonie

a

a été jusqu'à la conclusion ; sans doute on a consommé le sacrement ?

Leucie. Nous sommes sautez bravement dans le Corsaire.

Annius. Une chose m'étonne : on vous a invité aux Nôces, vous qui n'êtes qu'un etranger ; & moi qui suis Cousin germain du Marié, on m'a laissé là.

Leucie. Nous avons eu le dessus ; & nous avons fait à Neptune un Sacrifice de tous ces Scélérats ; nous les avons jetté dans la Mer.

Annius. Vous dites vrai ; les malheureux n'ont ni parens, ni alliez, ni amis.

Leucie. Tout ce qu'il y avoit de butin, nous le partageames entre nous.

Annius. Je m'en plaindrai à la jeune femme dès la premiére occasion.

Leucie. Tout aussi tôt le calme revint ; vous auriez dit que c'étoit un jour d'Alcions.

Annius. Je me soucie fort peu de sa fortune : si elle a du bien, j'ai du cœur ; & je n'ambitionne point mon amitié.

Leucie. Ainsi pour un Vaisseau, nous en avons fait entrer deux dans le Port.

Annius. Quand elle me nourira, & que je dépendrai d'elle, je lui permets de me mépriser.

Leucie. Vous me demandez où je vais ? à l'Eglise, pour faire present à Saint Nicolas d'un morceau de nôtre voile dechiré par le vent.

Annius. Pour aujourd'hui, cela ne se peut ; je ne suis pas libre, attendant du Monde à manger. Une autre fois je serai à vôtre service.

HUI-



HUITIEME DIALOGUE,

LA MEMOIRE ARTIFICIELLE, OU L'ART NOTOIRE 1.

Un ſavant peut-être d'un grand ſecours, par ſes conſeils, dans la Recherche des Sciences. Plaiſante Invention pour aprendre tout en moins de quinze jours. Choſe auſſi facile à trou-

1 *Notoire.* Il déſigne par ce mot-là, l'Art de la Memoire, art d'un ſi grand ſecours, par des images, que quelques gens ont pu répéter mille mots de ſuite, après les avoir entendu une ſeule fois.

trouver que la Pierre Philosophale. Le Savoir est d'une rude & penible aquisition. Souvent la Fortune vient trouver au lit ceux qui la meritent le moins, & fuit ceux qui la cherchent le plus ardemment. Il n'y a que les Biens de l'Esprit qu'on puisse regarder comme une vraie possession. L'amour de l'Erudition, premier pas dans la route du Savoir. Avoir grande envie d'aprendre, c'est déja bien du chemin. Ne rien lire, ne rien ecouter de bon, qu'on ne l'inculque, qu'on ne le grave dans la Memoire, après l'avoir bien compris. Il faut tâcher de se faire une Memoire de plomb. Belle occasion à un jeune homme pour avancer rapidement.

DESIDERIUS, [c'est Erasme même.]
ERASMIUS. [fils de l'Imprimeur Frobenius] [1].

Desiderius. Comment vont vos études, mon cher Erasmius ?

Erasmius. Les Muses, comme on peut voir, ne me sont pas fort favorables: mais je réussirois plus heureusement si je pouvois obtenir de vous une certaine chose.

Desiderius. Il n'y a rien que je ne vous accorde, dès qu'il s'agira de vôtre interêt & de vôtre avancement; dites moi seulement ce que c'est.

Erasmius. Je suis persuadé que vous savez tout;

1 On ne doute point que les deux Interlocuteurs de ce Dialogue ne soient Erasme, lui même, & Jean Erasmius Frobénius, à qui nôtre Auteur à dédié ces mêmes Dialogues, & qu'il aimoit uniquement; lui aïant même donné le nom d'*Erasmius:* celui ci étoit fils de Jerôme Frobenius, fameux & tres célèbre Imprimeur de Bâle.

tout; & qu'il n'eſt point d'Art ſi caché qui ne vous ſoit conu; car vous êtes un homme univerſel dans les belles Lettres.

Deſiderius. Plût au Ciel que la Verité s'exprimât ici par ta bouche.

Eraſmius. J'aprens qu'il y a un certain Art, nommé *Notoire*, par le ſecours du quel, on peut, ſans la moindre peine, ſe rendre ſavant dans tous les Genres de Litterature.

Deſiderius. Qu'entens-je? Avez vous vu le Livre?

Eraſmius. Je l'ai vû; mais ça été tout; car il me manquoit un Docteur pour me l'interpreter; ou du moins, pour me le faire bien entendre.

Deſiderius. Quel eſt le contenu de l'Ouvrage?

Eraſmius. Les formes & figures de differens Animaux: des Dragons, des Lions, des Leopards, &c. Outre cela, pluſieurs ſortes de Cercles; & dans ces Cercles, des mots écrits en Latin, en Grec, en Hebreu, & dans les autres Langues barbares.

Deſiderius. En combien de jours le titre de ce Livre merveilleux promettoit il la conoiſſance des Diſciplines & des Arts?

Eraſmius. En quatorze jours.

Deſiderius. La promeſſe eſt aſſurément magnifique. Mais ſavez vous que quel-cun ſoit devenu habile homme par cet Art *Notoire*?

Eraſmius. Jamais je n'en ai oui parler.

Deſiderius. Comptez ſurement que perſonne n'en a vû, ni n'en verra qu'après qu'un Chercheur de la Pierre Philoſophale aura fait fortune, & ſe ſera enrichi par le ſouflage.

Eraſ-

Erasmius. Pour moi, vous en croirez ce qui vous plaira, mais je ſouhaiterois fort que ce grand Art ne fût point Charlatan; & qu'il ne promit rien que de poſſible & que de faiſable.

Desiderius. Aparamment parce que vous êtes bien faché qu'il faille faire tant d'efforts pour attraper un peu de Savoir; je dis *un peu*; car toute l'erudition qu'on peut avoir aquis, quelque vaſte que elle ſoit, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on ignore.

Eraſmius. Vous avez raiſon: & je vous, avouë que je voudrois bien remplir ma memoire à meilleur marché.

Deſiderius. Telle eſt la volonté de Dieu; il n'y a point d'autre parti à prendre que de ſe ſoumettre. Ces richeſſes vulgaires & materielles, l'or, les pierreries, l'argent, les palais, les couronnes, tout cela échoit fort ſouvent à des figures humaines, qui ne valant guére mieux que des bêtes, ſont tout à fait indignes de leurs poſſeſſions: mais les vraïes richeſſes; ces ſeuls biens que nous pouvons nous vanter nous apartenir en propre, il a plu au Tout Puiſſant que nous les aurions à force de peine & de travail. Et nous avons grand tort, lors que nous nous chagrinons de ces efforts attachez à l'aquiſition des Sciences; puiſque c'eſt par là que nous nous procurons un tréſor ineſtimable. Pour nous encourager, reflechiſſons ſur une infinité de gens qui s'expoſent volontairement & avec joïe à des perils affreux, qui bravent la mort; & cela pourquoi? pour des biens paſſagers & tout à fait mepriſables, ſi on les compare avec

l'Erudition. Cependant, il arrive ſouvent que ces Aveugles qui ſe donnent tant de mouvemens, & qui ſe tourmentent ſi fort dans la recherche de la Fortune, ont le malheur de ne pas la trouver: combien échouent, combien périſſent dans cette rude & dangereuſe Navigation? D'ailleurs le travail de l'étude a ſon miel & ſes douceurs. Mais enfin, il ne tient qu'à vous de vous épargner cette fatigue-là: ces épines ne vous piqueront qu'autant que vous le voudrez; arrachez les; coupez les; aplaniſſez vôtre route; changez vôtre peine en plaiſir; vous en étes le Maître.

Eraſmius. Hé! comment cela, je vous prie? voulez vous bien m'aprendre ce beau ſecret?

Deſiderius. Il eſt court & facile: deux points en font toute l'affaire. Premierement, tâchez d'aimer l'Etude; & en ſuite, ſoïez en l'admirateur.

Eraſmius. Par quels moïens cela ſe fera-t-il?

Deſiderius. Il ne faut qu'un peu de réflexion. Combien de Mortels ſe ſont enrichis par la voïe du Cabinet? Combien ſe ſont élevez aux plus hautes Dignitez, par un heureux progrès dans les belles Lettres? Mais de plus, penſez un peu en vous même, peſez mûrement la difference qu'il y a entre un homme & une bête.

Eraſmius. C'eſt fort bien dit.

Deſiderius. Après cela, vous devez ſi bien aprivoiſer, accoutumer, tourner vôtre eſprit qu'il ſe fixe, par une bonne & ferme reſolu-

tion

tion de s'attacher au ſolide, & d'aimer plus l'utile que l'agréable. Car les choſes, qui de leur nature ſont honnêtes, quoique les commencemens en ſoient un peu difficiles, deviennent douces par l'habitude. Ainſi, par l'execution du Conſeil que je vous donne, il arrivera que vous donnerez moins de peine à vôtre Précepteur; & que de vous même, vous concévrez, vous aprendrez beaucoup mieux, conformément à cette ſentence d'Iſocrate, la quelle vous devriez faire graver en Lettres d'Or ſur vôtre Livre, *ſi vous avez grande envie d'aprendre, vous aprendrez beaucoup.*

Eraſmius. J'ai la penetration aſſez vive, aſſez prompte: mais ce que j'ai conçu facilement, je l'oublie de même; ma mémoire n'eſt ni de plomb, ni de fer; elle eſt d'eau, & coule toûjours.

Deſiderius. La comparaiſon ſera meilleure ſi vous dites que vôtre Mémoire eſt un tonneau percé.

Eraſmius. C'eſt à peu près cela même. Mais quel remède?

Deſiderius. Le remède ſaute aux yeux; il faut boucher le trou.

Eraſmius. Cela s'en va ſans dire: mais ſavoir avec quoi on le bouchera? c'eſt la grande queſtion.

Deſiderius. Vous jugez bien que ce ne ſera ni avec de la mouſſe, ni avec du plâtre: mais il faut fermer cette mauvaiſe oûverture, avec une bonne quantité de ſoin & d'attention. Aprendre les termes ſans en bien comprendre le ſens, c'eſt le moïen d'oublier

 bien

bien vîte : car, comme dit Homere, les paroles ont des ailes [1]; & s'envolent aisement, à moins qu'on ne les balance au poids du Jugement. Que vôtre premier soin donc soit de concevoir clairement & distinctement la chose: ensuite il faut la mâcher & remâcher, c'est à dire, vous la répeter plus d'une fois; & c'est principalement en cela que, comme j'ai dit, vous devez aprivoiser & accoutumer vôtre esprit; ou, pour parler plus proprement, c'est en cela que vôtre esprit doit s'aprivoiser & s'accoutumer soi même, à penser & à réflechir toutes les fois qu'il en est besoin. Car un homme dont l'entendement est si grossier, si épais, si bouché, si Sauvage, qu'il ne puisse point se plier à la reflexion, ni à la meditation, je le dis hardiment, cet homme là peut à coup sûr fermer ses Livres; il n'a qu'à sortir de la cariére; enfin, il n'est point propre à l'Etude.

Erasmius. Je n'éprouve que trop, pour mon repos, combien l'application est quelque chose d'épineux & de fatigant.

Desiderius. Car un Esprit, qui est tellement volage, qu'il ne peut s'arrêter à aucune pensée; comment pourroit il écouter longtems & attentivement celui qui l'instruit? par la même raison, il ne sauroit s'imprimer assez dans la tête ce qu'il s'imaginoit avoir apris. Ce qu'on imprime sur le plomb, peut rester. Mais il est impossible de graver, d'imprimer

1 Il fait ici allusion à ce vers.
Et volat emissum semel irrevocabile verbum;
Et la parole une fois lâchée s'envole, & ne revient point.

primer sur l'eau, ni sur le vif argent, pourquoi? Parce que ces matieres là sont fluides, & qu'elles sont dans un mouvement perpétuel. Si vous pouvez une bonne foi, venir à bout de vous deroidir l'Esprit, & de le rendre flexible à la réflexion, comme vous êtes toûjours avec des Savans, avec des gens qui, dans la Conversation, débitent quantité de choses curieuses & dignes d'être sûes & retenues; vous aprendrez beaucoup avec eux, sans la moindre peine; & insensiblement, vous partagerez leur érudition.

Erasmius. Je veux mourir si cela n'est vrai!

Desiderius. Car, outre ce qui se dit de bon dans les Festins; outre les entretiens journaliers; la methode, chez vous, est qu'on y récite, immediatement après diné, huit bons mots des plus agréables, & tous tirez des meilleurs Ecrivains: on en fait autant après soupé. Hé bien! Vous entendez tout cela; quel soulagement pour la mémoire! quelle douce & féconde source de Savoir & d'Erudition! car voïez, par un calcul exact, quelle somme de Science cela doit vous produire par mois, & toutes les années: savez vous que cela fait une récolte abondante & une copieuse Moisson.

Erasmius. Bien dit, si toute la semence portoit, & si je pouvois m'en souvenir.

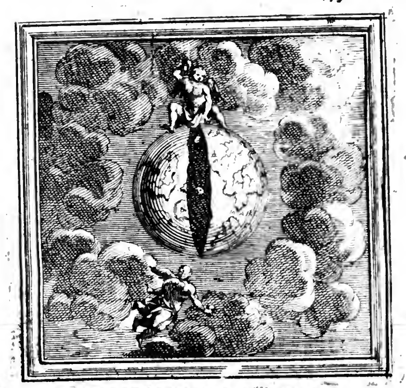
Desiderius. De plus: Etant toûjours avec des purilles dans la Latinité, qu'est-ce qui empêche qu'en peu de mois vous ne possédiez le fin de cette belle langue? Ne voïez vous pas, tous les jours, des jeunes gens, qui n'ont jamais apris les élemens, ni les princi-

pes de la Litterature, dans le Collège, ne les voïez vous pas, dis-je, s'instruire heureusement dans le François & dans l'Espagnol; & cela, en tres peu de tems?

Erasmius. Allons! c'est une résolution que je prens, oui, je veux mettre en œuvre vos sages, vos judicieux avis; & je tenterai, si par là, cette cervelle dure & indocile pourra se rendre maniable sous l'aimable & utile joug des Muses.

Desiderius. Vous en ferez tout ce qui vous plaira, mon cher Erasmius: mais je puis vous assûrer que quelque habileté qu'il vous plaise m'attribuer, je ne conois point d'autre Art *Notoire*, que le soin, l'affection, & l'assiduité.





NEUVIÉME DIALOGUE,

LES QUESTIONS.

Curieux renvoïé aux Portéfaix ou aux Bêtes de ſomme. Réponſe peu Phiſicienne ſur la Peſanteur & la Legereté. Mauvaiſe conſequence touchant les Antipodes. Differentes Eſpèces de mouvemens. Plaiſante ſaillie ſur le mouvement animal. Oppoſition entre le Mouvement naturel & le Mouvement violent. Pourquoi nous marchons ſur la Terre ſans tomber. Si nôtre Globe étoit uni comme une boule de Verre, les Hommes ne pour-

roient se soûtenir que sur le haut. Difficultez & eclaircissemens sur le Centre de la Terre. Corps pesans suspendus, & nageant dans la Matiere subtile. Objection invincible sur le Centre. Phisique Aristotelicienne & de routine sur les quatre Elemens, & les Corps mixtes. Raisons bonnes ou mauvaises de plusieurs choses naturelles. Docte explication de ce vieux Proverbe, si le Ciel tomboit. *Le Ciel n'a point de couleur réel'e. Rien au dessus du Ciel; & rien au dessous du Centre de la Terre. Pensée fausse & pauvre sur la pesanteur du Peché. Les Hommes ne veulent point travailler à se rendre assez legers pour pouvoir monter au Ciel.*

CURION, [Le Curieux.]
ALPHIUS, [l'Inventeur.]

Curion. Vous qui savez tant de choses, j'aurois bonne envie de puiser un peu à vôtre source lumineuse, si cela ne vous faisoit point de peine.

Alphius. Ca, Curion! demandez moi ce qui vous plaira; car il est juste que vous remplissiez la signification de vôtre nom.

Curion. Croïez moi: je ne ferai point fâché qu'on m'apelle *Curio* pourvû que, par un jeu de mots, on n'âjoute pas, *Sus*, car alors, en m'apellant *Curiosus*, *curieux*, ce feroit en même tems me nommer Cochon, *sus*; bête que Venus & Minerve déteftent également.

Alphius. Aprenez moi donc le sujet de vôtre curiosité.

Curion. Je voudrois bien conoître ces deux qualitez phisiques que nous apellons *pesanteur* & *legereté*. *Al-*

Alphius J'aimerois autant que vous me demandassiez ce que c'est que *le Chaud* & *le Froid*. Vous feriez mieux de proposer un tel Problème aux Crocheteurs & aux Portefaix qu'à un homme de ma sorte. Je vous donne un autre conseil : adressez vous plûtôt aux Anes : ces Docteurs, en baissant les Oreilles, expliquent ce que c'est que la pesanteur de la charge & du fardeau qu'ils ont sur le dos.

Curion. Mais je ne cherche pas une érudition *asinine :* j'attens la réponse d'un Philosophe ; & d'un Philosophe, tel que le Seigneur Alphius.

Alphius. Puisque le noble & louable desir du Savoir, vous tient ; écoutez moi : je vais vous répondre en Aristote : Sèlon ce Prince des Philosophes, *la pesanteur est une vertu occulte par la quelle un Corps tend naturellement en bas.* Et par la raison des contraires ; *la Legereté est une vertu occulte par la quelle un Corps tend naturellement en haut.* Etes vous docte à present ? Ne m'avoüirez vous pas que c'est là posseder à fond la conoissance des Misteres de la Nature ?

Curion. Pourquoi donc les Antipodes qui sont sous nous, ne tombent ils pas sur le Ciel qui est au dessous d'eux ?

Alphius. Les Habitans de ce Païs-là, Nos *Antipodaires*, s'étonnent à leur tour comment vous ne tombez point dans le Ciel, qui, à la verité, n'est pas sous vous ; mais qui panche sur vôtre tête, comme s'il alloit vous écraser. Car le Ciel est au dessus de tout ; & renferme tous les Etres dans son immense & vaste enceinte ; & les Antipodes ne sont

pas plus au deſſous de vous, que vous au deſſous d'eux: autrement, vous admireriez avec plus de juſtice, pourquoi les Rochers que la terre des Antipodes ſoûtient, ne tombent pas ſur la Voute Céleſte, & ne la fracaſſe point tout entiere?

Curion. Où eſt donc le Centre naturel des Corps peſans? Et où eſt celui des Corps legers?

Alphius. Les premiers ſont, par l'impulſion de la Nature, portez & pouſſez vers nôtre petite boule; & les autres tendent toûjours vers le Ciel. Nous ne parlons pas ici du Mouvement violent ou Animal.

Curion. Il y a donc une eſpèce de Mouvement qu'on apelle *Animal*?

Alphius. Sans doute.

Curion. Obligez moi de me le faire conoître.

Alphius. C'eſt celui qui tend également vers les quatre ſituations du Corps: devant, derriere, à droit, à gauche; & en rond: ce mouvement là eſt plus vîte, plus prompt au commencement & à la fin; & il eſt plus lent au milieu: car au commencement, la vigueur le rend alerte & joïeux; & ſur la fin, l'eſpérance d'arriver bien tôt où l'Animal veut aller.

Curion. Je ne ſai comment ſont tournez les autres Bêtes: mais j'ai une Servante qui eſt laſſe avant de commencer ſon ouvrage; & qui n'en peut plus avant de l'avoir fini. Revenez à vôtre Leçon.

Alphius. Je dis donc que les Corps peſans; ou, pour parler doctement, que les *Etres gra-*

graves, par une impreſſion naturelle, tendent toûjours en bas, ſi bien que plus un Corps a de peſanteur, plus il ſe porte rapidement vers la Terre; & plus il eſt leger, plus il monte impétueuſement vers le Ciel. C'eſt le contraire dans le mouvement violent, qui plus prompt au commencement, ſe ralentit peu à peu : ce qui eſt tout oppoſé au mouvement naturel. Vous pouvez conoitre cela par une flèche qu'on tire dans l'air; ou par une pierre qui tombe d'un lieu élevé.

Curion. J'avois une idée toute différente de la vôtre, je m'imaginois que les hommes courent ſur le Globe terreſtre, à peu près comme les plus petites formis courent ſur une groſſe boule: elles y demeurent toutes attachées; & pas une ne tombe.

Alphius. Il y a bien de la difference; & elle eſt fondée ſur plus d'une raiſon. 1. La ſurface de cette groſſe boule, ne ſauroit être ſi unie que elle n'ait toûjours quelque inegalité: 2. Il y a dans les piez des formis, comme preſque dans tous les autres inſèctes, un peu de rudeſſe & d'âpreté : 3. Et enfin, la legereté de ces petits Corps, qu'on peut bien nommer *corpuſcules*. Si vous ne voulez pas vous en raporter à ma Phiſique, voici une expérience qui vous convaincra: faites une boule de verre, bien polie, bien unie; & qui n'ait pas la moindre inegalité: vous verrez que les ſeules formis qui ſont au haut de la boule, ne tomberont point.

Curion. Mais dites moi: ſi quelque Dieu s'aviſoit de percer la Terre par la moitié, laiſſant tomber par le Centre, une balle de

plomb, comme font les Cofmographes, qui repréfentent la fituation de toute la Terre dans des Sphéres de bois ; en jettant une Pierre parce trou-là, où iroit elle?

Alphius Elle dêcendroit jufqu'au centre de nôtre Globe; puis elle auroit la bonté de s'y repofer; car ce Centre eft le Siége de tous les Corps pefans.

Curion Et fi nos Antipodaires, de leur côté, faifoient la même chofe?

Alphius. Leur Pierre fe rencontreroit avec la nôtre juftement au point concentral; & l'un & l'autre s'y arrêteroient.

Curion Je raifonnerois autrement: vous m'avez dit que le mouvement naturel, quand il ne trouve point d'obftacle, augmente de plus en plus, par le progrès; fi vôtre thèfe eft foûtenable, la Pierre ou le Plomb qu'on jetteroit par le trou de la Terre, fe trouvant près du Centre, dans un mouvement tres rapide, pafferoit infailliblement plus loin; & alors ce feroit un mouvement violent.

Alphius. Pour le plomb, il feroit mauvais voïage; car, fe fondant neceffairement en chemin, il n'arriveroit que goute à goute: mais fi la Pierre, a caufe de la rapidité de fon mouvement ne pouvoit pas s'arrêter au Centre, elle commenceroit auffi tôt à fe mouvoir plus lentement; & retourneroit au Centre de la même maniére qu'une Pierre jettée en l'air, retombe fur la terre.

Curion. Mais comme ce feroit par le mouvement naturel, que la Pierre retourneroit vers le Centre, elle le pafferoit encore par la raifon de la grande vîteffe; & ainfi cette pau-

pauvre Pierre sera condamnée au mouvement perpetuel; elle n'aura jamais de repos.

Alphius. Elle se reposera enfin, apres avoir couru & recouru, jusqu'à ce que elle soit parvenuë à l'équilibre.

Curion Mais s'il est vrai qu'il n'y ait point de vuide dans la Nature, il faudra nécessairement que ce trou là soit plein d'air.

Alphius. Soit.

Curion *Ergo*, un Corps naturellement pesant demeurera suspendu en l'air?

Alphius. Pourquoi non? Il n'y auroit pas plus d'inconvenient qu'à l'acier qui, balancé egalement par les *ejaculations*, ou *emissions* imperceptibles de l'Aiman, demeure aussi suspendu en l'air. D'ailleurs, quelle merveille de voir une seule Pierre arrêtée au beau milieu de l'air? N'avons nous pas devant les yeux cette grosse Masse, nommée Terre; elle & tant de rochers, tant de différens Corps que elle soûtient, & dont elle est chargée, ne la voïons nous pas suspenduë sur rien; ou du moins nageant dans une matiere incomparablement plus subtile que l'Air?

Curion. Mais où est le Centre de la Terre?

Alphius. Et je vous demande à vous: où est le Centre du cercle?

Curion. C'est le point indivisible qui fait précisément & géométriquement le milieu de la Circonférence. Si donc le Centre de nôtre boule n'a pas plus d'étenduë, quiconque aura la force & l'adresse de percer nôtre Globe, par le milieu, il emportera, il ôtera infailliblement le Centre; & conséquemment les Corps pesans n'auront plus où se reposer.

Alphius. Quelle sottise ! n'avez vous rien à dire de meilleur ?

Curion. Oh ! point de mauvaise humeur ; je vous demande cela en grace: dans toutes mes interrogations je n'ai pour but que de m'instruire. Si quel-cun perçoit tout outre avec la tariére le Globe de la Terre, non par le Centre ; mais à côté ; ensorte que le trou fut éloigné de cent stades du Centre, plus ou moins, comme il vous plaira: dans cette Supposition là, la Pierre qu'on jetteroit, de quel côté tourneroit elle ?

Alphius. Elle ne tombera point droit par le trou : que dis-je? elle ira tout droit ; mais ce sera vers le Centre. Ainsi cette Pierre avant d'arriver au milieu, de la Terre, se reposeroit, s'arrêteroit à gauche, si le Centre étoit de ce côte-là.

Curion. Mais je serois bien curieux d'aprendre les causes de la Pesanteur & de la Legereté ?

Alphius. Oh, pour celui là ! Je renonce à la Maitrise, & je vous renvoïe à la source du Doctorat universel : adressez vous à Dieu ; lui seul peut vous dire pourquoi il a jugé à propos de créer le feu, le plus leger des Elémens ; & l'air le plus proche du feu pour la Legereté : la Terre, il l'a fait la plus pesante ; & l'eau, pour sa voisine en pesanteur.

Curion. Pourquoi donc les Nuées qui ne sont que des amas d'eau, sont elles suspenduës en l'air ?

Alphius. Parce que par la force du Soleil qui les attire, elles conçoivent une nature de feu ; à peu près comme la fumée que le bois,

bois verd & humide fait ſortir par la violence de la chaleur.

Curion. Comment donc ces mêmes nuées ſi legéres, & qui tiennent de la nature du feu, tombent elles, avec tant de peſanteur, que, quelque fois, elles renverſent les montagnes ou les changent en plaines ?

Alphius. Leur concretion & leur épaiſſiſſement les rendent peſantes : autrement il n'eſt pas plus ſurprenant, ni moins naturel de voir un Nuage, ſoûtenu par l'air qui eſt au deſſous, que de voir une lame de fer, pourvû qu'elle ſoit bien mince, nager ſur la ſurface de l'eau.

Curion. Vôtre opinion eſt donc autant que je m'y conois, que ce qui approche le plus de la nature du feu, eſt le plus leger ; & que la matiére la plus terreſtre eſt la plus peſante.

Alphius. Vous n'êtes pas loin du but.

Curion. Cependant, ni toute ſorte d'air n'eſt pas également leger ; ni toute ſorte de terre, également peſante : aparemment on doit préſumer la même choſe de l'eau.

Alphius. Ce qui n'eſt nullement ſurprenant : car ces Etres que vous venez de nommer, ne ſont pas des Elémens purs & ſimples, mais compoſez d'autres & differens Elémens. C'eſt pourquoi il eſt fort probable que la terre qui, dans ſa *mixtion*, a le plus de feu ou d'air, eſt la plus legére ; & que l'eau mêlée avec le plus de terre, eſt la plus peſante : telle eſt, je croi, l'eau de la Mer ; & celle dont on ſe ſert pour faire le ſel. De même, l'Air qui eſt le plus proche de la terre & de l'eau, eſt le plus peſant ; ou du moins, il n'eſt pas ſi le-

leger que celui qui est plus eloigné de la Terre.

Curion Quelle est la matiére la plus terrestre, la Pierre ou le Plomb?

Alphius. La Pierre.

Curion. Et neanmoins le plomb pèse plus que la Pierre, en gardant la proportion.

Alphius. C'est la concrétion, c'est la densité qui en est cause: car la Pierre, aïant ses parties plus *rares* & moins serrées que le plomb, elle est plus poreuse, & renferme plus d'air. De la voïons nous une certaine espèce de terre, si sèche, que si on la jette dans l'eau, loin d'enfoncer, elle nage. Par la même raison, il y a, si nous en croïons Pline, des champs entiers qui flotent, étant soutenus sur l'eau, par des racines creuses de roseaux, & d'autres herbes marecageuses, liées & enchainées, les unes avec les autres.

Curion. De là vient aparemment aussi la legéreté de la Pierre Ponce?

Alphius. C'est que elle est pleine de trous; & de plus, cuite par un grand feu; car elle vient des lieux ardens.

Curion. Pourquoi le Liége est il si leger?

Alphius. Je vous l'ai déja dit: car c'est la situation des parties éloignées les unes des autres, qui cause cela.

Curion. Si nous opposons l'or au plomb, le quel de ces deux métaux est le plus pesant?

Alphius. Je croi que c'est l'Or.

Curion Il semble pourtant que l'Or participe plus à la nature du feu?

Alphius. Est-ce à cause que; à ce que dit Pin-

Pindare, il luit comme du feu dans l'obscurité de la nuit?

Curion. Justement.

Alphius. Cependant il passe pour vrai que l'Or est plus condensé que le plomb.

Curion. Comment fait on cela?

Alphius. Les Orfevres vous répondront que ni l'argent, ni le plomb, ni le cuivre de Cipre, ni aucun autre genre semblable, ne s'étend si bien sous le marteau, que l'Or. Par la même raison, les Philosophes ont découvert que rien n'est plus liquide que le miel & l'huile: si quel-cun les dilate par l'onction, l'humeur s'étend extrémement, & séche fort tard.

Curion. Mais le quel des deux Corps à le plus de pesanteur, l'huile ou l'eau?

Alphius. Si vous parlez de l'huile de lin, je croi que l'huile est la plus pesante.

Curion. Pourquoi donc l'huile nage-t-elle sur l'eau?

Alphius. Ce n'est pas à cause de sa legereté: mais parce que la nature de l'huile est *ignée*; & de plus elle a cette *qualité occulte* de tous ce qui est dans tous les Corps gras & onctueux, qualité absolument incompatible avec l'eau, & laquelle est sur tout, dans une herbe que les Grecs apellent *abaptos*, c'est à dire, qui ne peut pas s'enfoncer dans l'eau.

Curion. Pourquoi donc le fer brulant & allumé ne nage-t-il pas aussi?

Alpius. Cette chaleur là ne lui étant pas naturelle, il a pénétré l'eau, avant que cette chaleur, qui lui est etrangére, ait eu le tems de combatre la liqueur opposée au feu.

C'est:

C'eſt par la même raiſon phiſique qu'un coin de fer enfonce, & qu'une lame de fer n'enfonce point.

Curion. Lequel des deux ſe ſoûtient le moins ſur l'eau, le fer brulant ou le fer froid?

Alphius. Le fer brulant.

Curion. C'eſt donc lui qui pèſe le plus?

Alphius. Oui; s'il eſt plus facile de porter à la main une paille allumée, qu'un Caillou froid.

Curion. Qu'eſt ce qui fait qu'un bois eſt plus peſant ou plus leger que l'autre?

Alphius. La concretion, ou la rareté.

Curion. Je conois quel-cun dans la Maiſon & dans le Domeſtique du Roi d'Angleterre, qui nous môntra une experience aſſez curieuſe: il nous fit voir à table, un morceau de bois, qu'il diſoit être de cet arbre qui produit l'aloë: ce bois étoit dur comme une Pierre; ſi leger à la main qu'on l'auroit pris pour un roſeau; ou même pour quelque choſe de plus leger que le roſeau ſec, c'eſt tout dire: quand on le mettoit dans le verre, car nôtre hôte étoit perſuadé que ce bois-là eſt un excellent préſervatif contre le poiſon ou le venin, il alloit au fond auſſi peſamment que du plomb.

Alphius. Ce ne ſont pas toûjours la *denſité* & la *rareté* des parties qui produiſent la peſanteur & la legereté: c'eſt quelquefois une ſinguliere & ſecrète alliance que la Nature a mis entre certains êtres; inclination cachée par la quelle ils ſe cherchent & s'embraſſent les uns les autres, comme elle leur a donné des oppoſitions qui les portent à

s'en-

s'entre-fuir. Par exemple l'Aiman attire l'acier; la vigne fuit le choux; & la flamme vient chercher, même de loin, la Naphte, qu'on a mis un peu au dessous, quoique cette espèce de bitume soit naturellement pesante; & la flamme, legére.

Curion. Toute sorte d'airain ou de cuivre nage dans le Mercure; le seul or y enfonce & en est envelopé, quoique le vif argent soit une matiére tres liquide.

Alphius. A cela, je n'ai rien à vous répondre que cette secrète & admirable alliance de la Nature dont je vous parlois tout à l'heure: car effectivement le Mercure semble né pour purifier l'Or.

Curion. Pourquoi, s'il vous plait, le fleuve Arethuse passe-t-il sous la Mer de Sicile; il devroit naturellement plûtôt nager sur cette Mer-là: car, suivant vôtre doctrine l'eau de la Mer est plus pesante que l'eau de riviére.

Alphius. Il faut nécessairement que ces deux Eaux ne s'accordent point: mais la cause de leur brouillerie est tenuë si secrète que personne ne la conoit; la Nature a fait cette discorde; & elle seule en sait le pourquoi.

Curion. Pourquoi les Cignes ont ils le privilége de nager sur la même eau où les hommes se noïent?

Alphius. Ce qui fait cela, ce n'est pas seulement la concavité, ni la legéreté des plumes; mais c'en est aussi la sécheresse, qui, comme vous savez, est l'ennemie mortelle & Capitale de l'eau; c'est pourquoi, si vous versez de l'eau ou du vin sur un morceau de drap

drap ou de toile qui ſoit fort ſec, l'eau ſe retire & ſe met en globe, ſi le morceau eſt humide, elle ſe répand tout d'un coup. Autre expérience: verſez quelque liqueur dans une taſſe ſéche, & dont on aït froté le bord avec de la graiſſe; verſez en un peu plus que la taſſe ne peut contenir, la liqueur, vers le milieu, ſe retire en rond, avant de paſſer aux bords.

Curion. Pourquoi les Vaiſſeaux portent ils moins de fret & de charge ſur une Riviére que ſur la Mer?

Alphius. C'eſt parce que l'eau de Riviere eſt plus ſubtile que celle de la Mer. Par la même raiſon, les Oiſeaux ſe balancent & volent plus aiſément dans un air épais que dans un air fort ſubtil.

Curion. Pourquoi les *flotes* n'enfoncent elles pas?

Alphius. Parce que la peau en aïant été ſechée par le Soleil; & conſéquemment devenuë plus legére, s'oppoſe à l'humidité.

Curion. Pourquoi le fer, étendu en grande lame, nage-t-il ſur l'eau; & ſi on le laiſſe dans ſa *contraction* naturelle, il enfonce auſſitôt?

Alphius. C'eſt en partie la ſécherеſſe; & en partie l'air qui eſt entre l'eau & la lame.

Curion. Qui pèſe le plus du vin, ou de l'eau?

Alphius. Je croi que le vin ne le cede pas à l'eau?

Curion. Comment donc arrive-t-il que ceux qui achettent du vin des Cabaretiers, trouvent de l'eau dans le fond de la barique?

Alphius. Parce que le vin a une certaine graiſ-

graiſſe qui ne juge pas à propos de ſe mêler avec l'humidité de l'eau ; il fait à peu près, en cela, comme l'huile. La raiſon en ſaute aux yeux : plus le vin eſt fort, plus difficilement ſe mêle-t-il avec l'eau ; & quand on le brule, il s'enflamme avec plus de vehémence.

Curion. Pourquoi aucun animal vivant ne peut il plonger ni enfoncer dans le Lac *Aſphaltite* ?

Alphius. Je vous l'ai déja inſinué ; je ne ſuis pas aſſez temeraire pour prétendre expliquer toutes les merveilles de la Nature. Cette Ouvriére générale a ſes miſteres & ſes ſecrets de réſerve : elle les propoſe à nôtre admiration : mais elle ne veut pas que nous les conoiſſions.

Curion. Pourquoi une perſonne maigre pèſe-t-elle plus qu'une graſſe, ſi le reſte eſt à proportion ?

Alphius. Parce que les os ſont plus *condenſez* que la chair ; & conſéquemment plus peſans.

Curion. Par quelle raiſon un homme à jeun, pèſe-t-il plus que quand il a mangé, puiſque ce qu'il a pris, étant une augmentation de charge, dévroit augmenter ſa peſanteur ?

Alphius. Le boire & le manger font de nouveaux eſprits ; & ces eſprits rendent le Corps plus leger. C'eſt pourquoi, un homme gai pèſe moins qu'un triſte ; & un mort pèſe plus qu'un vivant.

Curion. Mais le même homme peut ſe faire plus ou moins peſant quand il veut : qu'eſt ce que c'eſt que cette mecanique, à la fois, naturelle & volontaire ? *Al-*

Alphius. En forçant les esprits nous nous faisons plus legers ; en les relachant, nous nous apesantissons. C'est ainsi qu'une vessie enflée, nage ; & dès qu'on la perce, elle enfonce. Mais jusqu'à quand *Curion* nous chantera-t-il son *cur*, *pourquoi*?

Curion. Je cesserai quand vous m'aurez encore donné quelques mots d'instruction. Le Ciel est il pesant ou leger?

Alphius. Je ne sai s'il est leger: mais surement il ne peut pas être pesant, puis qu'il est de la nature du feu.

Curion. D'où est donc venu ce vieux Proverbe, *si le Ciel tomboit*?

Alphius. C'est que l'Antiquité a suivi bonnement Homére qui a dit que le Ciel étoit *de fer:* mais ce divin Poëte ne parloit que de la couleur; & cela, par comparaison : il n'entendoit ni la substance, ni la pesanteur. C'est ainsi que nous apellons cendré, ce qui est couleur de cendre.

Curion. Le Ciel est donc coloré?

Alphius. Non pas réellement : mais il nous paroit tel, à cause de l'air & de l'humidité qui occupent ce vaste & immense espace qui est entre les Cieux & la Terre. Il en est de cela comme du Soleil qui nous paroit tantôt rouge, tantôt jaune, tantôt blanc, quoique ce flambeau de l'Univers soit toûjours lui même; & qu'il ne reçoive en lui aucun de ces changemens. De même aussi ces belles nuances que nous nous imaginons voir dans l'Iris ou l'Arc en Ciel, ne sont pas dans ce signe de l'Alliance ; c'est l'air humide & pluvieux qui produit cette agréable varieté de couleurs.

Cu-

Curion. Mais pour finir : convenez vous qu'il n'y a rien au dessus de ce Ciel qui couvre nôtre Terre de tous les côtez ?

Alphius. J'en conviens.

Curion. Demeurez vous aussi d'accord qu'il n'y a rien de plus profond que le centre de la Terre ; & qu'il est aussi bas que le Ciel est élevé ?

Alphius. Assurément.

Curion. Entre toutes les Espèces des Etres materiels, qu'est ce qu'il y a de plus pesant ?

Alphius. Je croi que c'est l'Or.

Curion. Je suis tres eloigné de vôtre sentiment.

Alphius. Conoissez vous un Corps qui pèse plus que l'Or ?

Curion. Oui ; & même par plusieurs parties.

Alphius. Soïez donc mon Maître à vôtre tour ; & aprenez moi ce que j'avoüe, de bonne foi, ne savoir absolument point.

Curion. Ce qui a precipité ces Intelligences céleſtes, ces Esprits de feu, du haut du Ciel dans le fond de l'Enfer ; car nos Docteurs le placent au Centre de la Terre, ne faloit il pas que cette chose-là surpassât, en Pesanteur, tous les autres poids ?

Alphius. Je ne puis en disconvenir : mais quelle a donc éte cette chose-là ?

Curion. Comment ne le devinez vous pas ? c'est le Peché ; & c'est aussi lui qui a entrainé dans le même abîme les ames des hommes que Virgile apelle *aurai simplicis ignes*, *les feux d'un simple soufle.*

Alphius. Si l'envie nous prend de passer à cette Philosophie Theologique, je convien-

drai

drai que l'Or & le Plomb ſont plus legers que la plume, en comparaiſon du *Peché.*

Curion. Comment ſe pourra-t-il donc faire que ceux qui ſont chargez d'un ſi terrible fardeau, s'envolent dans le Ciel?

Alphius. En verité, je ne voi pas que la choſe ſoit poſſible.

Curion. Cependant ceux qui ſe préparent à courir, ou à ſauter, jettent loin d'eux tout ce qui leur pèſe, tout ce qui les embaraſſe; & non ſeulement cela; mais même, raſſemblant tous leurs eſprits, ils s'efforcent de ſe rendre plus legers; & nous, pour courir de la Terre au Ciel, pour mieux ſauter d'ici bas en Paradis, nous ne voulons pas nous décharger de ce qui pèſe plus que toutes les Pierres & que tout le Plomb qu'il y a ſur la Terre.

Alphius. Nous le ferions s'il nous reſtoit ſeulement dans la cervelle un grain de bon ſens.



DI-



DIXIÉME DIALOGUE,
LES ENDROITS ADMIRABLES DE LA NATURE.

On diroit que cette ſage Ouvriere a voulu ſe donner un ſujet de divertiſſement dans la Simpatie & l'Antipatie de ſes Productions. Le Serpent a joüé à nôtre malheureuſe Eſpèce un tour que elle ne doit jamais oublier. Le Lezard aime l'Homme avec autant de paſſion qu'il hait le Serpent. Fable du Cancre & du Serpent. Le Lezard vangé de ſon ennemi. Bon Office, ſervice eſſenciel que le Lezard

 rend

rend à l'Homme contre le Serpent. Ruse du Crocodile pour attraper & devorer les Hommes. On se sert du Daufin pour la pêche, comme du chien pour la Chasse. Chaque Animal, excepté l'Homme, conoit naturellement son ennemi, & la maniere de s'en defendre. Long détail de ces amitiez & de ces haines que la Mere Commune a mis soit entre l'Homme & les Bêtes, soit dans les Bêtes entre elles. Moine sauvé d'un peril mortel, par la bravoure d'une Aragnée. Curieuse avanture d'un Singe avec une Tortuë. Le Chardonneret saisi d'épouvante au braîment de l'Ane; & comment ce petit Oiseau se vange de cette grosse bête. Presence d'esprit & jugement d'un Singe, pour secourir des Lapins contre une Belette. La Simpatie & l'Antipatie se trouvent même entre les Etres inanimez. Le sang d'une blessure mortelle saute quelque fois au visage du Meurtrier. l'Homme tire beaucoup d'utilité de ces liaisons & de ces oppositions naturelles. Elles se trouvent entre les Enfans.

EPHORIN, [Le Contemplateur exacte.]

JEAN.

Ephorin. J'admire souvent, & je ne me lasse point de me demander quel Dieu la Nature avoit apellé à son Conseil, lors que Elle produisoit tous les différens genres d'Etres & de Créatures. Je remarque que cette Ouvriére universelle a mêlé dans toutes ses productions certaines simpaties & antipaties, amitiez & inimitiez qui sont cachées, & dont on ne sauroit rendre aucune raison évidente. En effet, tout ce qu'on pourroit dire là dessus,

ſus, c'eſt que la Nature a voulu ſe divertir à ce jeu là; & qu'un tel ſpectacle lui fait plaiſir, à peu près, comme à nous les combats de Coqs, de Chiens, &c.

Jean. Je vous prie de vous expliquer; car, je l'avouë, je ne pénetre pas aſſez où vous en voulez venir.

Ephorin. Puiſque vous le voulez, je vais épaiſſir ma Minerve, & me rendre plus intelligible: Vous ſavez que le Serpent eſt une Eſpéce de Reptile qui naturellement eſt ennemi de l'Homme.

Jean. Oui, je ſai qu'il y a entre ces méchantes bêtes & nous une Guerre irréconciliable, & qui durera toûjours tant que nous nous ſouviendrons de cette malheureuſe & funeſte pomme qui nous a fait tant de mal, & qui, hors une petite *poignée* d'Elus, a livré au Diable & à l'Enfer toute la Maſſe du Genre Humain.

Ephorin. Vous n'ignorez pas ce que c'eſt que le Lézard?

Jean. Il faudroit que je fuſſe bien neuf ſur la Terre.

Ephorin. l'Italie en produit quantité de grands, & qui ſont tout verds. Hé bien! cet animal-là, de ſon inſtinct, aime l'Homme & hait le Serpent.

Jean. Par quels indices cela peut il ſe conoitre?

Ephorin. De quelque côté qu'un homme tourne la tête, les Lézards s'y aſſemblent, ſe mettant en poſture & ſe détournant, pour contempler à leur aiſe cette face humaine qu'ils trouvent aparemment belle, & qu'ils admi-

mirent à la maniére *Lezardique.* Quand vous crachez, ils se font un régal de lécher ce que vous avez rendu par la bouche: j'en ai vû avaller l'urine des enfans. Ils se laissent prendre, manier; blesser même impunément par les petits Garçons; & quand ceux ci les portent à la bouche, ils se font un plaisir de lécher la Salive. Au reste: lors que, après qu'ils sont pris, on les oppose les uns aux autres vous ne sauriez croire avec quelle fureur, avec quel acharnement ils se battent; mais sans jamais faire le moindre mal à celui qui les expose & les excite au combat. Quand quel-cun se promène dans la Campagne par un chemin creux, remuant un buisson, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils avertissent leur homme: ceux qui ne sont pas accoutumez à ce bruit-là s'imaginent que c'est un Serpent: mais lors que vous y regardez de près. Vous êtes tout étonné de voir que ce sont des Lézards: ils tournent la tête pour vous contempler, jusqu'à ce que vous vous arrêtiez: recommencez vous à marcher? ils recommencent à vous suivre. Si vous vous arretez pour quelque autre chose, ils reprennent le soin de vous avertir. Vous diriez qu'ils joüent; & que c'est une vraïe joïe pour ces petits animaux de pouvoir joüir de la presence d'un homme.

Jean. Cela est admirable.

Ephorin. Un jour, je vis un Lézard fort grand, & encore plus verd, qui, à l'entrée d'un creux, étoit aux prises avec un Serpent. D'abord nous ne savions ce que c'étoit; car nous ne découvrions point l'Ennemi. Un Ita-

Italien, qui étoit avec nous, assura qu'il y avoit un Serpent dans la Caverne. Un peu après le Lézard s'aprocha de la compagnie: vous eussiez dit qu'il nous montroit ses blessures, & qu'il nous prioit d'y remédier; se laissant presque prendre. Autant de fois que nous nous arrêtions, aussi faisoit le Reptile; & toûjours nous regardant. Le Serpent lui avoit presque rongé tout un côté; de verd il l'avoit teint en rouge par cet endroit-là.

Jean. Oh, que n'étois je de la troupe! Je me serois fait un plaisir de vanger le triste sort de nôtre bon Ami.

Ephorin. Nous ne manquions pour cela, ni de bonne volonté, ni de courage: mais il n'y avoit pas moïen: le Vainqueur, tout victorieux qu'il étoit, craignant nos mains auxiliaires, s'étoit caché dans le fond de l'Antre. Nous ne laissâmes pourtant pas, au bout de quelques jours, de repaître agréablement nos yeux du Spectacle de la Vangeance.

Jean. Ah, la bonne nouvelle! certainement vous me rejoüissez. Mais comment fites vous pour punir ce cruel *rongeur*?

Ephorin. Nous ne fûmes pas les Exécuteurs de la Justice céleste; nous n'en eûmes que la vuë; & voici comment: nous promenant, par hazard, au même endroit, nous apercumes le Serpent qui venoit de boire à une fontaine qui étoit proche de-là: car il faisoit une chaleur prodigieuse; & si brulante, que nous mêmes étions en danger de mourir de soif, faute de trouver de l'eau. Il survint, fort à propos d'un Champ voisin, un Garçon de treize ans, fils de la même maison,

où, aïant tous quité Boulogne, à cause de la peste, nous nous étions réfugiez à la Campagne. Ce jeune homme, armé d'un de ces rateaux, dont les Païsans se servent pour étendre, ou pour ramasser le foin coupé, ce jeune homme, dis-je, voïant le Serpent, fait un grand cri.

Jean. De peur apparemment?

Ephorin. Tout le contraire; c'étoit de joïe; & comme pour insulter à un Ennemi découvert, & qui ne sauroit plus échaper. Le Garçon, en même tems, vous décharge un grand coup de son outil sur la bête Scélérate: celle-ci, à l'ordinaire, se ramasse, se plie, & se replie: l'agresseur continuë; & ne cesse de fraper, jusqu'à ce que le Serpent, blessé mortellement à la tête, s'étend de toute sa longueur, ce qu'ils ne font jamais qu'en mourant. C'est là l'origine d'un apologue, ou fable que vous aurez, sans doute, oui plus d'une fois: une Ecrevice donnoit le couvert à un Serpent; &, violant la Sainte Loi de l'Hospitalité, le tuë: le voïant étendu de son long; *c'est ainsi*, dit elle, *que tu devois marcher pendant ta vie.*

Jean. Oh que vôtre jeune homme fit bien! Mais voïons la suite.

Ephorin. Le Garçon, prenant l'animal, avec son rateau, le pendit à un arbrisseau sur la Caverne; & nous remarquâmes, pendant quelques jours, que les feuilles étoient teintes de son venin. Les Païsans de ce lieu-là nous contérent quelque chose de plus surprenant; & nous donnerent le fait pour une Histoire avérée, & dont on ne pouvoit raison-

sonnablement douter. Ces bonnes Gens, épuisez de travail, & de chaleur, s'endorment quelque fois dans le champ même qu'ils cultivent; aïant souvent, auprès d'eux une canne de lait, ce qui leur sert à la fois, de boire & de manger. Or vous saurez que *la Gent Serpentine* aime extremement le lait : c'est pourquoi, il n'est pas rare qu'un de ces Reptiles se glisse dans le Vaisseau : mais les Païsans ont un remède pour obvier à un tel mal.

Jean. Quel remède, s'il vous plait?

Ephorin. C'est de froter d'ail l'embouchure du pot : car les Serpens ont horreur de cette odeur-là.

Jean. Que vouloit donc dire Horace [1] quand il ecrivoit que l'ail est un poison *plus pernicieux que la ciguë*, puisque, suivant vôtre récit, c'est un antidote, un remède contre le venin?

Ephorin. Mais écoutez quelque chose de plus facheux. Quelque fois les Serpens rampant tout doucement jusqu'au menton du Païsan qui dort la bouche ouverte, lui entrent dans le Corps, & s'entortillent dans son estomac.

Jean. Est-ce donc qu'un homme qui a le malheur de loger un tel hôte, ne meurt pas sur le champ?

Ephorin. Non : mais l'avanture n'en est guére moins funeste : car l'homme mêne une vie miserable & languissante; & il n'y a point d'autre soulagement pour le pauvre malade, que de prendre, pour nouriture, du lait,

[1] Epod. Od. 3.

lait: ou ce qu'on fait être le plus du goût de ce Monfieur le Serpent, qui quoi que fort étranger dans fon auberge, mange à bon compte, fait grand' chére aux dépens de la bourfe & de la fanté de fon hôte.

Jean. Un mal fi extraordinaire eft il donc abfolument incurable?

Ephorin. Il faut manger de l'ail tant qu'on peut: c'eft l'unique reffource pour l'efperance de la guérifon.

Jean. Je ne m'étonne donc plus fi les Moiffonneurs aiment tant l'ail; & s'il en font un ragoût délicieux.

Ephorin. Et qui plus eft, ils s'en fervent auffi comme d'un bon *reftaurant* contre le travail & le chaud. Mais, dans ce peril des Païfans, croiriez vous que fouvent le Lézard, quoique fi petit, & aparemment de nulle défenfe, ne laiffe pas de fauver fon homme?

Jean. Par quel moïen?

Ephorin. Lors qu'il voit le Serpent en embufcade, il rode fur le coû, & fur le vifage de l'homme; & il n'a point de repos, jufqu'à ce que, à force de chatouiller, ou de grater, il n'ait réveillé fon ami qui dort fi mal à propos. Or le Travailleur, réveillé dès qu'il aperçoit auprès de foi le Lézard, conçoit tout auffi tôt que la bête venimeufe eft quelque part à l'afût; & regardant de tous côtez, il fait fi bien qu'il la découvre & la met hors d'etat de nuire au Genre Humain.

Jean. Admirable vertu de la Nature.

Ephorin. De plus: il n'y a point d'animal

qui

qui ſoit plus ennemi de l'Homme que le Crocodile : cette Bête vorace ne fait ſouvent qu'un repas d'un Individu de nôtre Eſpèce : elle ajoute même la ruſe & l'artifice a là férocité: car le Crocodile a la malice de ſe remplir la gueule d'eau, & d'en arroſer le chemin, afin de le rendre gliſſant ; en ſorte que ceux qui viennent puiſer au Nil, ſe laiſſant tomber, l'Ennemi, qui eſt aux aguets, ſaute deſſus, & les dévore à meilleur marché. Vous n'ignorez pas que le Daufin, quoique habitant d'un autre Elément eſt au contraire, un grand *Philantrophon* [1].

Jean. On m'a fait le Conte fameux d'un jeune homme chéri tendrement par ce poiſſon-là ; & j'ai oui auſſi une autre fable encore plus célèbre touchant le muſicien Arion.

Ephorin. Et même à la chaſſe, ou pêche des Mulets [2] les Pêcheurs emploïent, au lieu de Chiens, l'adreſſe & le ſecours des Daufins,

1 *Amicum homini* ; *ami de l'homme.*

2 *Mugil*, ou *Capito têtu*, eſpèce de poiſſon qui a une groſſe tête : Voi. Pline, Hiſt. Nat. Livr. 9. Ch. 8.

A la chaſſe : Pline, dans le même Chapitre, dit que cela arrive dans un Etang nommé *la Lanterne*, au territoire de Nimes, dans la Province de Narbonne ; & ſur le Golfe Taſſique. Oppien auſſi, au dernier de Son *Alieuticon*, decrit cette coutume de chaſſer avec des Daufins, ſur la Mer Egée, vers Eubée. Or ce que Eraſme dit, *au lieu de chiens*, Oppien le marque auſſi, par une application de comparaiſon : *ſic piſces ad terram*, dit il, *pellunt delphines, tanquam ad viros venatores, canes mutuis latratibus feram citant : les Daufins pouſſent & chaſſent les poiſſons vers la terre ; à peu près comme les chiens, en jappant à l'envie, font ſortir la bête fauve vers* les chaſſeurs.

fins, qui, après avoir reçu une petite portion de la proïe, ont l'honnêteté de se retirer. La docilité de ces poissons dans cette chasse *aquatique* est si grande, que quand ils y ont commis quelque faute, ils ne trouvent point mauvais qu'on les châtie. Ils se montrent souvent en pleine Mer aux *Navigateurs*, sautant de joïe, & comme se divertissant sur l'eau: quelque fois ils nagent vers le Vaisseau; quelque fois ils prennent plaisir à traverser d'une voile à l'autre; tant la fréquentation des hommes leur est agréable & les réjoüit. Mais autant le Daufin veut de bien à l'Homme, autant veut il de mal au Crocodile; c'est son ennemi Capital. Il sort tout exprès de la Mer; & entrant fierement dans le Nil, qui est le Roïaume du Crocodile, il excelle assez en courage, en valeur, pour oser se mesurer avec un Ennemi, armé de dents, de griffes, & d'une écaille si dure que le fer ne sauroit la pénétrer: lui pouvant à peine mordre; par la raison qu'il a la gueule trop basse, & qui lui tend vers la poitrine. Mais que fait nôtre redoutable Protécteur? Il fond impétueusement contre l'Ennemi: puis en étant tout proche, il se met tout d'un coup sous lui; & tirant ses nageoires, il lui fend, il lui dechire le mollet du ventre, seul & unique endroit par où le Crocodile est vulnerable.

Jean. C'est une chose admirable que chaque bête conoit d'abord son ennemi, quand même elle ne l'auroit jamais vû: elle sait pourquoi on l'attaque, & la maniére de se défendre; au lieu que la Nature a refusé cela

sa à l'Homme, qui n'auroit pas même horreur d'un Tiran, si on ne l'avertissoit; ou, si par sa propre experience, il ne savoit de quoi cette Bête feroce, à figure humaine, est capable.

Ephorin. Il ne vous est pas nouveau, à ce que je croi, que le Cheval est nai pour le service de l'Homme: mais peut-être ne savez vous pas qu'il y a une guerre mortelle entre le Cheval & l'Ours, bête qui, surement n'est pas de nos amies, & qui nous fait tout le mal dont elle est capable. Le Cheval donc, reconoissant cet ennemi-là, sans l'avoir jamais vû, & comme par une espèce d'inspiration, ne le rencontre pas plûtôt qu'il se prépare au combat.

Jean. Quelles sont les armes *chevalines*?

Ephorin. Il y a dans son fait plus d'adresse que de force. Il passe par dessus l'Ours; & dans le saut même, il lui donne de ses piez de derriére contre la tête: pendant ce tems là, l'Ours, ne perdant point de tems, tâche, avec ses griffes, de déchirer le ventre de cheval. l'Aspic est pour l'homme un venin mortel: c'est contre lui, que *l'Ichneumon*, espèce de Blaireau, entre volontiers en lice. Le même *Ichneumon* est l'ennemi implacable du Crocodile. Les Eléphans sont aussi tres affectionnez à nôtre Espèce [1]: car ils ont l'honnêteté de remettre dans le vrai chemin les voïageurs qui s'égarent; & d'ailleurs

[1] Pline raporte tout cela des Eléfans, Hist. Nat. Liv. 8, Ch. 5. & en d'autres endroits dont Esaïe fait mention.

leurs ils ont beaucoup de reconoissance & d'attachement pour leur Gouverneur. On raporte aussi des exemples de leur amour & de leur tendresse pour de certaines Personnes. On dit qu'en Egipte, une de ces grosses & pesantes Machines devint eperdûment amoureuse d'une jeune *bouquetiere*, Maîtresse d'Aristophane, & laquelle ce fameux Grammairien, qui, par là devenoit le Rival d'une Bête, aimoit passionnément. Un autre Elephant, on ne dit point s'il étoit mâle ou fémelle, brula d'une ardeur si violente, pour un jeune Siracusain, nommé Ménandre, que quand le Quadrupède amoureux ne voïoit point son amant, son chagrin l'empêchoit de manger. Mais, sans nous arrêter à plusieurs autres Histoires de la même nature qu'on fait sur cette matiére-là, le Roi Bacchus, aïant résolu de tourmenter trente hommes, les condamna tous à être attachez à des poteaux, & presentez à autant d'Eléphans. Mais ces bons animaux regarderent les vrais ou faux Criminels sans les toucher; & quelqnes efforts, que des gens, commandez pour cela, pussent faire, pour les mettre en fureur, ils ne voulurent jamais être les Ministres & les Exécuteurs de la cruauté du Prince. Or cet animal, qui, comme vous voïez, est naturellement si prévenu en nôtre faveur, faute peut-être de nous bien conoître, cet animal, dis-je, a une guerre furieuse avec le Dragon des Indes, qu'on dit être d'une grandeur énorme. Ces deux Ennemis en viennent souvent aux prises; & alors ils se battent avec tant de furie & d'acharnement, que,

&

& cela n'eſt pas rare, les deux Champions demeurent ſur la place, & périſſent ſur le champ de Bataille. Aureſte le Dragon eſt l'ennemi de l'Homme, & cherche de ſoi même à nous faire du mal. Il y a une pareille animoſité entre l'Aigle & les Dragons de la petite Eſpèce: vous noterez que cette Reine des Oiſeaux n'eſt rien moins que nôtre ennemie: on raporte même que Sa Majeſté *Aquilaire* a quelque fois honoré nôtre Eſpèce de ſa flamme amoureuſe, & que des aigles mâles ont aimé des femelles humaines. Ce même Oiſeau eſt dans une diviſion mortelle avec le *Ciminde*, qui eſt un Epervier de nuit. l'Elephant hait auſſi le Rat, animal dont l'Homme ne s'accommode pas non plus; & la groſſe bête a tant de dégout pour la petite, que de la mangeaille, où elle aura vu un rat, lui fait horreur. On ne peut pas aporter la raiſon de cette averſion-là: car, par exemple, que l'Elephant abhorre la Sangſuë, cela n'eſt pas ſurprenant; puiſque ſi, par hazard, il en a avalé une en buvant, il ſent des trenchées & des douleurs horribles. De plus: il n'y a preſque pas de bête qui aime plus l'Homme que le Chien, & qui le haïſſe plus que le Loup; la ſeule vuë de ce dernier nous fait perdre la voix. Or entre le Chien & le Loup ne régne-t-il pas une haine irréconciliable? C'eſt par la même prevoïance de la Nature, que le Loup eſt ſi oppoſé à la Brebis, qui dépend entiérement de la providence des hommes: car un des principaux ſoins de nous autres Mortels, c'eſt de protéger les bêtes innocentes; &, ſur tout, celles qui naiſſent

pour être les victimes de nôtre *Gueule* & de nôtre Gourmandise. Au contraire, tout le Monde court au Loup, tout le Monde s'arme contre lui, comme étant un Ennemi public du Genre Humain; & les Chiens, comme nos meilleurs amis, entrent volontiers dans cette Guerre-là; ils nous y font d'un grand secours. C'est cette aversion-là qui a donné lieu au Proverbe, *nous ne leur ferons non plus de quartier qu'aux Loups.* Le Lièvre Marin [1] est un poison sans remède; & quand quelcun a eu le malheur d'en manger, c'est fait de sa vie. Mais aussi, par une antipatie réciproque, ce même poisson meurt au simple attouchément d'un homme. La Panthére est mechante & tres féroce à la figure humaine; & cependant, elle craint si fort la Hiène, que elle n'oseroit en soûtenir l'attaque, ni se battre avec elle. C'est là dessus qu'on se fonde, pour dire, qu'en portant sur soi du cuir de Hyène, on n'est jamais attaqué de la Panthére; tant l'impression de Mere Nature est vive & pénétrante. On ajoute à cela une circonstance experimentale, plus curieuse que croïable. Pendez, vous disent ils, une peau de Panthére & une peau de Hyène à l'opposite l'une de l'autre, vous verrez sensi-

1 *Lièvre marin:* Pline dit cela Liv. 32. Ch. 1. Il raconte la même chose dés Pantheres & dés Hiènes: la Hyène est une bête féroce assez semblable à un Loup pour le poil, qui est plus rude & plus épais avec une criniére le long du dos. On dit qu'elle contrefait la voix d'un homme; & qu'aïant entendu dire son nom, elle l'apelle pour le dévorer.

ſiblement que tout le poil de la peau de Panthére tombera. l'Aragnée eſt, quoique malgré nous, un de nos animaux domeſtiques: mais autant cette fileuſe nous eſtime, autant elle déteſte le Serpent [1]: quand, par hazard une Aragnée découvre un Serpent qui prenant le frais, ſe met à ſon aiſe ſous un arbre, auſſi tôt, ſe balancant & dêcendant ſur un des fils de ſa trame, elle va ficher ſon éguillon tout au beau milieu du front de ſon ennemi; & le bleſſe ſi dangereuſement, que le reptile, après s'être plié, replié, roulé quelque tems, par la violence de la douleur, expire enfin dans cet horrible tourment. Des Gens dignes de foi; & qui plus eſt, témoins oculaires, m'ont aſſuré que l'Aragnée faiſoit la même irruption ſur le Crapaud, mais non avec le même ſuccès: car celui-ci, dès qu'il ſe ſent frapé, plus fin, & plus habile que le Serpent, va mordre du Plantin, remède infaillible pour lui, & qui le tire de ſon mauvais pas. Il faut que je vous faſſe un conte Anglois. Vous ſavez qu'en ce Païs là, on couvre les planchez de jongs verds. Un Moine avoit apporté dans ſa chambre quelques paquets de jongs; & les avoit laiſſès-là juſqu'à ce qu'il fût en commodité de les étendre. Le Révérend, s'étant couché ſur le dos, après diné, & dormant de bon appetit ſur ce lit frais & de verdure, ſortit d'un paquet un gros Crapaud, qui ſe campa ſur la bouche de mon Moine; & qui, de ſes quatre pattes, aſſiegeoit tant la Levre Supe-

1. Pline écrit la même choſe Liv. 10. Ch. 24.

perieure que celle d'en bas, Dans une si facheuse Conjonċture, quel parti prendre ? Oter le Crapaud, la mort étoit certaine : le laisser dans son poste ? c'étoit quelque chose de plus cruel que de mourir. Dans ce terrible embaras quelques uns proposérent qu'on portât le *Périclitant*, dans la posture où il étoit, que on le portât, dis-je, près d'une fenêtre où une Aragnée, de belle & bonne taille, travailloit actuellement à sa pièce de toile. L'avis fut aussi tôt exécuté. Dès que la Tisserande aperçut son Ennemi, s'élancant, sur son fil contre le crapaud, elle lui enfonce son petit dard ; & après avoir fait le coup, elle retourne promptement à son Ouvrage. Le Crapaud s'enfla ; mais on ne l'arracha point. l'Aragnée retourne à la charge : l'enflure augmente ; mais la bête vit toûjours. Enfin piqué, pour la troisième fois, il retire ses pattes & tombe mort. Ce fut la reconoissance que cette Aragnée, dont le Naturel étoit excellent, marqua à son hôte, qui, aparemment par paresse, l'avoit laissé vivre & travailler.

Jean. Le Moine, de sa part, ne pouvoit pas païer assez un tel service ; & il devoit plûtôt laisser tapisser toute sa cellule d'une si riche haute lice, que de faire le moindre mal à celle qui lui avoit sauvé la vie. Sérieusement l'Histoire est admirable ; il n'y manque qu'un peu plus de certitude.

Ephorin. Je vais vous en dire une autre que je ne sai ni par la Lecture, ni par oui dire ; mais que j'ai vu de mes propres yeux. Le Singe a pour la Tortuë une aversion incon-

ce-

cevable; & c'eſt de quoi, quel-cun voulut à Rome, nous donner le divertiſſement. Aïant mis une Tortuë ſur la tête de ſon Garçon, il la couvrit du Chapeau; & puis il fait voir ce ſpectacle au Singe. Celui-ci, ravi de voir le jeune homme, ſaute ſur ſon épaule, ſe faiſant une joïe de pouvoir chaſſer ſur ſa tête. Dans cette bonne diſpoſition, l'animal ôte le Chapeau: mais voïant la Tortuë, de quelle horreur ne fût il pas ſaiſi? Il reſaute au plus vîte; on le voit tranſi de fraieur; tournant la tête timidement; & s'imaginant que la Tortuë & ſa maiſon alloient lui tomber ſur le dos. On pouſſa l'expérience plus loin. Nous attachâmes la Tortuë à la chaine du Singe; ſi bien qu'il ne pouvoit ni fuir, ni ne pas voir ſon ennemie. Vous ne ſauriez croire dans quel tourment étoit le pauvre animal: il étoit preſque mort de peur: ſe détournant de tems en tems il tâchoit, avec ſes piez de derriere, de chaſſer la bête qui, étant bien liée, n'avoit garde de l'attaquer. Enfin, le malheureux Singe rendit, par haut & par bas tout ce qu'il avoit dans le Corps; & la force de l'épouvante lui donnant la fièvre, on fut obligé de le déchaîner; & on lui fit boire du vin & de l'eau pour lui remettre le cœur.

Jean. Cependant, il ne paroit point que la Tortuë ait rien qui puiſſe effraïer le Singe.

Ephorin. Peut-être y a-t-il quelque raiſon cachée: nous ne la conoiſſons point, il eſt vrai; mais la Nature qui en ſait plus que nous, pourroit nous révéler ſon Miſtére. Car

par

par exemple pourquoi le petit oiseau, que les Latins nomment *Acanthis*, & qu'on croit être le Chardonneret, a-t-il tant d'aversion pour l'Ane? La raison en est facile à deviner: c'est que l'animal aux grandes oreilles se frote contre les épines où cet oiseau fait son nid, & en mange les fleurs. Or il est certain que cette crainte du Chardonneret, si c'est lui, est si grande, que quand il entend braire l'Ane, fût ce de loin, il jette ses œufs; ou que ses petits en tombent de fraïeur. Mais en revanche, ce n'est pas impunément que son ennemi lui fait tant de mal.

Jean. En quoi donc cette petite bête peut elle nuire à une si grosse machine?

Ephorin. En quoi? Elle creuse, avec le bec [1], les blessures que l'Ane a reçu, soit par les coups de bâton, soit par le trop de charge. De plus elle lui pique le mollet des naseaux. On peut de même former quelque conjecture sur l'animosité réciproque qui est entre le Renard & le Milan: c'est que l'oiseau de proïe tendant des piéges aux petits

[1] Pline L. 10. C. 74. attribuë cela à *l'Aegythe*, autre petit oiseau qui a une grande antipatie avec l'Ane: *Asinus*, dit il, *Spinetis se scabendi causa atterens, nidos Ægythi dissipat, quod illa adeo pavet, ut voce rudentis omnino audita, ova ejiciat, pulli ipsi metu cadant: igitur advolans, ulcera ejus rostro excavat: L'Ane, se frotant contre les Epines pour se grater, dissipe les nids de* l'Ægithe: *de quoi ce petit oiseau a tant de peur, qu'à la seule voix du Chantre braïant, il jette ses œufs; la crainte fait même tomber les petits: c'est pourquoi il creuse avec le bec, les blessures du gros animal.* En suite, ce célèbre Naturaliste assure que c'est pour la même raison, que *l'Acanthis* est ennemi de l'Ane.

tits du Renard le fin quadrupède rend la pareille au Milan. Il en est de même entre la Souris & le Héron. On peut raisonner, à peu près sur ce fondement là touchant la haine mutuelle entre l'Emerillon, tres petit oiseau, & le Renard Car l'Emerillon casse les œufs des Corbeaux: il est molesté par le Renard; & il le moleste à son tour, en harcelant ses petits: ce que le Corbeau aïant vû, il s'est mis dans les intérets du Renard; & il l'assiste contre un ennemi qui leur est commun. Mais à peine peut on deviner la raison de l'antipatie qui est entre l'Aigle & le Cigne; le Corbeau & le Loriot, petit oiseau tout jaune; entre la Corneille & la Chouètte; entre l'Aigle & le Roitelet; à moins qu'on ne dise que l'Aigle est jalouse, trouvant fort mauvais que ce dernier qui est presque le plus petit des oiseaux, en soit apellé le Roi. Pourquoi tous les petits Oiseaux sont brouillez avec la Chouète; la Belette avec la Corneille; la Tourterelle avec le *Pirale*, petit insècte qui a des ailes & quatre piez, & qui ne vit que dans le feu [1]: les Ichneumones Guêpes avec les Aragnées *Phalangiennes*, ou Tarantules; les Canards avec les Moüètes, oiseau bon à manger; la *Harpe*, espèce de Vautour avec la Buse ou le Butor; le Loup-Cervier avec le Lion: d'où vient tout cela: De plus: pourquoi *le peuple souriquois* a-t-il tant d'horreur pour un arbre plein de formis? D'où

1 *La Tourterelle avec le Pirale*: sur tout cela lisez, si vous voulez, ou si vous le pouvez, Pline, Li. 10. Ch. 74.

D'où procède cette Guerre irreconciliable entre l'Escarbot & l'Aigle? Car l'Apologue a été inventé sur la nature même des Animaux. Pourquoi vers le Mont Olinthe, dans un certain Canton, les Escarbots y meurent ils dès qu'on les y transporte? Et parmi les *Aquatiles*, par quelle raison le Mulet & le Loup marin sont ils si mal ensemble, aussi bien que le Congre & la Lamproïe: qu'ils se rongent la queüe, les uns aux autres? La Sauterelle poisson hait si fort le Polipe, qu'il lui suffit de le voir de près pour mourir de peur. Au contraire, la Nature a uni certains animaux par un instinct secret & merveilleux de bienveillance mutuelle: par exemple: le Paon avec la Colombe; la Tourterelle avec le Perroquet; le Merle avec la Grive; la Corneille avec le Héron: tous ces Oiseaux se secourent réciproquement contre le Renard, & leurs autres ennemis communs. Le *Muscule*, un des plus petits poissons de la Mer, nageant devant la Baleine, lui môntre le chemin; & on ne sauroit dire pourquoi il veut bien lui servir ainsi de guide. Car que le Crocodile [1] ouvre la gueule pour laisser entrer chez lui le Roitelet, cela ne peut pas s'apeller Simpatie ou amitié naturelle, puisque ces deux animaux y trouvent leur compte: le Crocodile, fort aise qu'on lui nettoïe les dents, embrasse avec plaisir, l'occasion de se faire grater; & de l'autre côté, le petit oiseau, qui cherche à manger, fait un Co-
pieux

1 Consultez Ammian Li. 22. Diodore de Sicile; & Aristote Li. 1. Ch. 6. de son Histoire.

pieux repas de ce qui reſte dans les dents du gros & vorace animal, dont l'Ordinaire eſt force poiſſon, & bien choiſi. C'eſt pour le même ſujet que le Corbeau ſe met ſur le dos de la Truïe. Entre *l'Anthe*, & *l'Egite*, oiſeaux dont l'un contrefait le henniſſement du Cheval, & l'autre eſt ce grand ennemi de l'Ane [1], il y a une haine ſi furieuſe & ſi opiniatre, que même, à ce qu'on dit, leur ſang ne ſauroit ſe mêler. Cela revient à une autre experience, peut-être auſſi vraïe, qui eſt que les plumes des autres oiſeaux ſe conſument & s'uſent ſi on les mêle avec la plume d'Aigle. l'Eprevier eſt, le perſécuteur de la Colombe, mais la Crécerelle, qui n'eſt qu'un petit oiſeau la défend; & voici comment. l'Eprevier abhorre la vuë & la voix de la Crécerelle; & la Colombe le ſait bien. Ainſi, par tout où ce petit oiſeau ſe tient caché, la Colombe ne quite point l'endroit, tant elle a de confiance en ſa protectrice [2].

Quel

1 Voïez Pline touchant le ſang de *l'Anthe* & de *l'Egithe*, auſſi bien que ſur ce qui ſuit.

2 Columelle, Liv. 1. raconte ainſi la choſe. *Tam faſtidioſa columba eſt, ut ſæpe, ſuas ſedes peroſa, ſi detur évolandi poteſtas, relinquat: quod frequenter in his regionibus, ubi liberos habent egreſſus, accidere ſolet. Id ne fiat, vetus eſt Democriti præceptum. Genus accipitris* tinnunculum *vocant ruſtici, qui fere in ædificiis nidos facit. Ejus pulli ſinguli fictilibus ollis conduntur; ſtipatis que operculo ſuperponuntur, & gypſo lita vaſa in angulis columbarii ſuſpenduntur, quæ res avibus amorem loci ſic conciliat, ne unquam deſerant; la Colombe eſt ſi difficile, que ſouvent ſe dégoûtant de ſa demeure, elle la quite, dès qu'elle trouve le moïen de s'envoler. Pour obvier à un tel inconvénient, il y a un vieux précepte de Democrite. Les Païſans nomment* Tinnuncule

Quel Savant eſt aſſez avant dans la Confidence de la Nature, pour pouvoir au moins conjecturer par quelles raiſons la Crécerelle aime la Colombe ou le Pigeon; & pourquoi l'Eprevier à tant d'averſion pour la Crécerelle? Et comme quelque fois le plus petit animal rend ſervice à la plus groſſe bête, auſſi, par une raiſon contraire la moindre bête peut-être extrèmement nuiſible au plus gros animal. Il y a un petit poiſſon qui reſſemble au Scorpion, & qui eſt grand environ comme l'Aragnée de Mer: hé bien! cette petite bête s'attache par un éguillon, ſous la nageoire aux Thons, qui quelque fois ſe trouvent plus grands que des Daufins; & leur cauſe une douleur ſi aiguë, ſi violente que ſouvent ils en ſautent ſur le Vaiſſeau. Ce petit ſcélérat fait le même aux Mulets *aquatiques*. Pourquoi le Lion [1], ce Roi des Quadrupèdes,

cule *une eſpèce d'Oiſeau, qui preſque toûjours fait ſon nid dans les Edifices. On met ſeparément ſes petits dans des pots de terre bien épais, & ſur chacun deſquels on appoſe un convercle; puis aïant enduit de plâtre ces mêmes pots, on les pend dans les coins du Colombier, ce qui attache ſi fort les Pigeons qu'ils perdent pour jamais l'envie de changer.*

1 Pline en fait mention: & Plutarque en parle dans ſon Commentaire ſur la haine & l'envie. Saint Ambroiſe, L. 6. C. 4. Hexameron, dit que le Lion craint le Coq, principalement, quand il eſt blanc. Lucrèce, cherchant la cauſe de cette antipatie, dit, Ch. 4 de ſon Poëme Philoſophique:

Quinetiam gallum nocte explaudentibus alis
Auroram clarâ conſuetum voce vocare,
Quem nequeunt rapidi contra conſtare leones
Inque tueri: ita continuò meminere fugar.
Nimirum quia ſunt gallorum in Corpore quædam
Semina; quæ cum ſunt oculis immiſſa leonum,

Pu-

des, & qui le rend si redoutable à tous les autres animaux sans en excepter l'Homme, pourquoi, dis-je, le Lion s'effraie t-il, tremble-t-il au chant du Coq?

Jean Afin que je ne sois pas tout à fait franc dans ce repas-ci; & pour y païer un peu d'écot; je veux vous régaler d'une chose dont je fus témoin oculaire dans la Maison de Thomas Morus, un des plus celèbres hommes de l'Angleterre & de nôtre Siècle. Ce Seigneur avoit un Singe aussi gros qu'on en puisse voir. Un jour que, pour mieux guerir une blessure que ce Singe avoit reçu, je ne puis vous dire par quelle avanture, on l'avoit déchainé, & laissé courir sur sa bonne foi; il alla prendre l'air du Jardin: au bout de ce Jardin étoient enfermez des Lapins sur lesquels une Belette, qui les couchoit en vûe, qui les lorgnoit, avoit des desseins de conquête & de rapine. Nôtre Singe s'arrête; la rencontre ne lui plait point; mais il veut en voir le denoûment & la conclusion. Tant qu'il crut que les Lapins ne couroient aucun risque, il ne branla point, se contentant de voir la Scène, & d'y assister en simple Spectateur. Mais la Belette aïant en domma-

Pupillas interfodiunt acremque dolorem
Praebent, ut nequeant contra durare feroces.

Et même le Coq qui, sur la fin de la nuit, bat tant des ailes, a coutume d'apeller l'Aurore à pleine voix; les rapides Lions n'oséroient ni l'entendre, ni le regarder; prenant aussi tôt la fuite. La raison de cela est qu'il y a dans le Corps des Coqs certaines semences, qui lancées dans les yeux des Lions, leur piquent les prunelles; ce qui leur cause une douleur si aigüe, que ces animaux feroces ne sauroient y résister.

magé la Cage, qui étoit feparée de la muraille; fi bien que, par là, il étoit à craindre que les Lapins, n'étant plus retranchez par derriére, ne devinffent la proïe de l'Ennemi, le Singe, jugeant alors qu'il devoit entrer dans l'Action, & faire auffi fon rôle, faute fur une certaine poutre; & ainfi monté, il vous remet la Cage en fon ancienne place; & cela, avec tant d'adreffe & d'induftrie, qu'un homme n'auroit pas pu mieux faire. D'où il y a fujet d'inférer que le Singe aime le Lapin, & qu'il prend à cœur fa Confervation. Une circonftance curieufe, c'eft que ces bêtes enfermées ne conoiffoient guére le péril qui les menaçoit; & loin de fe défier de l'animal Scélérat, elles le careffoient, elles le baifoient à travers les bareaux: mais le Singe, qui en favoit plus long, fuppléa à la fimplicité de ces bonnes gens.

Ephorin. Les Singes aiment beaucoup les petits chiens; ils fe font un plaifir de les tenir entre leurs pattes, & de les embraffer: mais vôtre Singe étoit un héros en bonté naturelle; & fon action génereufe méritoit récompenfe.

Jean. Auffi l'eut il?

Ephorin. Quelle!

Jean. Ce qu'il préferoit à tous les éloges du Parnaffe; un morceau de Pain, qui, à ce que je croi, lui fût jetté par un Domeftique; & que le bon animal, qui venoit de démentir la malignité de fon Efpece, mangea de grand appétit.

Ephorin. Mais ce qui me caufe le plus d'étonnement & d'admiration, c'eft de trouver dans

dans les Etres, qui n'ont point d'Ame: ou qui du moins n'ont, sans contredit, point ce sentiment, d'y trouver, dis-je, ces sortes de simpaties & d'antipaties; car c'est ainsi que les Grecs appellent les impressions naturelles de l'Amitié, & de l'Inimitié. Je ne veux point parler du Frêne, dont le Serpent ne peut supporter l'Ombre, en quelque longueur qu'elle soit étenduë: ensorte que si vous mettez du feu, tout au tour de l'endroit, le Reptile choisira plûtôt de se jetter dans la flamme: que de s'enfuir vers l'Arbre. Car il y a une infinité de semblables exemples. Les Chenilles, lors que renfermées dans leur petit parchemin, par l'ouvrage de la Nature, elles se transforment en Papillons; ces vers nous paroissent tout à fait morts; & vous avez beau les manier, ils ne feront pas le moindre mouvement: mais que une aragnée vienne à passer dessus? Tout d'abord la Chenille se remuë; & cette petite Bête qui ne sent point le doigt d'un Homme, qui presse: sent les piez d'un Animal qui n'est presque rien; & qui de plus marche très doucement il recouvre enfin la vie dans ce danger-là.

Jean. C'est à dire, que cet Insecte même avant de naître, sent son Ennemi capital. Cela a quelque raport avec ce qu'on dit de ceux qui ont été tuez par le fer. Si celui qui n'a nulle part au meurtre, aproche du Mort, il n'arrive rien de nouveau: Mais dès que l'Homicide se presente, tout aussitôt le Sang coule, comme si la blessure étoit toute fraîche: & on assure que par cet indice-là, on a conu, plus d'une fois, l'Auteur du Crime. *Ephe-*

[1] Pline dit l'avoir experimenté, Liv. 6. Ch. 10.

Ephorin. Et ce n'eſt pas ſans fondement qu'on aſſure cela. Mais pour ne pas faire ici des Contes de Démocrite, ne voïons nous pas, par une expérience confirmée, qu'il y a une ſi grande oppoſition entre le [1] Chêne & l'Olivier, que tous deux, étant plantez dans la Foſſe l'un de l'autre, meurent infailliblement? Le Chêne s'accorde ſi mal avec le Noïer, que la proximité du dernier eſt capable de le faire mourir; quoi que, à dire le vrai, le Noïer eſt ſi mal faiſant, qu'il gâte généralement toutes les Semences, & tous les autres Arbres. De plus: au lieu que la Vigne embraſſe tout avec ſes tendrons, elle fuit le Choux; & comme ſi elle avoit du ſentiment, elle ſe détourne uniquement de ce Légume pour ne point l'avoir pour apui. Or, qui a fait conoître a la Vigne, qui l'a averti que ſon Ennemi étoit auprès d'elle? Car le Suc de Choux eſt contraire au Vin; & c'eſt par cette raiſon-là qu'on en prend ordinairement contre l'Ivreſſe. Mais le Choux d'un autre côté, ne manque pas d'Adverſaire: car ſi on le ſème vis à vis de deux eſpeces d'Herbes, dont l'une s'appelle Pain de Pourceau, & l'autre Origan, il ſèche, & perd toute ſa force. On voit la même diſpoſition réciproque entre la Ciguë & le Vin. La Ciguë eſt un Poiſon à l'Homme; & le Vin à la Ciguë. Quelle peut être la cauſe de ce Commerce, de cette ſecrète intelligence qui paroit entre le Lis

&

[1] *Le Chêne & l'Olivier*: ſur cela & ſur toutes les expériences ſuivantes conſultez les *Index* de Pline.

& l'Ail ? Lors qu'ils sont Voisins, ils se font plaisir l'un à l'autre: car l'Ail est plus piquant; & l'odeur du Lis en est plus douce & plus agréable. Que dirai-je ici du Mariage, & de l'union conjugale que la Nature produit entre les Arbres de la même Espéce? La Femelle est stérile & ne porte point de fruit, si elle n'est pas proche de son Mâle. l'Huile ne se mêle qu'avec la Chaux, quoi que tous les deux soient également Ennemis de l'Eau, la Poix attire l'Huile, quoi que l'un & l'autre soient das matiéres grasses, onctueuses & combustibles. Tout nage dans le vif Argent, excepté l'Or: il n'y a que ce Roi des Métaux qu'il tire à soi & qu'il enferme. Par quelle vertu cachée le Diamant qui resiste à ce qu'il y a de plus dur, s'amollit avec le Sang de Bouc? Vous voïez même de la discorde entre les Poissons, si par hazard, le Scorpion rampe sur de l'Aconit, il devient pâle, & tout engourdi. L'Herbe, nommée *Cérastis*, est si contraire à ce Reptile, que celui qui en a seulement touché la Graine, peut hardiment & en toute assurance, manier des mêmes Doigts le Scorpion le plus Vénimeux. Mais la connoissance de ces Secrets-là, qui sont innombrables, apartient de droit aux *Lévriers* d'Esculape, aux Professeurs & *Praticiens* en l'Art de tuer les Hommes avec honneur & profit. Quelle est la force de simpatie, ou d'antipatie entre l'Acier & l'Aiman? Une Matiére, pesante de sa nature, court, vole vers une Pierre; s'y attache, comme par un baiser; & la quite de même, sans qu'on y

mette la main. De plus : quoi que l'Eau se mêle aisément avec tout ; & principalement avec elle-même, il y a pourtant des Eaux qui fuïent ce mêlange, comme si, par une haine mutuelle, elles avoient de la répugnance à se joindre & à s'unir : telles sont les eaux de la Riviére, qui transportées dans le Lac *Fucin* passent par dessus sans se mêler: telles sont l'*Adde* dans le *Larius*, ou de *Côme*; le *Tesin* dans le Lac *Majeur*; le *Mincio* dans le *Benac*; l'*Oglio* dans le *Sevin*; le *Rhône* dans le *Léman*; quelques uns desquels, par un passage de plusieurs mille, portent seulement leurs propres Eaux; & dans la même largeur qu'ils les avoient aporté. Le *Tigre* dans le Lac *Arethuse*, & il y passe comme un étranger; & de telle maniére que ni la couleur, ni le poisson, ni la nature de l'Eau ne se mêlent point. De plus: quoi que tous les Fleuves semblent hâter leur cours pour se jetter dans la Mer; il y en a pourtant, qui comme s'ils haïssoient l'Empire de Neptune, aiment mieux s'enfoncer dans la Terre, & s'y perdre, que de faire comme les autres; témoin le fameux Fleuve du Rhin. Nous voïons quelque chose d'approchant dans les Vents. Le Vent du Midi est pernicieux à l'Homme; le Vent du Nord, qui est son opposé, Nous est salutaire: l'un assemble les Nuées; l'autre les écarte & les dissipe. *Item* si le Peuple Astrologique meritoit quelque croïance, les Astres même ont leurs amitiez & leurs inimitiez: quelques uns favorisent l'Homme; & d'autres

tres

tres le perfécutent: il y en a même qui nous fecourent contre la violence de nos Ennemis. Tant il eft vrai que la Nature, dans toutes fes parties, par ces fortes de fimpaties & d'antipatîes, fait du bien & du mal à nôtre Efpèce.

Jean. Aparemment on trouveroit auffi quelque chofe de femblable au de-là des Cieux: car s'il faut en croire les Magiciens, chaque Mortel a fes deux Genies; l'un Ami, & l'autre Ennemi.

Ephorin. Il nous fuffit, mon Ami d'être montez jufqu'au Ciel; croïez moi n'allons pas plus loin: ne fautons point par deffus ce vafte enclos; & cela pour de bonnes & folides raifons. Redêcendons plûtôt aux Bœufs & aux Chevaux.

Jean. En vérité! Vous faites-là un joli faut.

Ephorin. Ce qui doit nous étonner d'avantage, c'eft que dans la même Efpèce d'Animaux, nous apercevions des marques d'amour & de haine, fans qu'on puiffe en rendre une raifon évidente. Du moins c'eft ce que les Palefreniers, & les Bouviers tâchent de nous faire accroire. Dans les mêmes Paturages, difent-ils, dans la même Etable, dans la même Ecurie, le Bœuf & le Cheval fe réjouiffent d'être auprès des uns, & ne fauroient fouffrir le Voifinage des autres, quoi que tous également coindividus. Effectivement je crois que ce font dans toutes les Efpéces d'Animaux, les mêmes paffions, excepté la faveur du Sexe, mais il n'y en a aucune où cela paroiffe plus évi-

demment que dans l'Homme. Car on voit manifestement en quantité de choses ce que Catulle disoit de sa disposition pour Volusius.

Non amo te Volusi, nec possum dicere quare
Hoc tantum possum dicere, non amo te:

Volusius, voulez vous que je vous parle naturellement? Je ne vous aime point: la raison? Je vous assure que je ne sai point: tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne me sens aucune amitié pour vous. Mais peut-être que dans les Adultes & dans les Hommes faits, on pourra dire & deviner des raisons, chacun suivant sa conjecture. Il n'en sera pas de même des Enfans: eux qui ne se conduisent que par le seul instinct de la Nature, d'où vient que l'amitié machinale régne tellement à cet âge-là, qu'un Enfant aimera passionnement un de ses petits Camarades, & haïra l'autre, de la même force? Dans mon Enfance, & aïant environ huit ans, il m'échut de tomber avec un Compagnon de mon âge; je croi pourtant qu'il avoit un an plus que moi. Ce petit *Compere* étoit déja d'une vanité prodigieuse: imaginez vous qu'en toute occasion, il inventoit sur le champ, des faussetez qui avoient quelque chose de monstrueux. Si nous rencontrions une belle Femme: *Vois tu bien cette Femelle là*, disoit il, *Je lui ai passé dix fois sur le Corps.* Un jour nous passions un petit *Pont* auprès d'un Moulin: comme il me voïoit effraïé, parce que le passage étoit fort étroit; & que d'ailleurs, l'Eau étoit si profonde, que elle en paroissoit toute noire, *Il m'est arrivé une fois*, dit-il, *de tomber dans cet abîme là.* Est il

il possible, lui repondis-je? *J'y eus*, reprit il, *une heureuse avanture: j'y trouvai le Corps d'un Homme, qui avoit à sa Ceinture une Bourse; & dans cette Bourse étoient trois belles Bagues.* Voïant que ce petit fat ne cessoit de débiter des mensonges, tout Enfant que j'étois, je conçus pour lui une telle horreur que j'en aurois eu moins, pour une Vipere: Cela ne se faisoit pas, néanmoins, par reflexion: car je n'étois pas plus avisé, ni plus mur que les autres qui prenoient un plaisir singulier avec ce grand Menteur: c'étoit donc la Nature qui, par une impression secrete me donnoit cette aversion-là. Et afin que vous le sachiez, une telle antipatie n'a pas été passagére. Encore aujourd'hui, je hai un Homme plein de vanité, & tout ce qui s'apelle Vanteur fait sur moi une impression si forte & si horrible, que cela met chez moi toute la Machine Organique en mouvement. Homére [1] attribue à Achille quelque chose de semblable; lors que ce Heros déclare qu'il n'abhorre pas moins les Menteurs que l'entrée de l'Enfer. Quoi que je fusse né de cette humeur là; cependant le Destin m'a été si contraire, que toute ma vie, j'ai eu affaire avec des Fourbes & des imposteurs.

Jean. Mais, quoi que je vous écoute fort at-

[1] C'est au premier Chapitre de l'Iliade, en deux Vers dont voici la traduction.

Non aliter flagrans odio est mihi janua ditis,
Atque hi qui celant aliud quam lingua loquatur:

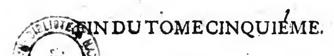
La Porte de Pluton & de son Empire, ne m'est pas plus odieuse que ces Gens qui pensent autrement qu'ils parlent.

attentivement, je ne faurois encore pénétrer le but que vous avez en difant tout cela.

Ephorin. Je vais vous le dire en peu de mots. Il y a des Gens qui cherchent à fe rendre heureux par la Magie: d'autres, par l'Aftrologie. Pour moi: je ne croi pas qu'on puiffe trouver une route plus fure que celle-ci pour arriver à la felicité: ce feroit que chacun s'abftenant du Genre de vie pour lequel la Nature lui a donné une répugnance fecrète, on fuive fon penchant, & fon inclination naturelle dans le choix d'une profeffion; bien entendu que le Criminel, le Honteux, enfin le plaifir défendu ne fera point compris dans ma Maxime. Suivant le même principe nous devons fuir le Commerce de ceux pour qui nous nous fentons une oppofition naturelle, & qui ne fe raportent point à nôtre humeur: cherchant au contraire la Compagnie & la fréquentation de ceux avec qui nous *fimpatifons.*

Jean. Si tout le Monde fuivoit cette regle-là, les Amis, ou du moins ceux qui fe difent tels, ne feroient pas fi nombreux.

Ephorin. La Charité Chrêtienne s'étend généralement fur tous les Hommes: mais la familiarité doit fe borner à très peu de Gens. Or ne faire mal à Perfonne, non pas même aux plus grands Scélérats; & fe rejouir même quand les Méchans fe convertiffent, il me femble que cela s'apelle aimer affez tout le Monde Chrêtien.



FIN DU TOME CINQUIÉME.